

# LES DÉCOUVERTES DE RAS SHAMRA

(UGARIT)

## ET L'ANCIEN TESTAMENT

PAR

**RENÉ DUSSAUD**

*Membre de l'Institut*

*Conservateur honoraire des Musées Nationaux.*



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, Rue Vavin (6°)

1937



**LES DÉCOUVERTES DE RAS SHAMRA**

**(UGARIT)**

**ET L'ANCIEN TESTAMENT**



# LES DÉCOUVERTES DE RAS SHAMRA

(UGARIT)

## ET L'ANCIEN TESTAMENT

PAR

**RENÉ DUSSAUD**

*Membre de l'Institut*

*Conservateur honoraire des Musées Nationaux.*



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, Rue Vavin (6<sup>e</sup>)

1937



AU PROF. STEPHEN HERBERT LANGDON (Jesus College)

*Fellow of the British Academy*

*Correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,*

ET AU REGIUS PROF. D'HÉBREU, LE REV. G. A. COOKE (Christ Church)

EN CORDIAL HOMMAGE

R. D.





## AVANT-PROPOS

De tous côtés les découvertes de Ras Shamra éveillent un puissant intérêt, mais le développement rapide des fouilles, sous l'active et habile direction de M. Claude F. A. Schaeffer, conservateur-adjoint du Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain, oblige à de continuelles mises au point et à de constantes révisions. Les pages qui suivent n'ont pas d'autre objet. La première rédaction en a été faite à l'occasion de conférences données à l'Ashmolean, à Oxford, et la publication en est naturellement dédiée aux savants spécialistes dont nous ne saurions oublier l'accueil et que nous remercions de nous avoir introduit dans cette élite intellectuelle qu'est la vieille, mais toujours vivante Université d'Oxford.

Nous nous sommes spécialement attaché à montrer quelle riche documentation les textes, diligemment publiés par M. Virolleaud, apportent à notre connaissance de l'antiquité phénicienne. Sous l'influence des Prophètes d'Israël la haute civilisation phénicienne apparaissait dans le brouillard d'une épaisse barbarie. A la suite de Mommsen, un juge impartial n'a-t-il pas écrit : « Ce qui frappe surtout chez les Cananéens, c'est la médiocrité morale » (1). Or, les nouveaux textes révèlent une littérature d'une bonne tenue et d'une originalité marquée, éprise d'ordre et de justice, parfois même pacifique. Il se peut qu'après la chute de la civilisation du bronze, ces populations aient subi une régression comme tant

(1) Henri BERR, dans AD. LODS, *Israël*, p. VII.

d'autres peuples méditerranéens ; mais la piété d'un Kerét, roi des Sido-niens, n'est pas moins intense que celle d'Abraham. D'ailleurs, nous aboutirons à cette curieuse conclusion que les Israélites prémosaïques ne se distinguaient en rien des Cananéens leurs voisins ou des Édomites : même milieu géographique, parenté ethnique, civilisation pareille et culte identique. Israël ne se séparera politiquement et religieusement des autres Cananéens du sud palestinien qu'avec Moïse, c'est-à-dire au moment de pénétrer dans ce que, par extension, on appellera plus tard Canaan.

Les résultats auxquels l'école de Wellhausen pensait être arrivée, sont à reprendre entièrement à l'aide de la nouvelle documentation. L'École a sous-estimé la valeur des textes bibliques et même la réaction de Gunkel a été insuffisante. Les preuves que nous apportons sur ce point viennent confirmer et préciser les conclusions de notre étude sur *Les origines cananéennes du sacrifice israélite*.

Septembre 1936.

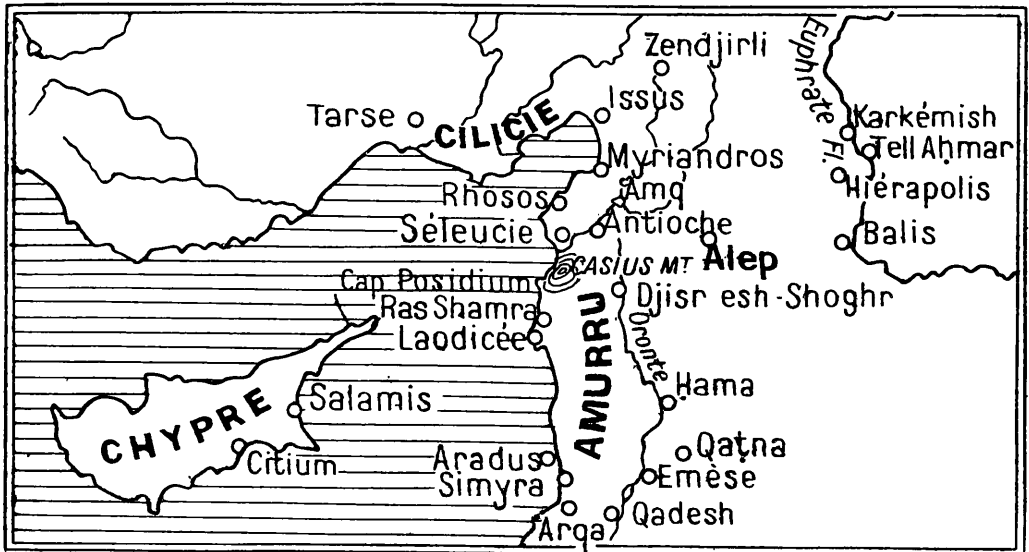


Fig. 1. RAS SHAMRA ET SES ALENTOURS.

# Les découvertes de Ras Shamra (Ugarit) et l'Ancien Testament

---

## I. — A LA RECHERCHE DE DOCUMENTS ÉCRITS

Après les brillantes découvertes scientifiques dues aux fouilles pratiquées, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, en Égypte et en Mésopotamie, il était naturel que l'attention des archéologues se portât sur la Palestine et la Syrie. Grâce au *Palestine Exploration Fund*, dont on ne saurait trop célébrer l'œuvre si utile, les recherches ont commencé de bonne heure en terre israélite. C'est là que les savants anglais ont constitué la méthode de chronologie céramique, qui vaut aujourd'hui pour toutes les régions syriennes. Sir Flinders Petrie en a été l'initiateur à Tell el-Hésy (1890) et M. Macalister a apporté de remarquables précisions grâce aux fouilles de Gézer (1).

Toutefois, il a fallu attendre les découvertes de Byblos et des tombes royales giblites renfermant les présents funéraires des pharaons Amenemhat III et IV pour posséder des synchronismes exactement datés de plus ou moins 1800 avant notre ère (2). Il n'est pas douteux que le développe-

(1) R. A. S. MACALISTER, *The Excavation of Gezer 1902-1905 and 1907-1909*, 3 vol., Londres, 1912. On annonce que les fouilles reprises par M. Alan Rowe, en 1934, aboutiront à un reclassement.

(2) Les découvertes des tombes I (Virolleaud) et II-III (P. Montet) à Byblos ont eu leur répercussion sur le classement des découvertes de Gézer ; cf. H. VIN-

ment de la civilisation en Palestine et en Phénicie a subi le contre-coup du développement de la civilisation égyptienne. C'est donc, à cette dernière que nous pouvons le plus facilement nous rattacher pour caractériser le développement de l'industrie cananéenne.

Nous obtenons ainsi le tableau suivant :

ÉGYPTE	PALESTINE ET SYRIE
<b>I<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> dynasties</b> (3400-2980)	ENÉOLITHIQUE
ANCIEN EMPIRE	ANCIEN BRONZE (3.000 - 2100)
<b>III<sup>e</sup> - X<sup>e</sup> dynasties</b> (2980-2160)	L'ancienne 'Ay Fondation du temple de Tyr (2.750) Tell el-Ḥeṣy I (2.600-2.100) Canaéens à Ugarit (après 2.500)
MOYEN EMPIRE	MOYEN BRONZE
<b>XI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> dyn. et Hyksos</b> (2.160 - 1580)	(2.100 - 1550) Ugarit (niveau II) et Tell el-Ḥeṣy II Tombes royales de Byblos I-III (autour de 1800)
NOUVEL EMPIRE	RÉCENT BRONZE
<b>XVIII<sup>e</sup> dyn. (1580-1350)</b> <b>XIX<sup>e</sup> dyn. (1350-1200)</b> <b>XX<sup>e</sup> dyn. (1200-1090)</b>	(1550-1100) Ugarit I 3 et Tell el-Ḥeṣy III (1550-1350) Tablettes d'el-Amarna (vers 1400 - 1360) Ugarit I 1 (XII <sup>e</sup> s.) et 2 ; Tell el-Ḥeṣy IV (1350 - 1100)

CENT, *Le nouvel hypogée de Byblos et l'hypogée royal de Gézer*, dans *Revue biblique*, 1923, p. 552-574 et 1924, p. 161-185 ; R. DUSSAUD, *Observations sur la céramique du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère*, dans *Syria*, IX (1928), p. 131 et suiv. Les découvertes ont été enregistrées dans PIERRE MONTET, *Byblos et l'Égypte, quatre campagnes de fouilles à Gebeil*, 1921, 1922, 1923, 1924, 2 vol. dont un atlas, Paris, 1928 ; cf. *Syria*, 1930, p. 164-187. M. MAURICE DUNAND, qui a succédé à M. Montet, a donné, en attendant la publication définitive, des rapports dans *Syria*, 1927, p. 93-104 ; 1928, p. 1-5 ; 173-186 ; 1929, p. 206-216.

Les dates de 2160 et de 1580 sont des dates critiques dans l'histoire de l'Égypte et dans l'essor de sa civilisation. La première signale la fin d'une période anarchique et bientôt la reprise de l'activité extérieure. En art, les monuments de la XI<sup>e</sup> dynastie ne le cèdent pas à ceux de la XII<sup>e</sup>. M. Schaeffer a constaté à Ras Shamra que le début de son II<sup>e</sup> niveau devait être quelque peu antérieur au commencement de la XII<sup>e</sup> dynastie (1). L'action de cette renaissance égyptienne a dû se faire sentir au loin avec un certain retard ; c'est pourquoi, dans la colonne Palestine-Phénicie, nous adoptons le chiffre rond de 2.100 pour le début du Moyen Bronze. C'est vers cette époque aussi qu'on place l'apparition de la première dynastie babylonienne.

Quant à 1580, elle marque l'expulsion des Hyksos avec l'avènement de la XVIII<sup>e</sup> dynastie et bientôt les conquêtes égyptiennes en Syrie que favorisent la décadence de Babylone et l'incapacité des Mitanniens à offrir une grande résistance. Ici aussi l'hypothèse d'un léger retard nous permet d'adopter le chiffre rond de 1550 pour le début du Moyen Bronze en Syrie.

On ne pouvait s'attendre à trouver en Palestine des richesses artistiques comparables à celles de l'Égypte ou de la Mésopotamie, mais on espérait y découvrir des textes qui viendraient illustrer l'Ancien Testament. La trouvaille, en Transjordanie, de la stèle du roi Méša (2), qui

(1) *Syria*, 1936, p. 132.

(2) Vue par le missionnaire alsacien Klein, en 1868, dans les ruines de Dibân (anc. Dibon) en Moab, cette stèle en basalte, ou du moins les fragments qui en subsistent, ont été rapportés au musée du Louvre par Clermont-Ganneau, qui en donna les premiers déchiffrements. Il avait pris la précaution de dresser un indigène à prendre un estampage de l'inscription, alors que la pierre était encore intacte. Cet estampage, document essentiel pour l'établissement du texte, est également conservé au Louvre. On sait que le principal intérêt de cette inscription est d'offrir une page d'histoire, remontant au IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, que l'on peut confronter avec le *Livre des Rois*, ce qui permettait à Renan de considérer, en son temps, la stèle de Méša comme « la découverte la plus importante qui ait jamais été faite

régna sur Moab au milieu du ix<sup>e</sup> siècle av. J. C., plus tard (1880) la découverte à Jérusalem même de l'inscription du canal de Siloé<sup>(1)</sup>, laissaient à penser que des fouilles méthodiques fourniraient une abondante moisson épigraphique. Cet espoir a été déçu. Longtemps même on ne mit au jour que des intailles de l'époque des rois<sup>(2)</sup> et des empreintes sur anses d'amphore<sup>(3)</sup>. Cependant Gézer a fourni son fameux calendrier<sup>(4)</sup>, puis Samarie a donné un lot d'ostraca<sup>(5)</sup> un peu plus récents, pensons-nous, que l'époque d'Achab<sup>(6)</sup>. Enfin, tout récemment, Tell Douweir a livré des ostraca de l'époque de Jérémie<sup>(7)</sup> et aussi des textes alphabétiques du xiv<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>(8)</sup>.

Ce sont là des documents marquants, toutefois la collection la plus importante de textes émanant de Palestine et de Phénicie n'a pas été découverte dans ces pays, mais en Égypte (1887) à el-Amarna<sup>(9)</sup>. Elle re-

dans le champ de l'épigraphie orientale ». Nous nous contenterons de renvoyer à G. A. COOKE, *A Text-Book of North-Semitic Inscriptions*, Oxford, 1903, p. 1-14 et à notre catalogue *Les monuments palestiniens et judaïques* (Musée du Louvre), Paris, 1912, p. 4-22 avec grande planche hors texte en phototypie.

(1) COOKE, *op. cit.*, p. 15-17 ; R. DUSSAUD, *Les monuments palestiniens et judaïques* (Musée du Louvre), p. 23-25 ; D. DIRINGER, *Le Iscrizioni antico-ebraiche palestinesi*, Florence, 1934, p. 81-102 et pl. XI. Détachée du rocher, l'inscription est conservée à Istanbul.

(2) DIRINGER, *op. cit.*, p. 159 et suiv.

(3) *Ibid.*, p. 111 et suiv.

(4) *Ibid.*, p. 1-20, pl. I et II. Sur la date, voir *Syria*, 1935, p. 210-211.

(5) DIRINGER, *op. cit.*, p. 21-68.

(6) Sur ce point, voir *Syria*, 1935, p. 211. L'abaissement d'un demi siècle de la date admise, permet d'attribuer le cachet de « Shema', serviteur de Jéroboam », trouvé à Megiddo, au temps de Jéroboam II.

(7) *Illustrated London News* du 6 juillet et du 10 août 1935 ; cf. A. PARROT, *Syria*, 1935, p. 418 et suiv. ; HENNEQUIN, art. *Fouilles dans Suppl. au Dict. de la Bible*, col. 359-364.

(8) Sur une aiguière PEF, *Q. St.*, 1934, pl. IX ; cf. *ibid.*, 1935, p. 133. La même écriture est apparue sur un bol de la XIX<sup>e</sup> dynastie ; voir un essai de lecture dans *Syria*, 1935, p. 419.

(9) J. A. KNUDTZON, *Die el-Amarna-Tafeln*, 2 vol., Leipzig, 1915 (notes d'O. Weber ; index d'Ebeling). Il faut y ajouter six lettres publiées par THUREAUDANGIN, *Revue d'assyriol.*, XIX, p. 91 et suiv. et une autre par DOSSIN, *ibid.*, XXXI,

présente la correspondance officielle des princes asiatiques avec les pharaons Aménophis III et IV. Quelques tablettes du même genre ont été découvertes dans les fouilles de Palestine notamment à Ta'annak (1), au voisinage de Megiddo. Il était ainsi démontré, et on aurait pu dès lors en tirer certaines conséquences touchant la critique de l'Ancien Testament, que dans toute ville importante, il existait des scribes non seulement instruits de leur propre langue (ce qu'affirment les gloses cananéennes des tablettes), mais aussi dans la langue accadienne.

Les fouilles de Byblos conduites depuis 1920, d'abord par M. Pierre Montet, puis par M. Maurice Dunand, n'ont pas seulement fourni des textes en caractères phéniciens alphabétiques, qui, avec l'inscription du sarcophage d'Aḫiram, remontent vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, mais encore trois textes, des premiers temps du II<sup>e</sup> millénaire, rédigés dans une écriture pseudohiéroglyphique qui n'a pas encore été déchiffrée (2).

Il semble qu'une tentative du même ordre se produisit, vers la même époque, au Sinaï, dans la région des mines du Wadi eṣ-Ṣerabit où devaient travailler nombre de Sémites. Ces textes, non plus, n'ont pas encore été lus (3). Mais on en retiendra que les populations du sud de la Syrie et de la Palestine ont de bonne heure cherché à établir un système d'écriture en s'inspirant de l'écriture égyptienne. Par contre, dans le nord, les Phé-

p. 125 et suiv. ; cf. *Syria*, 1935, p. 112-113. Le dernier travail d'ensemble avec la bibliographie est dû à DHORME, *Supplém. au diction. de la Bible*, s.v. Amarna.

(1) SELLIN, *Tell Ta'annek*, Vienne, 1904 ; *Eine Nachlese auf dem Tell Ta'annek in Palästina*, Vienne, 1905. Les tablettes accadiennes ont été publiées par HROZNY. A Sichem (Balata) ont été découvertes deux tablettes accadiennes (liste de témoins et lettre) qui remontent à la même époque ; cf. Fr. BÖHL, *Z.D.P.V.*, 1926, p. 321 et suiv.

(2) M. DUNAND, *Nouvelle inscription découverte à Byblos*, dans *Syria*, 1930, p. 1-10, pl. I et récemment (*Mémoires de l'Institut français du Caire*, t. LXVI, p. 567-571) un texte d'écriture intermédiaire.

(3) Essai de déchiffrement par BUTIN, dans *Harvard Theological Review*, 1932, p. 130 et suiv. ; BARROIS, *Revue bibl.*, 1933, p. 303 et *Précis d'archéol. biblique*, 1935, p. 114, où il est déclaré que les tentatives de déchiffrement « ne sont pas encore sorties de la période de tâtonnement. »

niciens ont pris exemple sur l'écriture cunéiforme. A ces deux modes d'écriture correspond un matériel différent.

En effet, dans le sud, sauf pour la correspondance diplomatique, on se sert de papyrus ; on rappellera à ce sujet que, vers la fin du II<sup>e</sup> millénaire, l'égyptien Wen-Amon aborde par mer à Byblos avec tout un chargement de rouleaux de papyrus (1). Le climat humide de la côte de Syrie ne conserve pas le papyrus et cela n'a pas peu contribué à la disparition de toute la littérature phénicienne.

Dans le nord de la Syrie on usait de tablettes d'argile, sur lesquelles on gravait des traits quand elles étaient encore humides, puis qu'on faisait sécher ou cuire au four. C'est ainsi qu'a été conservée à Ras Shamra une collection de documents, qui apporte à nos études une contribution plus importante encore que celle des tablettes d'el-Amarna. Ces dernières nous ont fait connaître l'organisation politique du proche Orient à l'époque des Aménophis III et IV ; les textes de Ras Shamra nous restituent en grande partie la littérature perdue des anciens Phéniciens, et cela, dans des exemplaires qui remontent au XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Qu'est-ce donc que Ras Shamra, quelles découvertes y a-t-on faites depuis 1929 et quelles sont les conséquences essentielles de ces découvertes ? Voilà les points que nous allons examiner.

(1) H. GRESSMANN, *Altor. Texte*, 2<sup>e</sup> éd., p. 75.



## II. — LE SITE DE RAS SHAMRA ET SA STRATIFICATION

Le tell, appelé Ras Shamra, est situé sur la côte septentrionale de Syrie, à 11 kilomètres au nord de Lattaquié, l'ancienne *Laodicée ad mare*. Le site comprend deux groupes de ruines, l'un près du port naturel dit Minet el-Beida, l'autre à huit cents mètres à l'est, c'est proprement Ras Shamra.

Les fouilles ont commencé en 1929, sous la direction de M. Claude F. A. Schaeffer, conservateur adjoint du Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain, assisté de M. Georges Chenet. Elles se sont poursuivies à chaque printemps ; en 1936, M. Schaeffer a accompli sa huitième campagne (1).

Disons tout d'abord que le site de Ras Shamra représente l'ancienne ville d'Ugarit, bien connue par les tablettes d'el-Amarna (2) comme englobée dans le pays d'Amurru (3) (Syrie du nord). Cette identification,

(1) Depuis 1929, M. Cl. Schaeffer a donné dans *Syria* un rapport préliminaire annuel qui permet de suivre le développement de l'exploration du site. Nous y renverrons fréquemment.

(2) KNUDTZON, *Die El-Amarna-Tafeln*, 1, 39 (lettre d'Aménophis III à Kadashman-Ḫarbe où le pays d'Ugarit est cité avec le pays de Gaga et celui de Ḫanigalbat) ; 45, 35 (un personnage, du nom de Mistu..., peut-être le roi d'Ugarit, signale que cette ville est en danger) ; 89, 51 (Rib-Addi, roi de Byblos, compare l'attitude de la maison royale d'Ugarit à celle de Tyr. Si l'on en rapproche la lettre (151, 55) d'Abimilki, roi de Tyr, signalant que le palais (voir WEBER, dans KNUDTZON, *op. cit.*, p. 1180 et Cl. SCHAEFFER, *Syria*, 1936, p. 147 et suiv., L. DELAPORTE, *Les Hittites*, p.88) du Pharaon à Ugarit a été incendié, probablement à la suite d'un raid des Hittites qui n'y sont pas restés, on inclinera à admettre que la colonie phénicienne d'Ugarit était principalement d'origine tyrienne.

(3) KNUDTZON, *op. cit.*, 98, 9 (Iapeḫ-Addi informe Ianḫamu que tout le pays, depuis Byblos jusqu'à Ugarit, est tombé aux mains d'Aziru, autrement dit la région d'Amurru plus spécialement placée sous la suzeraineté du Pharaon. *Ibid.*, 126, 6 (Lettre de Rib-Addi signalant qu'Ugarit est aux mains d'Aziru et que, par suite, il ne peut y aller chercher du bois pour le Pharaon. Ugarit apparaît ici comme le

proposée en même temps par MM. Emil Forrer et Albright (1) a été confirmée par les textes découverts sur le site (2).

Le tell de Ras Shamra a été occupé de très bonne heure et, au cours des millénaires, il a fini par constituer une élévation d'une hauteur moyenne de 20 mètres, dont le plan a la forme d'un trapèze d'environ 600 mètres Nord-Sud et 580 mètres Est-Ouest, la diagonale atteignant 1 kilomètre.

M. Schaeffer a reconnu cinq niveaux, autrement dit cinq civilisations

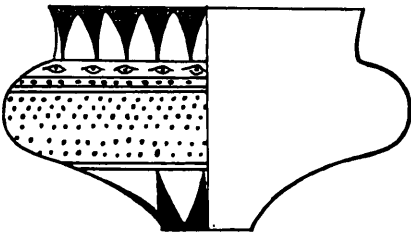


Fig. 2. NIVEAU IV.

successives. La plus ancienne, correspondant au niveau V, est encore mal définie (3); elle paraît toucher à l'époque néolithique. Puis vient au niveau IV une civilisation avec céramique fine (fig. 2) du type d'el-Obeid et souvent polychrome (4), analogue à la céramique dite de Tell Khalaf, que

M. Mallowan a retrouvée à Tell Arpachiyah (5), près de Ninive, et qu'il faut placer un peu avant le style I de Suse.

Cette céramique du IV<sup>e</sup> niveau de Ras Shamra recouvre la première moitié du IV<sup>e</sup> millénaire. Depuis Ras Shamra à l'Ouest, elle s'étend vers l'Est par dessus l'Iran jusqu'à Anau dans le Turkestan (6).

port du pays de Zalhi.) Enfin, H. WINCKLER, *Vorläuf. Nachrichten*, p. 24, cite un passage des textes de Boghazkeui signalant l'envoi d'une caravane vers Amurru et Ugarit. La transcription *u-ga-ri-ta* des tablettes d'el-Amarna montre qu'il ne faut pas vocaliser *akarita* (H. GAUTHIER, *Dict. géogr.*, I, p. 110); voir BURCHARDT, *Die atk. Fremdwörter*, n° 167.

(1) *Archiv für Orientforschung*, VII, p. 165 note 9.

(2) VIROLLEAUD, *Syria*, 1931, p. 351 et suiv.; SCHAEFFER, *Syria*, 1932, p. 24 et suiv.; THUREAU-DANGIN, *Syria*, 1932, p. 240 et suiv. et 1935, p. 192: lettre émanant probablement d'Assur (XIII<sup>e</sup> s.) où la mention des dieux d'Ugarit confirme l'identité de Ras Shamra avec Ugarit.

(3) Pas de céramique peinte; *ledge handle*; outillage en silex et obsidienne.

(4) SCHAEFFER, *Syria*, 1935, p. 162 et suiv.

(5) MALLOWAN et CRUIKSHANK, *Prehistoric Assyria*, extr. de *Iraq*, II, 1935.

(6) Voir notre article, *Motifs et symboles du IV<sup>e</sup> millénaire dans la céramique orientale*, dans *Syria*, 1935, p. 375 et suiv.

Donc, dès le IV<sup>e</sup> millénaire, Ras Shamra était en rapport, par la Haute Syrie, avec la Mésopotamie. Ugarit, comme plus tard Laodicée ad mare, tirera son importance de la route qui, partant de la côte se dirige vers l'est, par Alep (fig. 1). Le trafic que permettait cette route attirera les Phéniciens à Ugarit.

La troisième installation, à partir du bas, correspond au III<sup>e</sup> niveau à partir du sommet et elle recouvre partie du IV<sup>e</sup> millénaire et la plus grande

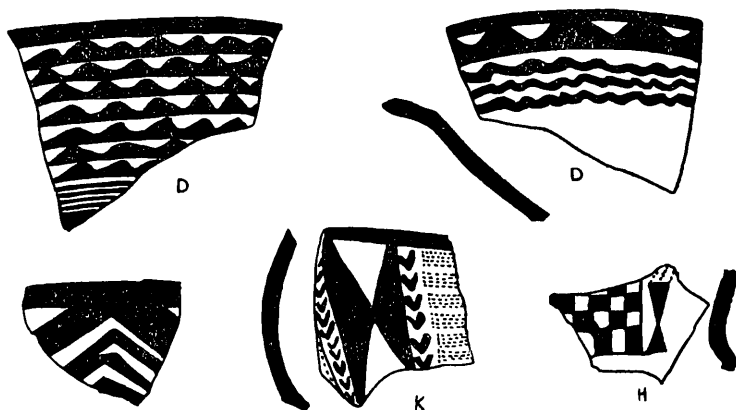


Fig. 3. — CÉRAMIQUE DU III<sup>e</sup> NIVEAU REMONTANT AU IV<sup>e</sup> MILLÉNAIRE.

partie du III<sup>e</sup> millénaire. Dans la première partie de cette installation, on rencontre la céramique (fig. 3) de la fin d'el-Obeid et la suite de Suse I « peinture géométrique couleur brun foncé, violacé ou noir sur fond chamois, ou gris tirant sur le vert » (1), aussi de la poterie noire lustrée et rouge lissée. La haute époque à laquelle remonte le troisième niveau explique qu'on y trouve l'inhumation en jarre qui caractérise la plus ancienne occupation de l'acropole de Byblos.

A Ras Shamra, vers le milieu du III<sup>e</sup> millénaire apparaît une autre céramique, bien connue par ailleurs sous le nom de céramique ca-

(1) SCHAEFFER, *Syria*, 1935, p. 160 et suiv. ; cf. 1934, p. 110, fig. 2.

nanéenne ; elle use rarement de la peinture et ce ne sont jamais que de simples traits ; elle emploie aussi le lustre rouge ou noir. On remarque des jarres à fond plat avec décor incisé, tracé comme avec un peigne, c'est le décor « peigné ». Cette constatation établie par M. Schaeffer dans ses sondages de 1935, est d'une extrême importance puisqu'elle atteste l'installation des Phéniciens à Ugarit dès la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire (1).

La quatrième installation à partir du bas, correspond au II<sup>e</sup> niveau et

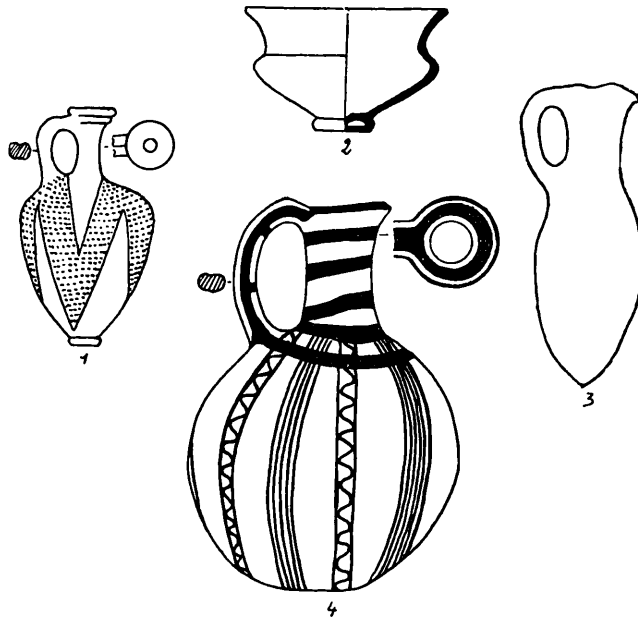


Fig. 4. — NIVEAU II. CÉRAMIQUE CANANÉENNE.

se signale par la prédominance de l'élément phénicien. En effet, on y constate non seulement un apport considérable de céramique cananéenne contemporaine de la XII<sup>e</sup> dynastie égyptienne (fig. 4), mais encore la

(1) *Ibid.*, p. 132.

fondation de deux temples phéniciens, ceux de Ba'al et de Dagon (1). Nous sommes ainsi prévenus qu'une importante colonie phénicienne s'est installée à Ugarit, y a fait adopter sa civilisation, et bientôt sa langue. Les navires phéniciens apportaient à Ugarit, pour être importés en Haute Syrie, voire en Mésopotamie, les produits de l'industrie phénicienne qui se parent volontiers du décor égyptien ; ils apportaient aussi les produits de la terre, vin et blé de Syrie, d'autres marchandises plus précieuses qui provenaient de la mer Rouge comme l'or, les parfums, l'encens ou les animaux exotiques (2).

En échange, les cargos phéniciens rapportaient d'Ugarit, du bois (3), du cuivre, aussi des objets de bronze, armes ou outils. Si l'on en juge par la tablette prescrivant les soins à donner aux chevaux malades (4), un grand commerce de chevaux se pratiquait entre Ugarit d'une part, la Phénicie et l'Égypte de l'autre, commerce dont Salomon chercha à s'emparer (5). On peut conjecturer que la traite des esclaves était active dans les deux sens.

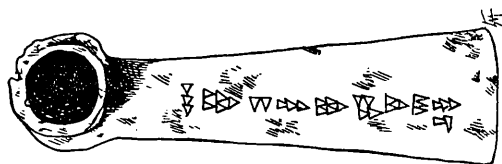


Fig. 5. — HERMINETTE AVEC INSCRIPTION CUNÉIFORME ALPHABÉTIQUE.

(1) *Ibid.*, 1935, p. 154 et suiv. Les stèles du temple de Dagon, *ibid.*, p. 177 et suiv., datent du I<sup>er</sup> niveau.

(2) Les découvertes de Byblos, notamment celles de M. Dunand (*C. R. Acad. des Inscriptions*, 1932, p. 263) en 1932, témoignent d'un remarquable afflux d'or en Phénicie au début du II<sup>e</sup> millénaire et la scène, représentée sur les deux côtés d'un fourreau en or, fournit le meilleur commentaire de I *Rois*, X, 22 ; cf. R. DUS-SAUD, *Les Phéniciens au Négeb et en Arabie*, dans *R.H.R.*, 1933, II, p. 18 et suiv.

(3) Le pays d'Ugarit fournissait du bois d'*urkarinnu* à l'Égypte par l'intermédiaire des Phéniciens ; cf. KNUDTZON, *El-Amarna-Tafeln*, 98, 9.

(4) VIROLLEAUD, *Fragments d'un traité phénicien de thérapeutique hippologique*, dans *Syria*, 1934, p. 75-83 ; cf. DHORME, *ibid.*, p. 304.

(5) Il faut lire I *Rois*, X, 28 : « Les chevaux de Salomon provenaient de Qoué (Cilicie) ; les fournisseurs du roi les acquéraient de Qoué contre paiement. » Le verset 29a est d'un rédacteur postérieur qui a inséré la mention de l'Égypte à côté de celle de Qoué qu'il ne comprenait plus. Le pays de Qoué qui embrassait

Le port de transit qu'était Ugarit vit se créer des industries prospères, notamment la fabrication des armes et des outils en bronze. Le cuivre affluait dans ce port soit de l'Asie, soit de Chypre. Aucun site en Syrie, ou en Palestine, n'a fourni un si grand nombre d'armes et d'outils en bronze dont beaucoup devaient être fabriqués à Ugarit même, car on y a trouvé des déchets d'activité métallurgique ainsi que des moules. En 1929, une seule cachette a fourni 74 armes ou outils de bronze dont cinq portaient une inscription, en phénicien cunéiforme, attestant qu'elles étaient la propriété du grand prêtre (fig. 5), *rab kohanim* (1).

On installa aussi à Ugarit des usines d'extraction de la pourpre et de teinture en cette matière. M. Thureau-Dangin a publié une tablette accadienne, trouvée à Ugarit, donnant l'inventaire d'un comptoir de laine teinte en pourpre (2). L'industrie de la céramique, y compris la fabrication de la fritte (3) et celle des figurines, y prit un développement considérable. Le vase en fritte de notre fig. 6, s'il a été fabriqué à Ugarit, le fut dans l'atelier d'artisans chypriotes sous l'influence mycénienne.

Les Phéniciens ne tardent pas à voir surgir des concurrents redoutables, d'abord les Chypriotes, qui semblent s'être installés à Minet el-Beida

une partie de la côte nord de Syrie était alors peuplé de Syriens dits Hittites (à écriture hiéroglyphique) et d'Araméens. Dès lors il faut rectifier le verset 29b : « Et ainsi ils (les fournisseurs du roi) (les) exportaient (de) tous les rois hittites et (des) rois araméens. EzÉCHIEL, XXVII, 14, fait venir de Togarma les chevaux qui alimentaient le commerce de Tyr. Voir *Syria*, VIII (1927), p. 189.

(1) Ce titre est apparu d'abord sur les cinq outils de bronze, puis dans Ras Shamra 1929, 18, 1. Il a été lu en premier par DHORME, *Revue bibl.*, oct. 1930, p. 527 et janv. 1931, p. 19-20. H. BAUER, *Wichtiger Nachtrag*, dans *Forschungen und Fortschritte* du 20 août 1930, a complété la lecture du texte gravé sur les outils de bronze : *ḫrṣn rb khnm* « hache du grand prêtre ». Le terme *ḫrṣn* offre une forme intermédiaire entre l'accadien *ḫaṣṣina* et l'hébreu *garzen*.

(2) THUREAU-DANGIN, *Un inventaire de laine pourpre à Ugarit*, dans *Syria*, 1934, p. 137-146. Résidus de traitement de la pourpre à Minet-el-Beida, dans *Syria*, 1931, p. 2.

(3) SCHAEFFER, *Syria*, 1933, p. 106 remarque : « le nombre et la qualité des pièces maintenant connues de Ras Shamra pourront faire songer aussi à une fabrication syrienne. »

dans les premiers temps de la XVIII<sup>e</sup> dynastie égyptienne. En effet, à partir du xv<sup>e</sup> siècle apparaissent à Minet el-Beida des tombes exclusivement meublées de céramique chypriote (1). L'intervention de la XVIII<sup>e</sup> dynastie égyptienne en Syrie amène dans ce pays une sécurité inconnue jusqu'alors, qui entraîne les habitants d'Ugarit à négliger l'entretien de leur enceinte fortifiée et même à laisser les maisons déborder les murailles de la ville, si bien qu'Ugarit devient une ville ouverte.

Au xiv<sup>e</sup> siècle apparaissent à Ugarit les produits de l'industrie mycénienne en quantité telle, qu'elle implique un apport de population achéenne, qui imprime au I<sup>er</sup> niveau son facies caractéristique. On construit alors des tombeaux en bel appareil, se composant essentiellement d'une chambre sur plan rectangulaire voûtée en encorbellement, à laquelle on accède par un court dromos (fig. 10). Ce type de tombe n'est pas phénicien ; il est originaire du continent grec.

A ce moment la population d'Ugarit offre le mélange le plus curieux. Les chefs de la ville, notamment le roi, si l'on en juge par le nom de Niqmad (Niqmeaş) (2), sont des Mitanniens (3) dont nombre pouvaient être



Fig. 6. — VASE  
EN FRITTE.

(1) *Syria*, 1933, p. 98.

(2) VIROLLEAUD, *La légende phénicienne de Danel*, p. 22 et suiv. Le savant éditeur envisage aussi la lecture Niqmeaz, *ibid.*, p. 31, n. 2. Il est probable, en dépit des objections formulées et qui n'ont rien de dirimant, que le Niqmeaz de la tablette accadienne n'est autre que Niqmad, roi d'Ugarit (sur ce dernier, voir VIROLLEAUD, *ibid.*, p. 31 et suiv.) et même que le Niqmad de Ras Shamra 1929, 2, 20, qui est d'après M. Virolleaud, qualifié de *gr ḥmyt ' Ugrt* (l. 27-28), ce que nous comprenons « l'hôte du territoire sacré d'Ugarit. » Le sens religieux de *ger* appuie celui de *ḥmyt*, arabe : *ḥimyāt* ; comprendre : « hôte de la sainte Ugarit ». Cette indication s'accorde bien avec la qualité de mitannien proposée pour Niqmad. Comparer la « sainte Byblos » et voir la note suivante.

(3) Une certaine indécision règne sur l'emploi des termes « mitannien » et « khurrite ». Le Mitanni est uniquement un pays, celui qu'on rencontrait lorsque venant

nés en Syrie. On compte aussi des Syriens de tout bord, des Phéniciens et des Palestiniens (1), des Hittites, des Khurrites (confondus alors avec les gens du Mitanni) (2), des Chypriotes, des Achéens ou Mycéniens (3). A côté des textes dits phéniciens, on en possède en khurrite ou dialecte voisin (4), en accadien (5) et même en sumérien.

Nous verrons ci-après le rôle joué par le roi Niqmad ; il est certain qu'il prolongea l'éclat de la civilisation phénicienne ; mais l'afflux des Égéens, venant des îles grecques ou même de la Grèce propre, se fait particulièrement sentir à partir du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle et peu à peu ils se répandent sur toute la côte syrienne comme l'attestent les découvertes archéologiques (6). Par là s'expliquent les légendes grecques qui gardent le souvenir de ce contact avec l'Orient.

de Syrie on traversait l'Euphrate ; il se confond avec le Naharaïm, Naharim des Égyptiens. Le Mitanni est un des pays dominés par les Khurrites, venus des bords du Tigre, dont la langue — comprenant probablement plusieurs dialectes — était connue jusqu'à Boghaz-keui (GÖRZE, *Kleinasien*, p. 57 et suiv.).

(1) La soi-disant *Table généalogique* (VIROLLEAUD, *Syria*, 1934, p. 244-251), en réalité un état nominatif de gens (peut-être de jeunes gens) appelés du nom de leur père suivi d'un ethnique, fournit une idée de la variété de ce peuplement ; cf. *Syria*, 1935, p. 227 et suiv. et VIROLLEAUD, *La légende phén. de Danel*, p. 35 et suiv.

(2) Cités dans Ras Shamra 1929, n° 2 : *hry*, avec les Hittites, *hty*.

(3) Les Chypriotes ne semblent pas mentionnés dans les tablettes (cf. VIROLLEAUD, *La légende phénicienne de Danel*, p. 41), mais comme pour les Mycéniens leur présence est attestée par les produits de leur industrie.

(4) THUREAU-DANGIN, *Vocabulaires de Ras Shamra, Syria*, 1931, p. 265 : « Ces Subarites de l'Ouest sont sans doute les créateurs de la civilisation dite « hittite » de la Syrie du Nord et leur langue n'est peut-être autre que la seconde langue du vocabulaire de Ras Shamra, langue apparentée au hurrite, c'est-à-dire à la langue subarite de Mésopotamie. » Voir encore *Syria*, 1932, p. 28 et suiv.

(5) Ainsi THUREAU-DANGIN, *Syria*, 1934, p. 137-146 (compte récapitulatif) ; *Syria*, 1935, p. 188-193 (lettre assyrienne) ; DHORME, *Syria*, 1935, p. 194-195 ; VIROLLEAUD, *La légende phénicienne de Danel*, p. 22 et suiv. (lettre de Niqmad à Ibirā ; voir ci-après).

(6) Il suffit de consulter les rapports de fouilles en Phénicie et en Palestine qui ont atteint le Récent Bronze ; voir notamment en plein Liban, L. WOOLLEY, *Syria*, II, p. 177 et suiv.



En premier lieu, la légende de Cadmos, qui n'est pas un Phénicien, mais un héros de la Grèce propre. Pour avoir vécu en Phénicie, il en recevra l'épithète de phénicien, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit originaire de Thèbes. Lorsque la pénétration des Égéens et des peuples d'Asie Mineure, cessant d'être pacifique, amène la réaction des orientaux et oblige Cadmos à rentrer dans sa patrie, il y apporte l'alphabet, qu'il avait appris à connaître en Phénicie, et cet alphabet recevra en Grèce le nom de lettres cadméennes. Ainsi, l'influence orientale, qui a fortement pénétré le monde mycénien, n'y a pas été apportée, comme le pensait Helbig, par les marchands phéniciens se répandant dans les îles et en Grèce, mais tout au contraire elle est due à l'introduction de populations égéennes en Phénicie.

Plus explicite encore est la légende que nous conserve Malalas (1) ; elle s'applique directement à Ras Shamra-Ugarit, puisqu'il s'agit de la colonisation des environs du Casius par des Chypriotes, des Argiens et des Crétois.

Le roi Kasos épouse Kitia, éponyme de la ville de Citium. Cette princesse était la fille de Salaminos, roi de Chypre, éponyme lui-même de Salamis en Chypre. Accompagné de sa femme, Kasos colonise la région du Casius avec des Chypriotes et des Crétois. Ses relations avec la Grèce propre sont indiquées par le fait qu'on le dit fils d'Inachos. On ne peut mieux caractériser la composition ethnique d'Ugarit au XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, où la place des Phéniciens est prise par des populations venues de l'Ouest. La régression de l'élément phénicien à Ugarit au XIII<sup>e</sup> siècle, attestée par la documentation archéologique, explique que les contingents de cette cité figurent à la bataille de Qadesh contre les troupes de Ramsès II (2).

(1) Malalas, VIII, p. 201 éd. Dindorf. Voir le texte et le commentaire dans *Syria*, X, p. 301 et suiv.

(2) Voir GAUTHIER, *Dict. géogr.*, s.v. *Akarita*.

Cependant l'afflux de peuplades occidentales que l'on constate à cette époque, n'était que la reprise d'une ancienne tradition qui, dès le Minoen moyen II, a fait pénétrer les Crétois, probablement par l'embouchure de l'Oronte, jusque dans la plaine du lac d'Antioche, appelée l'Amq. M. Schaeffer (1) a relevé, dans le niveau II, les premiers essais de construction funéraire qui aboutirent aux belles tombes en encorbellement du niveau I. La découverte, par sir Leonard Woolley, d'une céramique d'influence minoenne dans cette région est un trait de lumière qui vient confirmer notre interprétation du passage de Malalas : « En donnant à Kitia un second nom, celui d'Amyké, (la légende) indique que les colons égéens (Chypriotes et Crétois) étendirent leur domaine jusqu'à la plaine du lac d'Antioche » (2). Nous ajoutons : « L'exploration du pays n'a pas encore vérifié l'extension ainsi donnée à la colonisation égéenne ». C'est chose faite aujourd'hui grâce à sir Leonard Woolley. Sir Arthur Evans, qui a vu la céramique en question, la place vers 1700. De son côté, M. Schaeffer signale à Ras Shamra des tombes du XVII<sup>e</sup> siècle qui lui ont livré une épée en bronze avec appendices en forme de cornes (3) et une tombe plus ancienne avec une tasse du Minoen Moyen II, type « coquille d'œuf », importée de Crète (4).

Vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, se place un apport de populations plus rudes, venues probablement de certaines régions d'Asie Mineure, car on pense naturellement aux « Peuples de la mer » des textes égyptiens. Il en résulte une rupture violente avec la civilisation établie sur un fonds phénicien. Alors les grandes tablettes en langue phénicienne et écriture cunéiforme alphabétique, relatant les mythes phéniciens, sont brisées

(1) *Syria*, 1933, p. 108 et suiv. avec specimen fig. 10, et 1934, p. 111, pl. XV, 2.

(2) *Syria*, 1929, p. 302.

(3) Type bien représenté à Zafer Papoura, en Crète (voir nos *Civilisations pré-helléniq.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 50, fig. 32) et dont il faut rapprocher une lame de Gézer, *ibid.*, p. 291, fig. 209.

(4) SCHAEFFER, *Syria*, 1936, p. 144. D'après sir ARTHUR EVANS, *Palace of Minos*, IV, p. 783, l'inscription sur plat d'argent (SCHAEFFER, *Syria*, 1932, p. 23, fig. 15) serait minoenne de la classe B de Cnosse.

et les fragments utilisés pour construire de petits murs. On peut rapporter à cette époque une céramique mycénienne dégénérée et les stèles assez frustes qui ne conservent plus qu'un reflet des anciens modèles.

Ugarit fut probablement une des bases des Peuples de la mer dans leur descente vers l'Égypte, le long de la côte syrienne. On sait comment la flotte et l'armée de Ramsès III arrêtaient les envahisseurs en Palestine. Mais l'Égypte ne fut pas seule à réagir contre l'invasion des Égéens et des peuples d'Asie Mineure, car tout à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, Téglathphalasar I (1115-1093) pénètre dans Amurru, c'est-à-dire dans la Syrie du Nord, atteint la mer et s'empare de toute la région. Bien qu'Ugarit ne soit pas mentionnée dans le bref bulletin de victoire du roi assyrien (1), il est à présumer qu'elle ne trouva pas grâce à ses yeux et qu'elle fut détruite. En tout cas, sa disparition est définitive à partir de cette époque.

Les dates des niveaux I (XV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s.) et II (XXI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.), établies d'après la céramique, ont été confirmées par le synchronisme de monuments égyptiens découverts dans ces niveaux. Ainsi, on a relevé, dans le niveau II, la statuette d'une princesse égyptienne, connue comme ayant été la femme du pharaon Senoustris II (1906-1887) (2). Le niveau I a fourni une stèle dédiée à Ba'al Şaphon par l'égyptien Mami (3), qui ne peut guère être antérieure à 1350.

Voici donc pour fixer les idées les dates approximatives des divers niveaux.

Niveau I : XV<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

Niveau II : XXI<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

Niveau III : deuxième moitié du IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

Niveau IV : première moitié du IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

Niveau V : néolithique.

(1) GRESSMANN, *Altorient. Texte z. A.T.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 339 : « Je conquies le pays d'Amurru tout entier. Je reçus le tribut de Byblos, de Sidon, d'Arvad. Avec un vaisseau de la ville d'Arvad, je fis une traversée le long de la côte, de la ville d'Arvad jusqu'à la ville de Zamuri en Amurru. »

(2) SCHAEFFER, *Syria*, 1932, p. 20 et pl. XIV, 1.

(3) *Syria*, 1931, p. 11 ; voir ci-après, fig. 8.



### III. — LA VILLE D'UGARIT ET SES TEMPLES

Les huit premières campagnes de fouilles, dirigées par M. Schaeffer depuis 1929, se sont principalement attachées au dégagement du premier niveau, c'est-à-dire à retrouver l'Ugarit des xv<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Un quartier de la ville est ainsi apparu avec ses rues, ses maisons auxquelles est parfois annexée une tombe. On a dégagé un édifice reconnu comme ayant été la bibliothèque et la demeure des scribes ; enfin, on a relevé deux temples, l'un consacré à Ba'al, l'autre à Dagon.

Ces deux édifices présentent un intérêt particulier. Le temple consacré à Ba'al se compose essentiellement d'un naos, d'un pronaos, et devant ce dernier d'une cour où se dressait l'autel (2 m. 20 × 2 m.) auquel on accédait par deux marches (fig. 7). Dans le naos et sur la droite, est ménagée une estrade pour recevoir probablement l'image de la divinité, que ce fût un bétyle, une statue ou un bas-relief. Ce dispositif rappelle celui des temples assyriens de haute époque (1).

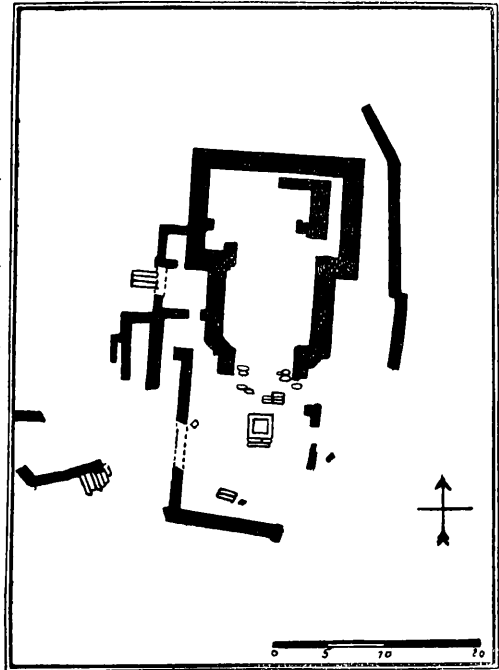


Fig. 7. — PLAN DU TEMPLE DE BA'AL.

(1) Ainsi le temple d'Ishtar à Assour ; cf. ANDRAE, *Die jüngeren Ishtar-Tempel in Assur* (1935) ; cf. compte-rendu dans *Syria*, 1935, p. 406.

Le tout était entouré d'une enceinte (1).

L'identification de ce temple est assurée par la stèle égyptienne qu'on y a trouvée (fig. 8), et qui est dédiée par l'égyptien Mami au « Seth Zapouna », autrement dit à « Ba'al Şaphon ». (2) Par analogie avec d'autres dédicaces, on a d'abord pensé qu'il s'agissait du Ba'al de la ville de Şapouna ou Şaphon. Depuis, il est apparu, conformément, nous l'avons dit, à une conjecture émise en même temps par MM. Emil Forrer et Albright, que l'ancien nom de Ras Shamra était Ugarit, ville connue par les tablettes d'el-Amarna.



Fig. 8. — STÈLE DE MAMI.

Des observations faites par M. Schaeffer, il résulte que le temple de Ba'al fut fondé à Ras Shamra dès le début de la XII<sup>e</sup> dynastie, peut-être même au temps de la XI<sup>e</sup>. Il est certain que ce temple devait être célèbre avant le temps de Senousrit II (1906-1887) pour qu'une princesse égyptienne de ce temps y ait fait consacrer son image (3). La dévotion des princesses égyptiennes (4) pour les sanctuaires syriens s'explique par les nombreuses femmes syriennes, servantes ou épouses de second rang (5), qui peuplaient la cour des pharaons et ne pouvaient manquer d'exalter les mérites des dieux de leur pays.

(1) SCHAEFFER, *Syria*, 1935, p 155.

(2) *Syria*, 1931, p. 10 et pl. VI.

(3) *Syria*, 1932, p. 20 et pl. XIV, 1.

(4) Comparer l'offrande de la princesse Ita à Qatna, dans DU MESNIL DU BUISSON, *Syria*, 1926, p. 10

(5) Voir la lettre d'Aménophis III à Milkili, roi de Gézer, DOSSIN, *Rev. d'Assyr.*, XXXI, p. 125 et s. ; cf. *Syria*, 1935, p. 112 et suiv.

Le second temple situé à 52 mètres au sud-est du précédent, offre le même plan, les mêmes dimensions, la même orientation que le temple de Ba'al (1) ; les deux sanctuaires sont presque contemporains. Or, ce second temple a fourni deux stèles dédiées au dieu Dagon (2). Si nous observons que le dieu Dagon était considéré comme le père du dieu Ba'al, on comprend qu'on ait voulu rendre au fils des honneurs comparables à ceux que recevait le père.

A l'époque du I<sup>er</sup> niveau, les maisons spacieuses sont nombreuses et attestent une réelle richesse. Généralement, on entre dans une petite cour contenant un puits avec cuve en pierre. Parfois subsiste un escalier donnant accès au premier étage où se trouvait sans doute l'habitation proprement dite. Telle est la construction de Minet el-Beida au plan bien conservé que nous reproduisons ci-contre (fig. 9).

Les plus importantes de ces demeures possédaient une tombe attenante, de type mycénien avec chambre funéraire de 2 m. sur 2 m. 50 ou 3 m. sur 3 m. 50,

couverte de dalles en encorbellement (fig. 10). La tombe est précédée d'un petit couloir ou dromos auquel on descend par un escalier. On a pris

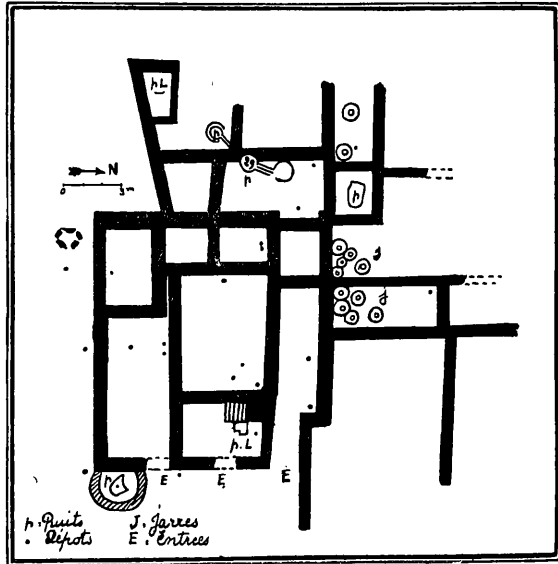


FIG. 9. — MAISON A MINET EL-BEIDA.

(1) SCHAEFFER, *Syria*, 1935, p. 154 et suiv.

(2) *Syria*, 1935, p. 177 et suiv.

un soin particulier à assurer la provision d'eau du mort. Parfois, non seulement une niche a été ménagée dans laquelle on a déposé une grande jarre ;

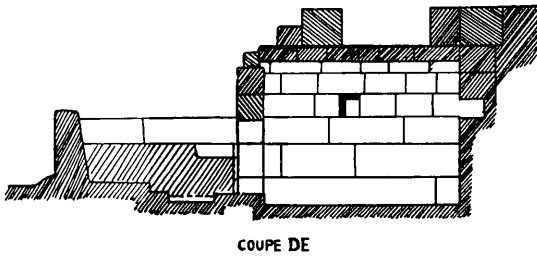
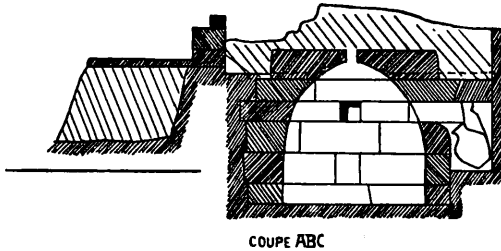


Fig. 10. — TOMBE DE TYPE MYCÉNIEN.

mais, souvent, un puits est creusé dans la tombe et l'eau y est amenée par des conduites (1).

Dans cette ville aux constructions somptueuses, un prince semble avoir jeté un éclat particulier, c'est le roi Niqmad. Il n'est guère douteux que les différents textes, qui nous font connaître ce nom, se réfèrent à un seul et même personnage(2). Il n'était pas de lignée royale, mais était peut-être né et avait été élevé sur la côte phénicienne,

ce qui expliquerait son goût pour la littérature religieuse de son pays d'adoption, qu'il poussa au point de faire transcrire pour sa bibliothèque les légendes ancestrales et les mythes phéniciens.

On ne sait s'il s'empara du pouvoir à Ugarit ou s'il fut intronisé par le suzerain de ces régions, le roi du Mitanni. A vrai dire la mention des khurrites ne se détache pas d'une manière spéciale dans la tablette Ras

(1) Ainsi dans la tombe au S.-O. de la bibliothèque, *Syria* 1935, p. 114 et suiv., pl. XIV, 1-3 et p. 115, fig. 12. Pour la jarre, voir la tombe II dans *Syria*, 1934, fig. 4.

(2) 1°) Lettre accadienne de Niqméaš à Ibira, publiée par VIROLLEAUD, *Danel*, p. 23 et suiv. ; 2°) colophons aux tablettes, discussion reprise, *ibid.*, p. 31 et suiv. ; 3°) tablette Ras Shamra 1929, n° 2 publiée par DHORME, *Revue Bibl.* 1931, p. 6 et suiv. ; cf. *Syria*, 1931, p. 75, reprise par B. HROZNY, *Les Ioniens à Ras Shamra* dans *Archiv Orientalní*, t. IV (août 1932), p. 169-178, discutée dans VIROLLEAUD, *Danel*, p. 36 et suiv.



Shamra 1929, n° 2. Ce dernier document dont le caractère religieux n'est pas douteux, témoigne que le peuple d'Ugarit vivait essentiellement de commerce, était fort pacifique et étendait ses relations au loin, jusque dans la haute vallée du Tigre (1), à l'Est, aux Hittites au Nord et vers le désert de Syrie (2) au Sud-Ouest.

Niqmad ne fut pas seulement un protecteur des lettres, il paraît avoir fait d'Ugarit un centre politique important, ce qui lui valut d'éten-

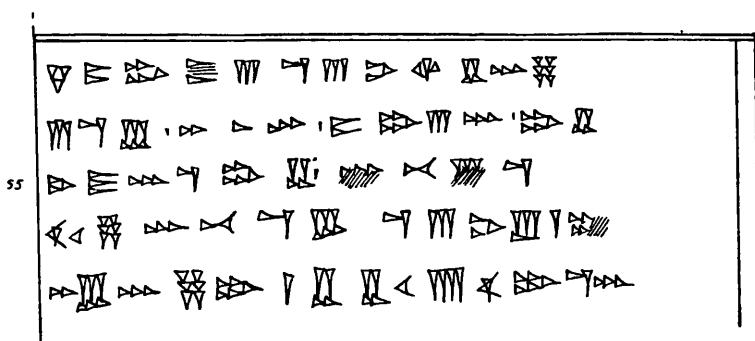


Fig. 11. — COLOPHON DE I AB AVEC PROTOCOLE DE NIQMADE.

dre son influence. Maintenant que son action apparaît en pleine lumière, nous pouvons mieux comprendre les titres (fig. 11), que lui donne le scribe El-Melek :

Niqmad, roi d'Ugarit, seigneur d'Yrgb, maître de Srmn (3).

(1) Mention des Subaréens (Dhorme), de Dadmush et d'Alshé (Virolleaud).

(2) Dans *hbt* nous avons la mention du Hōbah biblique, le Ube des Égyptiens ; cf. *Syria*, 1935, p. 228. Cela n'exclut pas le rapprochement avec les SA-GAZ, proposé par J. W. JACK, *The Ras Shamra Tablets*, p. 34.

(3) Colophon de I AB, publié par VIROLLEAUD, *Syria*, XV, p. 227 et 241, repris par lui, *Danel*, p. 31 et suiv. :

- |      |                            |   |
|------|----------------------------|---|
| (53) | <i>spr 'Elmlk šbny</i>     | Le scribe El-melek, le Shibonite,         |
| (54) | <i>lmd 'Atn prln rb</i>    | élève d''Atn-prln, chef                   |
| (55) | <i>khnm rb nqdm</i>        | des prêtres, chef des pasteurs,           |
| (56) | <i>š'y Nqmd mlk Ugr[t]</i> | le Sha'aite. Niqmad (étant) roi d'Ugarit, |
| (57) | <i>'adn yrgb b'l šrmn</i>  | suzerain de Yrgb, maître de Sermin.       |

Nous avons déjà proposé d'identifier *šrmn* avec Sermin (1) sur la route d'Alep, car il n'est pas surprenant que les gens d'Ugarit se soient assurés cette étape pour leurs caravanes. La mention de *ḥbt* (Ḥobah) qui représente le pays depuis Damas jusqu'au lac de Djabboul (2), montre que les rapports de Niqmad s'étendaient vers le désert de Syrie. Dans ces conditions, est-il aventuré de penser que le titre de *'adn* (3) *Yrgb* vise la protection que Niqmad avait probablement été sollicité d'exercer sur le pays d'Argob (4). La preuve que les relations d'Ugarit s'étendaient au loin en Palestine, est donnée par la découverte d'une tablette en cunéiforme alphabétique sur le site de Beth Shemesh (5).

C'est à partir du xv<sup>e</sup> siècle, d'après M. Schaeffer, que le port d'Ugarit, dit aujourd'hui Minet el-Beida, le Port-Blanc (6), a pris quelque extension. Ugarit (Ras Shamra) était encombrée, les Chypriotes s'installèrent pour les besoins de leur commerce, à Minet el-Beida. On sait que la première trouvaille fortuite se fit en ce lieu et que la vigilance du Service des Antiquités s'affirma immédiatement. M. Virolleaud, alors directeur de ce service, voulut bien nous envoyer quelques tessons découverts dans la tombe examinée par M. Albanèse (7) et nous leur avons attribué

(1) *Syria*, XVI, p. 228.

(2) On trouvera la définition précise du Ḥobah d'après le scribe égyptien Hori, fort bien informé de la région (on a à tort corrigé son texte), dans *Syria*, 1927, p. 257.

(3) Le titre de *adon*, chez les Phéniciens postérieurs, est utilisé pour désigner le suzerain. Ainsi *adon melakim* est l'épithète employée pour le roi de Perse.

(4) Ce terme géographique est très ancien ; il a disparu de bonne heure de la littérature hébraïque. Il faut placer cette contrée dans la partie orientale du Djaulan actuel, avec probablement le Nahr er-Rouqqad pour limite occidentale ; cf. notre *Topographie hist. de la Syrie antique et médiévale*, p. 324. Autre localisation dans ABEL, *Géographie de la Palestine*, I, p. 275.

(5) L'identification est due au Prof. ALBRIGHT, *Bulletin Am. Sch. Or. Res.*, 1934, p. 18-19 et *Journal Pal. Or. Soc.*, 1934, p. 108 et s. Le texte a été repris par VIROLLEAUD, *Syria*, 1935, p. 186 et 266.

(6) C'est le *Leucos Limen* du *Stadiasme* ; cf. notre *Topogr. historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 417 et 447.

(7) *Syria*, 1929, p. 16 et suiv.

la date des XIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles (1) que le P. Vincent crut devoir remonter aux XV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles (2). Les récentes découvertes de la mission américaine de Troie et l'étude concomitante de M. W. A. Heurtley sur la céramique mycénienne découverte en Palestine (3), ont réglé la question : il y a à Minet el-Beida des tombes mycéniennes plus anciennes (4) ; mais celle relevée par M. Albanèse n'est pas antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle.

(1) *Ibid.*, p. 21.

(2) VINCENT, *Revue Bibl.*, 1930, p. 441 ; 1932, p. 639 ; 1935, p. 423 note 4.

(3) W. A. HEURTLEY, *The relationship between « Philistine » and Mycenaean pottery*, dans *Quart. of the Depart. of Antiquities in Palestine*, V (1936), p. 90 et suiv.

(4) Pas de beaucoup ; cf. HEURTLEY, *ibid.*, p.96 : « The Mycenaean material from *Ras Shamra*, and *Minet el-Beida* ... seem to be standard L. H. III. » A Ras Shamra la présence des Égéens s'affirme dès le XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.



#### IV. — L'ART PHÉNICIEN DE LA SECONDE MOITIÉ DU II<sup>e</sup> MILLÉNAIRE

Les fouilles de Byblos, grâce aux découvertes de MM. P. Montet et M. Dunand ont fourni de précieux documents pour étudier l'art phénicien de la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire. On y voit à l'œuvre des artisans asiatiques qui essaient de s'assimiler l'art égyptien.

Les pièces d'un dépôt de fondation que M. Dunand date des environs



de 2.000, sont d'une facture particulièrement remarquable. Caractéristique de la double influence asiatique et égyptienne est une hache à tranchant semi-circulaire et à deux fenestrelles, à laquelle le fabricant phénicien a assez gauchement adapté la douille sumérienne (1). Avec les tombes royales giblites des environs de 1800 av. J.-C., l'influence égyptienne se marque davantage. Il a fallu toute la perspicacité d'Edmond Pottier pour distinguer une arme asia-

tique dans la harpè en bronze et or portant des hiéroglyphes au nom du roi de Byblos, Ypshemouabi (2). Dès ce moment s'affirme fortement l'influence égéenne avec la spirale et certaines formes de vases (3). La figure 12 établie d'après la publication

(1) Voir *Syria*, 1933, p. 90.

(2) POTTIER, *Syria*, 1922, p. 301 et suiv.

(3) *Ibid.*, p. 298 et suiv.

de M. Virolleaud (1), montre un type d'aiguïère côtelée qui est probablement de travail phénicien, mais s'inspire de modèles étrangers. Aussi le plat d'argent aux spirales conjuguées de la même figure. Cette influence égéenne s'accorde avec les traces d'installation minoenne (Minoen Moyen II) que M. Woolley a récemment découvertes dans la plaine d'Antioche et que nous avons signalées plus haut. Même on peut remonter cette action de plus d'un siècle depuis que M. A. Parrot, dans sa campagne de 1935-36, a découvert à Mari une décoration peinte où la spirale, qui joue un rôle important, paraît empruntée au répertoire décoratif méditerranéen.

Au cours des fouilles de Ras Shamra et de Minet el-Beida, les tombes, les maisons, les dépôts de fondation ou même des cachettes fortuites ont livré un grand nombre d'objets de nature très variée : bijoux d'or, d'argent ou de bronze (notamment des pendeloques, perles, bagues, épingles), boîtes en ivoire, nombreuse céramique phénicienne, chypriote ou mycénienne, vases en albâtre, figurines de divinités souvent en bronze plaqué d'or, parfois en argent, figurines d'animaux, cylindres gravés pour servir de cachet, poids, armes et outils de bronze. Encore faut-il observer que la plupart des tombes ont été pillées avant de recevoir la visite des archéologues (2).

Dès maintenant on peut se faire une idée nette de l'art phénicien dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire. A cette époque les artisans phéniciens, sans renier leurs attaches asiatiques, subissent fortement l'influence de l'Égypte et de l'art mycénien. Pour nous en convaincre il suffira d'examiner quelques monuments du Récent Bronze découverts à Ugarit.

Particulièrement typiques sont le plat et la coupe en or découverts par MM. Schaeffer et Chenet dans une même cachette.

(1) Ch. VIROLLEAUD, *Découverte à Byblos d'un hypogée de la douzième dynastie égyptienne*, dans *Syria*, 1922, p. 273-290.

(2) SCHAEFFER, *Syria*, 1933, p. 103-106.

Avec son rebord vertical si caractéristique, le plat en or (fig. 13) est de forme égyptienne (1). La répartition du décor en zones concentriques est familière à l'Égypte. Le personnage représenté paraît être un chef mitannien ou de la Syrie du nord, mais la manière de traiter les animaux au galop volant est nettement mycénienne.

Au centre quatre bouquetins sont d'inspiration asiatique. La grande scène circulaire figure une chasse aux taureaux sauvages et à l'antilope.

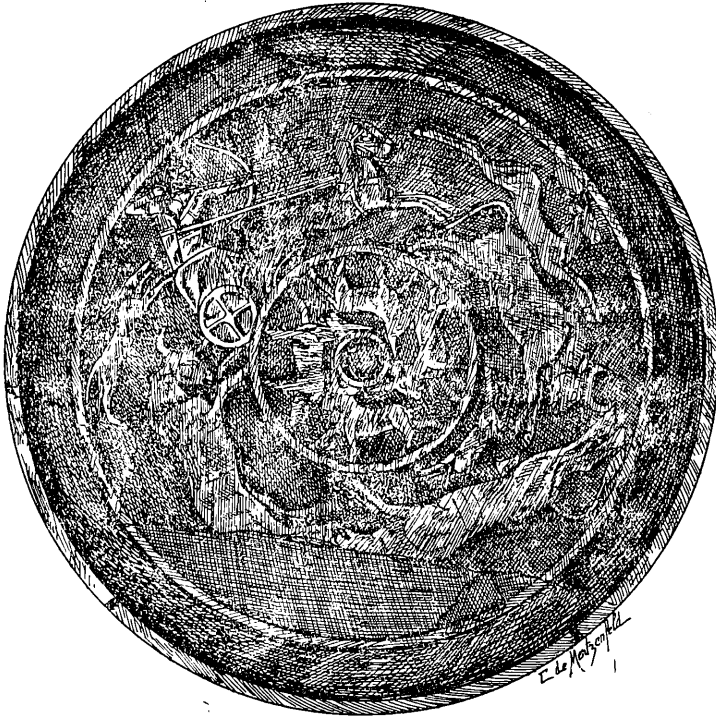


Fig. 13. — PLAT EN OR DE RAS SHAMRA

Une vache, protégée dans sa fuite par le taureau qui la suit, galope accompagnée de son veau, tandis qu'un autre taureau attaque le char par

(1) *Ibid.*, 1934, p. 301.

derrière. Cette maîtrise dans la composition et cette liberté d'allure ne se trouvent guère, à cette époque, que dans l'art égéen et on rapprochera immédiatement les fameux gobelets en or de Vaphio.

Toutefois, le personnage dans son char, son vêtement et jusqu'à la manière dont il chasse, sont proprement asiatiques et, on peut le conjecturer, plus particulièrement mitanniens puisqu'au <sup>xiv</sup> siècle Ugarit était sous la suzeraineté mitannienne. On peut faire valoir aussi qu'à la même époque les Aryens du Mitanni étaient des « maîtres incomparables », suivant l'expression de M. B. Hrozný, dans l'élevage du cheval et son entraînement au char de guerre et de course (1). On remarquera qu'après avoir enlevé le mors à ses chevaux notre chasseur s'est enroulé les guides autour des reins. De la sorte, le timon, les rênes et le corps de l'homme déterminent un triangle rigide qui assure l'équilibre du chasseur et libère ses deux bras. Il pourra donc, en pleine course, tirer avec son arc les animaux qu'il poursuit. Un cylindre de Ras Shamra reproduit la même attitude et, d'autre part, le Louvre a récemment acquis un bronze du Louristan, d'époque plus tardive où le chasseur en char offre le même arrangement pour lui permettre de tirer commodément de l'arc (2).

Par suite de la diversité des influences qu'il subit sans toujours les bien assimiler, l'art phénicien n'offre pas cette homogénéité qui caractérise l'art égyptien ou l'art assyrien. La coupe en or, trouvée en même temps que le plat précédent et certainement contemporaine, en fournit un bon exemple. Ici domine l'influence égyptienne et déjà apparaissent les élé-

(1) HROZNY, *L'entraînement des chevaux chez les anciens Indo-Européens d'après un texte mitannien-hittite provenant du 14<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, dans *Archiv Orientální*, III (1931), p. 431-461.

(2) L'art, dit du Louristan, est un art des <sup>ix</sup> et <sup>viii</sup> siècles avant notre ère, qui s'inspire des formes et des motifs de la Haute Syrie et de la Haute Mésopotamie,



ments qui constitueront le décor des coupes phénico-chypriotes d'époque plus tardive.

Tandis que le plat reproduit une scène de chasse, d'ordre profane, la coupe en or de Ras Shamra (fig. 14) paraît illustrer un mythe dont le détail est difficile à préciser ; mais où l'on peut reconnaître l'exaltation de l'arbre



Fig. 14. — COUPE EN OR DE RAS SHAMRA

sacré, autrement dit des forces végétaives de la nature avec intervention de la lutte des saisons, souvent relatée dans les poèmes de Ras Shamra.

Comme l'a noté M. Schaeffer, le motif central figure « une rosace à 14 rayons, qui symbolise peut-être le soleil » (1). Cinq bouquetins, dont deux enlacés, ce qui, dans cette iconographie, les rattache à une divinité particu-

(1) *Syria*, 1934, p. 124.

lière (1), vénèrent l'arbre sacré. Dans le champ, des astres assistent à la scène et en définissent la nature céleste. La zone suivante est encore consacrée à la vénération de l'arbre sacré par deux taureaux, qui s'inclinent non sans gaucherie, et par deux lions. Tout autour sont suspendues des grenades (2).

Une double ligne de spirales délimite la zone principale qui, sous une autre forme, exalte encore l'arbre sacré dont on saisit mieux ici la stylisation en une palmette complexe. La scène s'ordonne avec une symétrie évidente de part et d'autre de la palmette inspirée des stylisations égyptiennes. A gauche, un sphinx à tête humaine et, à droite, un lion ailé et cornu pourraient être attribués, le sphinx au grand dieu El et le lion à la déesse, sa parèdre. Le sphinx est un emprunt à l'Égypte où il représente le pharaon ; le lion cornu est une conception asiatique, qui se maintient jusqu'à basse époque (3).

Derrière ces animaux on voit, à gauche, un griffon assis sur son arrière-train, la queue dressée, qui évoque à ce point l'attitude de l'animal séthien qu'on ne peut manquer d'y reconnaître une représentation de Ba'al. Symétriquement, à droite, les bouquetins enlacés peuvent figurer une déesse si l'on se rappelle la scène aux bouquetins dressés qui décore le couvercle en ivoire, trouvé dans une tombe de Ras Shamra (fig. 21).

Il est difficile de pousser plus loin les identifications, mais on peut présumer que les luttes d'animaux, dans lesquelles semblent intervenir des êtres mythiques à forme humaine, se rapportent aux conceptions des Phéniciens, qui envisageaient la succession des saisons comme la conséquence de combats d'où les dieux sortaient vainqueurs tour à tour.

(1) Nous verrons plus loin qu'il s'agit de la déesse Ashérat.

(2) Même décor de grenades sur le trépied en bronze, *Syria*, 1929, pl. LX, 1. On sait que l'artiste phénicien, appelé par Salomon pour orner son temple, a usé du même motif.

(3) On le trouve sur le bas-relief assyrien de Maltaya et à la basse époque en Syrie ; cf. RONZEVILLE, *Revue Archéologique*, 1905, I, p. 51-53.

Ainsi l'art phénicien est constitué par un mélange de styles non complètement assimilés ; mais ces emprunts artistiques n'exercent aucune influence sur les concepts religieux. Voici, par exemple, la grande stèle de Ras Shamra (fig. 15) où l'on s'accorde à reconnaître l'image du dieu Ba'al brandissant la masse d'armes dans la droite et tenant la lance, symbole du foudre, dans la gauche (1). Le sculpteur est visiblement l'élève des artistes égyptiens ; mais certains éléments sont purement asiatiques : la tiare à cornes, le long poignard à pointe recourbée et attaché à la ceinture. Dans le petit personnage, vêtu à la syrienne et levant la main droite, on doit probablement reconnaître le dédicant qui s'est fait représenter sous la protection de son dieu ; il bénit ceux qui viendront vénérer l'image de Ba'al.

La technique du bronze avait acquis chez les Phéniciens une grande maîtrise et certaines figurines en bronze d'Ugarit peuvent compter parmi les meilleures de cette époque. Nous citerons le Ba'al debout de Minet el-Beida, la tête et la tiare plaquées d'or, le corps recouvert d'argent. Du bras droit levé il devait brandir une masse d'armes et de la gauche tenir la lance (2).

Plus remarquable encore est une autre statuette représentant aussi Ba'al (fig. 16). Le casque avec cimier et



Fig. 15. — GRANDE STÈLE  
AU DIEU BA'AL.

(1) SCHAEFFER, *Syria*, 1933, pl. XVI ; *Mémoires et Monuments Piot*, XXXIV, p. 1-18 ; cf. *Syria*, 1935, p. 410 et suiv. et *R.H.R.*, 1932, I, p. 257.

(2) SCHAEFFER, *Syria*, 1929, p. 288-290, pl. LIII.

couvre-nuque est taillé dans une sorte de stéatite verdâtre. Il s'emboîte



FIG. 16. — BA'AL.

sur la tête, maintenu par des cornes en électrum qui forment goujon. Le revêtement en feuilles d'or n'est plus conservé qu'en partie. Le bras gauche est rapporté et maintenu par un goujon en argent. « Dans la confection de cette statuette remarque M. Schaeffer, n'entraient donc pas moins de cinq matières différentes : bronze, argent, or, électrum et pierre »<sup>(1)</sup>.

Il faut citer encore quantité de pendeloques avec représentations de diverses déesses : déesse nue et debout à coiffure hathorique, tenant un lotus de chaque main<sup>(2)</sup>, d'autres fois avec les bouquets ou avec les serpents<sup>(3)</sup>. On en établissait des simplifications qu'on ne comprendrait pas si on ne possédait la série. Notre fig. 17 montre un choix de ces représentations.

Une industrie locale fort prospère, si on en juge par le nombre de cylindres recueillis dans les fouilles, est celle de la glyptique ; elle aussi atteste l'extrême variété des influences qui se faisaient sentir à Ugarit. Les motifs ne permettent pas de fixer la date des cylindres, car on continue à répéter de vieux

(1) *Syria*, 1936, p. 145-146, fig. 25 et pl. XXI.

(2) *Ibid.*, 1929, p. 290 et pl. LIV, 2.

(3) *Ibid.*, 1932, p. 8 et suiv. et pl. IX, 1 ; cf. *R.H.R.*, 1931, II, p. 373 et suiv. où l'on trouvera des indications sur de tels pendentifs, soit en or soit en terre cuite, trouvés en Palestine,

motifs sumériens en même temps qu'on adopte des thèmes égyptiens sans les bien comprendre, ou qu'on emprunte des détails à l'art mycénien. On reproduit aussi les scènes en usage dans la glyptique syrienne proprement dite qui, elle-même, offre un art composite, mais plus coor-

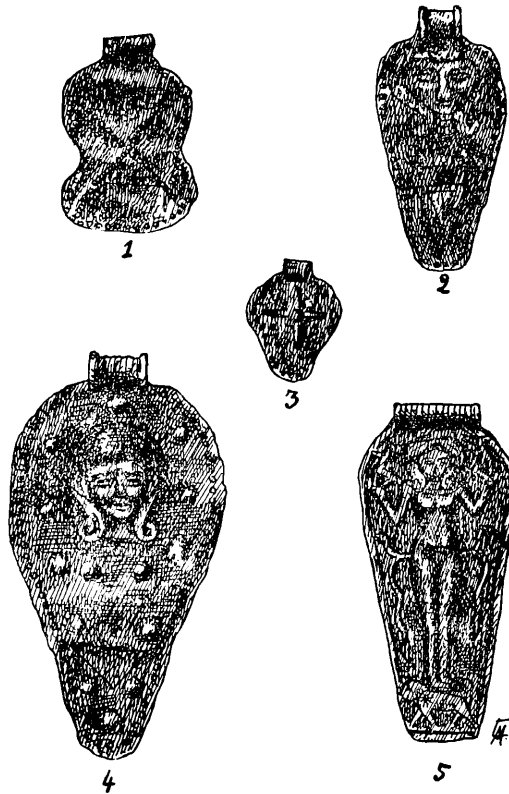


Fig. 17. — PENDELOQUES EN OR AU TYPE DE LA DÉESSE

onné, plus homogène et d'inspiration plus profondément asiatique. Quelques cylindres trouvés à Ras Shamra peuvent avoir été importés des régions voisines ; mais la plupart sont de fabrication locale. Nous n'en voulons pour preuve que l'analogie de certains motifs avec le décor relevé sur d'autres monuments provenant du même niveau d'Ugarit.

Ainsi le chasseur aux guides serrées autour du corps, ou encore la particularité qu'on trouve sur la grande stèle de Ba'al où le dieu se tient



Fig. 18. — DÉVELOPPEMENT  
D'UN CYLINDRE

derrière le personnage principal pour le soutenir dans son action (fig. 18). Nous ne saurions dire quel mythe ou quel exploit reproduit le cylindre de la figure 19 où l'on voit un héros, peut-être un roi car l'uraeus est figuré devant lui, tirer de l'arc, encouragé par le dieu qui le suit, mais retenu par deux femmes.

Ces constatations appuient fortement les conclusions déjà tirées de la céramique. Sir Arthur Evans a revendiqué une large influence crétoise en rattachant directement les tombes mycéniennes de Ras Shamra et de Minet el-Beida au type crétois de la tombe royale d'Isopata (Minoen Récent II) (1). La céramique permettrait la même constatation (2). Même certain beau vase d'albâtre à col et anses rapportés, aurait été importé de Crète en Syrie (3). Ainsi comme l'a noté M. Ch. Picard « de 1400 à 1200, l'Orient méditerranéen, des côtes de la Grèce à celles de l'Asie antérieure, a bénéficié d'une vulgate décorative de luxe, déterminée par l'influence crétoise et dispersée par elle : celle dont les poèmes homériques feront revivre un jour l'éblouissant souvenir (4) ». Toutefois l'action des autres centres de civilisation ne doit pas être sous-estimée et il faut bien accorder quelque part à la main d'œuvre locale.



Fig. 19. — DÉVELOPPEMENT  
D'UN CYLINDRE.

(1) A. EVANS, *The Palace of Minos at Knossos*, IV, p. 771 et suiv. Le rapprochement avec Isopata a été fait par SCHAEFFER, *Syria*, 1929, p. 291.

(2) *Ibid.*, p. 776 et suiv.

(3) *Ibid.*, p. 778 et suiv.

(4) Ch. PICARD, *Manuel d'archéol. grecque*, La Sculpture, I, p. 118.

Tout change quand, au moins dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, les Phéniciens sont évincés d'Ugarit et qu'on assiste à l'envahissement de la côte syrienne par les éléments souvent peu civilisés, dits « Peuples de la mer », où il faut compter surtout des gens d'Asie mineure, gens de la montagne restés assez frustes. L'art à Ugarit subit un déclin rapide car c'est à cette époque qu'il faut rapporter la stèle en calcaire figurant le dieu à la plume et à la couronne basse égyptienne, tenant la lance et le *hiq*, ainsi que la stèle de sa parèdre la déesse au corps enveloppé dans les ailes d'un oiseau, tenant la lance et la croix ansée (1). Il n'y a plus là qu'une maladroite imitation des anciens reliefs. C'est aussi à cette époque qu'il faut attribuer les deux figurines en argent avec collier et ceinture en or représentant un dieu (fig. 20) et une déesse (2). Tout cela constitue des objets qu'on peut estimer avoir été fabriqués sur place.

Les produits importés à Ras Shamra se distinguent aisément des produits locaux. Ce sont d'abord quelques sculptures égyptiennes, ayant le caractère d'ex-voto. A partir du XV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, généralement dans la couche inférieure du I<sup>er</sup> niveau apparaît en abondance la céramique chypriote. Au cours du XIV<sup>e</sup> siècle commence l'importation de céramique mycénienne, qui prédomine dans la couche supérieure du I<sup>er</sup> niveau.

La plus remarquable des pièces importées aux XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles consiste en un couvercle de pyxis en ivoire représentant la déesse mère (fig. 21),

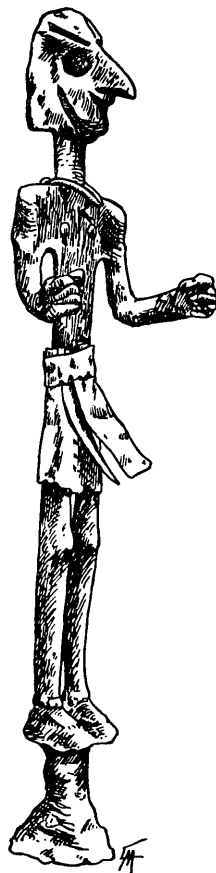


Fig. 20. — IDOLE EN ARGENT AVEC COLLIER ET PAGNE EN OR.

(1) SCHAEFFER, *Syria*, 1931, p. 11-12 et pl. VIII. Voir encore Ba'al et sa parèdre sur deux olives en pâte bleue, *Syria*, 1932, p. 7 et pl.V, 3 et 5.

(2) SCHAEFFER, *Syria*, 1933, p. 124 et pl. XVII. Statuettes trouvées dans un vase à 1 m. 30 de la surface.

tenant dans chaque main des épis que des bouquetins dressés cherchent à atteindre (1). Le motif est d'origine orientale, mais il s'était introduit aux premiers temps mycéniens dans le bassin de la mer Égée où il a connu une fortune particulière ; de là il est revenu en Orient sous des traits occidentaux. On ne peut mettre en doute que le relief de la scène aux bouquetins de Ras Shamra soit de facture mycénienne : la déesse porte



FIG. 21.—IVOIRE MYCÉNIEN DE MINET EL-BEIDA.

la robe mycénienne caractéristique ; elle est assise sur un autel de type mycénien comme on en rencontre sur la Porte aux lionnes de Mycènes et sur de nombreuses intailles mycéniennes offrant le même motif ou un motif comparable. La coiffure de la déesse se retrouve sur les fresques de Tirynthe et sur les sphinx en ivoire de Spata. Quant au profil droit et au sourire, ils annoncent à ce point l'art archaïque grec qu'on ne peut les attribuer à un artiste sémite. Il n'est pas jusqu'à la façon si particulière de rendre le ciel qui ne nous reporte vers le monde mycénien. Dernier argument : on a découvert dans les fouilles de Mycènes deux fragments d'ivoires offrant le même motif. Il n'en reste pas moins que les Phéniciens et les Syriens d'Ugarit pouvaient reconnaître une de leurs déesses dans cette représentation mycénienne.

(1) Tombe III de Minet el-Beida. SCHAEFFER, *Syria*, 1929, p. 292 et pl. LVI ; cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1930, II, p. 1 et suiv. ; *Syria*, 1932, p. 9.



## V. — DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE CUNÉIFORME ALPHABÉTIQUE D'UGARIT

Parmi les découvertes archéologiques, faites sur le site de Ras Shamra-Ugarit, la plus importante est celle de textes qui offrent la particularité unique d'être rédigés en un alphabet cunéiforme.

La plupart de ces textes ont été trouvés dans un bâtiment soigneusement construit, qui a naturellement été appelé par les fouilleurs, la bibliothèque. Il se compose d'une cour centrale s'ouvrant du côté nord par une large porte et entourée au Sud, à l'Est et à l'Ouest de chambres assez vastes et bien dallées. Au fond de la cour on a reconnu un puits avec belle margelle monolithe. Une porte, à côté du puits, donnait accès à un couloir menant à l'escalier par lequel on accédait au premier étage <sup>(1)</sup>.

Ce bâtiment semble avoir abrité une véritable école de scribes, car on y a trouvé des tablettes destinées à l'enseignement <sup>(2)</sup>. On y étudiait l'accadien, le sumérien, le khurrite ou un dialecte voisin, mais surtout le proto-phénicien. Le colophon de certaines tablettes nous apprend que les scribes ont particulièrement travaillé au service du roi Niqmad <sup>(3)</sup>.

Les textes en caractères alphabétiques, que nous appellerons phéniciens pour simplifier, sont, à quelques exceptions près, rédigés dans une langue voisine de l'hébreu et du phénicien. Pour les déchiffrer on

(1) *Syria*, 1931, p. 6 et suiv.

(2) THUREAU-DANGIN, *Vocabulaires de Ras Shamra*, dans *Syria*, 1931, p. 225 et suiv. ; *ibid.*, 1932, p. 233 et suiv. ; VIROLLEAUD, *Syria*, 1931, p. 389.

(3) Voir VIROLLEAUD, *Danel*, p. 310 suiv. et ci-dessus, p. 31.

ne disposait d'aucune inscription bilingue qui aurait permis d'établir 1<sup>o</sup>) la valeur des caractères ; 2<sup>o</sup>) la nature de la langue.

Les premiers textes découverts en 1929, dont M. Virolleaud a publié des copies dès 1930 (1), laissaient deviner qu'on était en présence d'une écriture alphabétique par le petit nombre de caractères, 28 à 30 en tout. M. Hans Bauer, professeur à Halle, a eu l'heureuse intuition qu'il s'agissait d'une langue sémitique voisine de l'hébreu et du phénicien, et sur cette base, il a essayé des combinaisons pouvant lui donner des mots sémitiques. Il les obtint, notamment les noms de nombre : *šlš* (trois), *'rb'* (quatre) ; les noms divins : *'šrt* (Ashérat), *'šrt* ('Ashtart), *b'l* (Ba'al), *'el* (El), *'elh* (Elah) (2). Dans la publication *Entzifferung der Keilschrifttafeln von Ras Shamra* (3) quatorze lettres étaient exactement déterminées (4), une autre recevait une valeur approchée (5) ; mais l'erreur intervenait pour dix caractères (6) et cinq caractères restaient indéterminés. Dans ces conditions on n'obtenait pas de lecture suivie.

M. Dhorme ne tarda pas à améliorer ce système en réduisant les erreurs à trois lettres sur 24 lettres discutées (7). M. H. Bauer prenant connais-

(1) Avril 1930 dans le fascicule retardé de *Syria*, X (1929), p. 304-310, pl. LXI-LXXV. Ce sont ces textes que l'on désigne habituellement par l'abréviation Ras Shamra 1929. La bibliographie des premiers essais de lecture a été donnée par HANS BAUER, *Das Alphabet von Ras Shamra*, Halle a. S., Max Niemeyer, 1932, p. 41-56 ; voir aussi ALBRIGHT, *Bull. Am. Sch. Orient. Res.*, avril 1932, p. 16.

(2) Ces résultats ont été communiqués à l'Académie des Inscriptions le 23 mai 1930.

(3) Halle a. S., Max Niemeyer, 1930 (paru au début d'octobre 1930).

(4) Deux *aleph*, *bet*, *guimel*, *dalet*, *hé*, *waw*, *yod*, *lamed*, *noun*, *'ain*, *resh*, *shin* correspondant au *tha* arabe, *taw*.

(5) Le *h* noté comme *h*.

(6) Le *h* pris pour *guimel*, *k* pour *waw*, *š* pour *zain*, *'u* pour *h*, *m* pour *k*, *š* pour *m*, *q* pour *g*, *s* pour *p*, *s*<sub>2</sub> pour *p*, *p* pour *q*.

(7) *Revue Biblique*, 1930, p. 571-577, fascicule d'octobre paru en septembre. Dhorme reconnaît l'aide que lui a apportée la publication par H. Bauer de son système dans la *Vossische Zeitung* du 4 juin 1930. Sur les 25 signes déterminés, trois étaient inexacts : *h* pris pour *g*, *g* pour *'ain* et *'u* pour *š*.

sance de ce travail, revisa son système, acceptant la plupart des déterminations nouvelles et rectifiant deux erreurs sur les trois qui subsistaient (1).

M. Virolleaud a travaillé parallèlement à ses deux émules ; toutefois il ne s'est pas préoccupé de prendre date (2). Il a attendu pour mettre ses recherches au point de pouvoir étudier le lot de tablettes, découvert en 1930, dont l'étude lui a permis de lever les dernières difficultés, notamment en reconnaissant le troisième *aleph*, la double valeur *za* et *dad* à *s* et la double valeur *'ain* et *ghain* à *g*. C'est à peu près son dernier tableau (3) que nous reproduisons ci-après :

1		'a	10.		h	20.		g
2		'e	11.		h	21.		h
3		'u	12.		t	22.		s
4		l	13.		y	23.		s
5		g	14.		h	24.		q
6		d	15.		l	25.		z
7		h	16.		m	26.		s
8		w	17.		n	27.		s
9		z	18.		s	28.		t
			19.		c			

FIG. 22. — ALPHABET DE RAS SHAMRA

(1) *Oriental. Literaturzeitung*, 1930, col. 1062 et suiv. ; voir *Das Alphabet von Ras Shamra*, p. 48 et suiv. Bauer rectifiait *h*, *t* et fixait *s*<sub>2</sub>. C'est la revision dite du 5 oct. 1930.

(2) Ni ses communications du 20 septembre 1929 à l'Acad. des Inscript. (*Comptes rendus*, 1929, p.265) et du 14 février 1930 à la Société Asiatique (*Journal asiat.*, 1930, p. 353), ni sa publication des textes découverts en 1929 (*Syria*, 1929, p. 304, fascicule paru en avril 1930) ne définissent les caractères cunéiformes de Ras Shamra comme lettres de l'alphabet protophénicien. Dans sa communication du 14 février 1930, en concordance avec son article de *Syria*, 1929, le savant épigraphiste regardait du côté de Chypre et de l'Égée.

(3) *La légende phénicienne de Danel*, p. 73.

Chose curieuse, cet alphabet comporte beaucoup plus de lettres que l'alphabet phénicien classique, qui se contente de 22 lettres, ou que l'alphabet de l'hébreu carré, qui en comporte 23. L'écriture de Ras Shamra utilise 30 signes, mais ne compte en réalité que 28 sons différents. Même si l'on considère que les trois *aleph* ne représentent qu'une consonne munie de trois voyelles différentes, l'alphabet d'Ugarit ne dégage que 26 consonnes. Ce nombre est inférieur aux lettres consonnantiques de l'alphabet arabe qui en comporte 28. Sans cependant recouvrir exactement les nuances de la prononciation arabe, l'alphabet d'Ugarit s'en rapproche sur nombre de points, comme on le constatera d'un coup d'œil en consultant le tableau de cet alphabet. Cette particularité s'expliquera aisément lorsque nous aurons montré que les Phéniciens étaient originaires de l'extrême sud de la Syrie. Déjà la langue archaïque de Moab conservée par la stèle de Mésa (vers 842 av.J.-C.) garde des traits communs avec l'arabe ancien. C'est même en s'appuyant sur cette particularité, qui surprenait beaucoup, que Jahn voulut démontrer que la stèle de Mésa était une falsification moderne<sup>(1)</sup>. On voit aujourd'hui que les similitudes avec l'arabe ancien et aussi avec l'accadien caractérisent le cananéen primitif ou proto-phénicien. En dehors de ces éléments archaïques, qui la rapproche de l'arabe et de l'accadien, la langue des tablettes de Ras Shamra possède un vocabulaire proprement phénico-hébraïque, au point qu'on peut déclarer que le phénicien et l'hébreu dérivent de ce cananéen primitif<sup>(2)</sup>.

On a souvent posé la question des rapports de l'alphabet d'Ugarit avec les autres écritures orientales plus ou moins contemporaines. La

(1) Voir nos *Monuments palestiniens et judaïques*, p. 18-19.

(2) Voir *R.H.R.*, 1932, p. 274 ; ALBRIGHT, *Journ. Palest. Or. Soc.*, 1934, p. 114, n. 49 ; et surtout J. A. MONTGOMERY et Z. S. HARRIS, *The Ras Shamra Mythol. Texts*, p. 16 : « The dialect of the Semitic tablets of Ras Shamra belongs to the Hebraic stock (include Phoenician) ; it is an Early-Hebrew dialect. »

discussion des hypothèses émises nous entraînerait trop loin ; nous nous contenterons d'indiquer en deux mots notre opinion. Généralement, la question est mal posée en ce qu'on rapproche à l'aveuglette des signes dont on ignore, pour un des termes, la valeur. On méconnaît ainsi la nature du problème dont la difficulté ne consiste pas dans l'invention de signes, mais dans le fait d'isoler les sons simples et de n'user que de ces sons simples pour noter la parole (1). La découverte des sons simples est une découverte égyptienne et on ne la trouve jusqu'ici que chez les Égyptiens. Le groupement de ces sons simples en alphabet d'usage exclusif dans l'écriture, ne peut être que l'œuvre d'un peuple en rapports étroits avec l'Égypte. Cette hypothèse est confirmée de la façon la plus probante par la tentative d'écriture dite du Sinaï, par les trois textes pseudo-hiéroglyphiques de Byblos, finalement par l'alphabet phénicien classique.

L'alphabet d'Ugarit est un nouvel exemple des tentatives des Cananéens pour simplifier l'écriture égyptienne qu'ils ne parvenaient pas à maîtriser, au point qu'ils préféraient employer le système accadien. Dans quel rapport se trouve l'alphabet d'Ugarit avec l'alphabet phénicien classique du sarcophage d'Aḫiram ? Une remarque de M. Virolleaud nous paraît éclairer le problème.

A l'usage, l'alphabet d'Ugarit tend à confondre le š et le 'ain. Pour distinguer ce dernier on l'entoure d'un petit cercle ; autrement dit, on se sert du 'ain phénicien classique comme signe diacritique (2). C'est donc que l'alphabet phénicien classique était répandu dès le xiv<sup>e</sup> siècle.

(1) Une des dernières discussions du problème a été instituée par M. VIROLLEAUD *Danel*, p. 74 et suiv. ; mais si le savant épigraphiste accorde à la fin de son exposé (p. 77), que le problème consiste dans le dégagement des sons simples consonnantiques, il n'en tient aucun compte dans son raisonnement. D'ailleurs, il néglige de discuter les textes anciens du Sinaï et de Byblos.

(2) VIROLLEAUD, *Syria*, XV, p. 154 et *Danel*, p. 77.

cle. Il est même probable qu'il était constitué dès 1800 avant notre ère puisque le 'ain et le kaph sont gravés sur un beau vase de pierre de Byblos au nom d'Amenemhat (IV) (1). En tout cas, même en ne retenant pas ce dernier argument, on voit que la priorité de l'invention alphabétique n'est nullement acquise à l'alphabet d'Ugarit.

Donc, la langue protophénicienne découverte à Ugarit, tout au moins celle des grandes tablettes mythologiques, est la langue des Cananéens du sud de la Syrie. Elle n'use pas de l'article ; elle note encore les cas ('u pour le nominatif, 'e ou 'i pour le génitif, 'a pour l'accusatif).

Les voyelles ne sont pas notées sauf de très rares exceptions ; on use alors d'artifice, ainsi on écrit 'ain ou waw pour l'u long, yod pour l'i long, l'aleph pour le a long. Souvent l'indication vaut pour la syllabe précédente.

C'est le cas pour le mot *ssw* (2) « cheval » écrit ainsi pour indiquer la prononciation *soûs*. Cette particularité explique la graphie *šdynm* (3) pour *šidonim*, ou encore *Rahmy* = *Rahîm* (4). Le 'ain sert à marquer le son *u* ou *o* ; ainsi *gb'ly* giblite, indique la prononciation *gubly*. Mais la règle n'est pas absolue ; on a *šp'n* pour *Şaphôn* (5). Le système fort inégalement appliqué apparaît nettement dans la graphie *šrn* (6) que l'on retrouve noté *š'arn'a* dans un passage parallèle (7). Dans ce dernier cas, le premier 'a est écrit au-dessus de la ligne et la vocalisation doit être *šarân*. Cette ville d'Édom est peut être la *šrn* de la stèle de Mésa (ligne 13), car cette dernière n'a rien à voir avec Saron de la côte palestinienne.

(1) PIERRE MONTET, *Byblos et l'Égypte*, p. 159-161, fig. 70 et pl. XCI.

(2) VIROLLEAUD, *Syria*, 1934, p. 78.

(3) VIROLLEAUD, *Keret*, 198-199 ; 202 ; 279-280.

(4) *Syria*, 1936, p. 65 et note 1.

(5) VIROLLEAUD, *Syria*, 1934, p. 154.

(6) I *Keret*, 110.

(7) *Ibid.*, 213.

Une autre particularité graphique est fournie par l'état construit du pluriel, où les scribes maintiennent parfois le *m* final du pluriel masculin. Dans ce cas, cette lettre ne se prononçait pas, elle indiquait seulement que le mot était au pluriel.

On écrit *bt* (maison) et non *byt*, *yn* (vin) et non *yyn*.

Peut être pour des raisons rythmiques, le terme de filiation *bn* (*ben*) est souvent supprimé. C'est ainsi qu'on ne trouve qu'une fois l'indication *Aliyan ben Ba'al*, ailleurs toujours *Aliyan Ba'al*. En palmyrénien on supprime régulièrement le terme de filiation devant le nom du grand-père.

Le verbe offre une assez grande variété de formes. A côté du *hiphil* on use du *shaphel* comme en accadien et en araméen. Comme en arabe on a l'énergique en *-an* et en *-anna*.

On constate souvent que la forme poétique trouble la syntaxe usuelle. Le parfait n'est pas rare, mais c'est l'imparfait qui, généralement, sert dans la narration. Les exemples de *waw* consécutif sont rares (1).

Il ne faut pas se dissimuler que les difficultés de lecture sont très grandes, non seulement à cause des lacunes, mais aussi parce que le vocabulaire nous échappe souvent. Le contraire serait surprenant, d'autant que les textes rédigés à Ugarit même sont imprégnés de termes étrangers ; aussi sont-ils les plus difficiles à comprendre, comme c'est le cas du groupe Ras Shamra 1929. Malgré cela, les tablettes d'Ugarit, en cunéiforme alphabétique, qui remontent au xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère (2), nous apportent de vives lumières sur l'origine des Phéniciens, leur activité, leur panthéon, leurs mythes, leurs légendes ancestrales et par contre coup, nous le verrons, sur les traditions patriarcales des Israélites.

(1) Un exemple ci-après, I K, 13-14. Nous nous limiterons à ces indications. Les éléments de grammaire sont donnés par James A. MONTGOMERY et Zellig S. HARRIS, *The Ras Shamra Mythological Texts*, p. 13-27.

(2) Plutôt de la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle ; voir SCHAEFFER, *Syria*, 1933, p. 114.

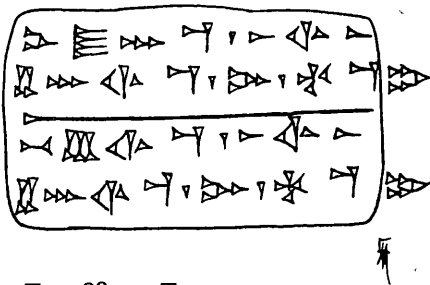




## VI. — L'HABITAT PRIMITIF DES PHÉNICIENS

Les textes phéniciens de Ras Shamra (1) se répartissent en deux lots. Le premier comprend des textes divers sur tablettes de petites dimensions et ayant trait aux besoins de la vie courante : lettres, inventaires ou listes comptables, prescriptions cultuelles ou autres. La langue de ces textes se ressent souvent du contact avec d'autres dialectes parlés à Ugarit, notamment du khurrite, langue de la puissance suzeraine.

Nous reproduisons ici un court texte (2) qui a donné lieu à des interprétations fort divergentes bien que tous les mots soient des termes sémitiques connus ; nous y voyons un « billet de logement » en faveur de prêtres et de leur suite.



*khnm tšt*  
*bnšm wħmr*  
*qdšm tšt*  
*bnšm wħmr*  
 Tu hébergeras les prêtres,  
 hommes et âne(s) ;  
 tu hébergeras les hiérodules,  
 hommes et âne(s).

FIG. 23. — TABLETTE.

(1) VIROLLEAUD, *La légende phénicienne de Danel*, p. 79-82, donne la liste des textes publiés : Textes de comptabilité ; textes scolaires ; listes de noms propres (états nominatifs et états numériques ; cf. *Syria*, 1935, p. 227-228) ; traités didactiques ; textes liturgiques, listes d'offrandes, rituels ; hymnes et chants ; textes mythologiques. On a déjà publié sous des formes diverses des recueils des textes de Ras Shamra, à savoir J. A. MONTGOMERY et Z. S. HARRIS, *The Ras Shamra Mythological Texts* (1935), cf. *Syria*, 1936, p. 187 ; H. L. GINSBERG, *The Ugarit Texts* (traduct. et comment. en hébreu), Jérusalem, 1936, cf. *Syria*, 1936, p. 303 ; HANS BAUER, *Die Alphabetischen Keilschrifttexte* (collect. des petits textes de H. Lietzmann), Berlin, 1936.

(2) Publié par VIROLLEAUD, *Syria*, 1934, p. 243 note 1. Pour notre lecture, voir *Syria*, 1935, p. 228.

Le second lot se compose de tablettes souvent très grandes qui nous conservent les légendes et les mythes phéniciens dont la composition est plus ancienne que le xiv<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle le roi Niqmad les a fait recueillir et transcrire en caractères cunéiformes alphabétiques (1).

Ces deux lots ne se distinguent pas seulement par le format des tablettes et certaines particularités dialectales, ils se distinguent plus nettement encore par leur horizon géographique. En effet, à l'inverse des grands poèmes qui ne connaissent que le sud de la Syrie, les termes géographiques du premier lot se réfèrent à l'Asie mineure puisque les Hittites sont mentionnés, à la Syrie du nord et à la Haute Mésopotamie puisqu'on y mentionne les Khurrites, autrement dit en ce temps-là les Mitanniens, les Subaréens ou Assyriens de haute époque (2). Alors régnait à Ugarit le roi Niqmad dont nous avons vu que le nom, donc l'origine, était khurrite, mais dont la culture était phénicienne. D'ailleurs, un « état nominatif », découvert à Ras Shamra, atteste qu'on continuait à recruter à Ugarit des gens du sud de la Palestine (Négeb) (3).

(1) Sur les colophons de quelques tablettes ; voir VIROLLEAUD, *Danel*, p. 31 et suiv.

(2) La tablette Ras Shamra 1929, 2 (DHORME, *Revue Bibl.*, 1931, p. 37-39 ; HROZNY, *Archiv. orient.*, IV, p. 169-178 ; VIROLLEAUD, *Danel*, p. 36 et suiv.) offre une liste précieuse de noms de peuples en rapport, vraisemblablement amical, avec Ugarit et son roi Niqmad. Le sens « expulser » que nous avons déjà contesté, pour le verbe *npy*, n'est plus tenable maintenant qu'on sait qu'Ugarit n'est autre que Ras Shamra. Pour le sens rituel de ce verbe, en relation avec l'eau, voir *R.H.R.*, 1935, I, p.12 note 7. Voici les noms de peuples cités : *ym'an* (non identifié, mais pas l'Ionie ; cf. VIROLLEAUD, *l.c.*, p. 37 et suiv.), Sermin (*šrmn*) sur la route d'Alep (cf. *Syria*, 1935, p. 228), Ugarit (nous comprenons *hmyt 'Ugrt*, la sainte Ugarit), Qadesh sur l'Oronte (*qtš*, d'après Dhorme, ce que repousse Virolleaud, *Danel*, p. 39), Dadmush, sur le haut Tigre (*ddmy*, d'après Virolleaud), le Khurrite (*hry*, Dhorme), le Hittite (*hty*, Dhorme), l'habitant du pays d'Alshé, aux sources du Tigre (*'alšy*, Virolleaud ; Chypre, Dhorme), l'Assyrien (*šbr*, Dhorme).

(3) Dans le texte TG publié par VIROLLEAUD, *Syria*, XV, p. 244 et suiv. on trouve l'ethnique de l'Eshtemo'a biblique (d'après MONTGOMERY, *Journal of Bibl. Lit.*, 1935, p 61 ; cf. *Syria*, 1935, p. 228) et celui de Shârouhen d'après Paul HUMBERT, *Syria*, 1936, p. 313 et suiv.

Le fait que les poèmes phéniciens, découverts à Ras Shamra, à l'extrémité septentrionale de la Syrie, situent leurs épisodes dans l'extrême sud du pays, a tellement surpris qu'on l'a tout d'abord contesté, comme on avait contesté que les auteurs de ces poèmes étaient des Cananéens que nous connaissons plus tard sous le nom de Phéniciens (1). Certes, on conçoit que la langue relevée sur des tablettes du xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, diffère sensiblement du phénicien classique plus récent d'un millénaire ; mais tous les éléments de civilisation, que ces textes nous révèlent, notamment le panthéon, sont à ce point identiques à ceux qui apparaîtront chez les Phéniciens, qu'il n'est nullement abusif, en la circonstance, d'utiliser ce dernier terme éminemment compréhensif ; en réalité, il faut entendre que nous parlons du protophénicien.

Parmi les toponymes significatifs et faciles à identifier dans ces tablettes, on peut citer *Ashdod*, l'Azotos des Grecs, *Kerét*, héros phénicien dont le nom est attaché au Négeb ha-keréti, le héros *Shib'ani* dont le nom est en rapport avec *Shib'ah*, ancien nom de Bersabée (2), le *midbar Qadesh* ou désert de Qadesh Barnéa, le *midbar Aloush* que l'Exode situe au nord du Sinaï, le *midbar souphim*, peut-être le désert (de la mer) des Roseaux, autrement dit la mer Rouge, enfin *Edom*. Pour ce dernier pays, déjà constitué en royaume, l'épopée de Kerét connaît sa répartition en deux régions : *Edom rabbim* (var. *rabbôt*) le grand Édoum,

(1) J. CANTINEAU, *La Langue de Ras Shamra*, dans *Syria*, 1932, p. 164-169 et p. 408, concluait que la langue des poèmes n'était ni du phénicien, ni du cananéen, ni de l'araméen, mais la langue de la région de Ras Shamra avant la conquête araméenne. Opinions semblables de H. Bauer et de Friedrich. Objections dans *R.H.R.*, 1932, I, p. 274. Nous avons vu, ci-dessus, p. 50 que J. A. Montgomery était catégorique : *Early-Hebrew dialect*.

(2) *Genèse*, xxvi, 33. D'autre part, *Shib'ani* correspond à *shib'annah* qu'on trouve dans *Job*, xlii, 13 ce qui témoigne que ce dernier terme n'est ni une faute de scribe ni un duel signifiant quatorze. Que *Shib'ah* rejoigne *Shib'ani* en tant que personnalité héroïque, c'est ce que prouve encore le nom théophore de Batshéba<sup>c</sup> (Bersabée) ; cf. sur cette dernière question BAUDISSIN, *Kyrios*, III, p. 358 et IV, p. 42 (EISSFELDT).

qui doit être le pays des Ḥorites ou pays de Se'ir <sup>(1)</sup>, à l'occident de la 'Arabah, car l'*Edom Sherarot* est évidemment le Shéra' sous une forme pluriel. Nous verrons que El est le grand dieu d'Édom, qui vraisemblablement se survit dans Dusarès, « Dhou Shara' » <sup>(2)</sup>.

Une première conclusion s'impose. Puisque nombre de légendes ancestrales phéniciennes sont localisées — tout comme les légendes patriarcales des Israélites, — dans la région entre Méditerranée et mer Rouge, comment ne pas ajouter foi au dire d'Hérodote d'après lequel les Phéniciens étaient originaires des alentours de la mer Érythrée, en entendant par là non le golfe Persique, mais la mer Rouge elle-même <sup>(3)</sup>?

Ce n'est pas seulement dans Hérodote que nous retrouvons le souvenir du primitif habitat des Phéniciens, c'est aussi dans le prophète Sophonie, de trois quarts de siècle plus ancien qu'Hérodote. Sophonie nous conserve une définition remarquable du pays de Canaan avec la mention d'un des héros de la légende phénicienne, Kerét, qui fut roi des Sidoniens et dont le nom, nous l'avons dit, est resté attaché au *Négeb ha-Keréti*. Pour Sophonie le terme de Canaan ou « pays-bas » était primitivement le nom de la région côtière qui deviendra le pays des Philistins.

SOPHONIE, II, 4-6 :

Gaza deviendra une solitude,  
Ascalon une ruine,  
Ashdod se verra expulsée en plein midi,  
Eqrone renversée de fond en comble.

(1) *Genèse*, XIV, 6 ; XXXVI, 20 : Se'ir, le Ḥorite ; *Deuté.*, II, 12 etc.

(2) Sur Dusarès, seigneur de la montagne sainte de Shara', voir CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. orient.*, II, p. 363 ; IV, p. 398 et suiv. Le nom complet du dieu est « Dhou Shara' A'ra » ; *ibid.*, VII, p. 155 et 215 n. 1, rapproche l'Orôtal d'Hérodote. La vocalisation A'ra, attestée par le grec ; voir LITTMANN, *Florilegium Mechior de Vogüé*, p. 183.

(3) HÉRODOTE, I, 1 et VII, 89. Voir Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 2<sup>e</sup> éd., II (1927), chap. I, qui a bien supputé cette localisation ; cf. *Syria*, 1927, p. 185.

- 5 Malheur à vous, habitants du littoral de la mer,  
peuple des Kerétites !  
Canaan, terre des Philistins,  
Je te détruirai jusqu'à te dépeupler !
- 6 Les confins de la mer deviendront un lieu de pacage pour Kerét,  
un parc pour les brebis (1).

Cette permanence des souvenirs de l'époque héroïque s'explique fort bien chez les Phéniciens, puis chez Sophonie au VII<sup>e</sup> siècle et chez Hérodote au VI<sup>e</sup>, maintenant que nous connaissons l'ancien usage de l'écriture chez les peuples de la côte de Syrie. Mais cela entraîne une conséquence assez inattendue.

Si nous devons reconnaître aux légendes ancestrales phéniciennes un fondement ancien, nous n'avons aucune raison pour ne pas accorder le même bénéfice aux traditions patriarcales d'Israël. Ces traditions revêtent une forme légendaire, c'est entendu ; mais nous devons admettre qu'elles sont anciennes et qu'elles mettent en jeu certains aspects réels de la vie israélite de haute époque, d'autant que les légendes ancestrales phéniciennes et les traditions patriarcales des Israélites se recoupent en certains points. C'est dire qu'elles se confirment les unes les autres, même quand elles divergent. Mais elles s'accordent sur des points essentiels, ainsi pour reconnaître que le grand dieu de la région cananéenne, au sens large, était le dieu El. N'est-il pas remarquable aussi que les légendes ancestrales des Phéniciens aient précisément pour théâtre les lieux mêmes où ont séjourné les patriarches israélites ? Et comment n'en pas déduire que l'habitat primitif des Israélites était le même que celui des Cananéens ?

Les Phéniciens pensaient que les travaux d'aménagement du sud palestinien étaient l'œuvre de leurs dieux. Dans le poème de Ras Shamra,

(1) Pour l'établissement du texte de ce verset où les commentateurs ont pris pour une glose le terme propre et inversement, voir *Syria*, XV, p. 384.

dit « des dieux gracieux et beaux » (1), on raconte que le premier soin de ces dieux sera, après avoir construit Ashdod, de préparer l'accès vers la mer Rouge :

« Ils établiront une ville pour mon[ter]  
[et aller] dans le désert (de la mer) des Roseaux. » (2).

Nous pouvons supposer que cette ville était Bersabée, anciennement *Shib'ah* (3), car c'est le héros *Shib'ani* qui en est chargé :

« Dresse le 'd au milieu du désert de Qadesh ! » (4).

Le sens de 'd est difficile à déterminer ; cependant on peut s'inspirer du *ohel-mo'ed* que mentionne et décrit *Exode*, XXXIII, 7-11 « tente du rendez-vous, d'assignation, du témoignage », où Moïse rencontrait Dieu. Par analogie, le 'd doit être un sanctuaire (5), mais un sanctuaire entouré d'un entrepôt, d'un caravansérail, car il paraît renfermer des provisions, notamment du vin et du pain.

D'autre part, si l'on en croyait le poème, il aurait fallu sept ans pour le construire, car *Shib'ani* ne l'inaugure que la huitième année (6). Toutefois, il n'y a pas lieu de trop s'attacher à ces chiffres rituels. Quoi qu'il en soit, le héros confie la garde de cet établissement au chef des dieux gracieux qui a nom *Ngr-mdr'* que M. H. Bauer traduit « Gardien des champs

(1) VIROLLEAUD, *La naissance des dieux gracieux et beaux*, dans *Syria*, XIV, p. 128 et suiv. Sigle : SS. Cf. *R.H.R.*, 1933, II, p. 5 et suiv. et *Syria*, 1936, p. 59 et suiv.

(2) SS, 3-4 :

*ytnm qrt l'l[y]*  
*[wlhlk] bmdbr špm*

Cf. *Syria*, 1936, p. 61.

(3) Voir ci-dessus, p. 57. Dans *Gen.* XXI, 31, c'est Abraham qui creuse le puits de Bersabée.

(4) SS, 65 : *š'u 'd blk mdr Qdš*. Voir *R.H.R.*, 1933, II, p. 14.

(5) J. W. JACK, *The Ras Shamra Tablets*, p. 37, y voit un autel en s'appuyant sur *Josué*, XXII, 27.

(6) *Syria*, 1936, p. 63, traduction de SS, 66-67.

du blé » (1), peut-être simplement « Gardien des grains ». Grâce à cela, des distributions de pain et de vin s'effectuent. Cette préoccupation explique les deux notices sur les soins à donner à la vigne et au blé, introduites dans le poème ; elles ont trait à l'aménagement de l'oasis. Le dieu El résume son œuvre en ces termes :

« Je créerai les dieux gracieux  
(et) je séparerai la mer d'avec la mer  
(pour qu') ils se nourrissent dans le champ d'Ashérat. » (2).

Les Arabes désignent par « champ d'Ashtar » — qui paraît avoir pris la place d'Ashérat — tout terrain irrigué, en opposition au terrain de Ba'al fécondé par la pluie. Grâce à l'irrigation, autrement dit à l'oasis créée, la déesse Soleil peut dispenser l'abondance ; elle fait notamment prospérer la vigne.

Mais le passage capital est l'expression : *'agzr ym bn ym* « je séparerai la mer d'avec la mer ». L'emploi du verbe *gzr* dans le sens de « séparer les eaux » se rencontre dans *Psaumes*, CXXXVI, 13 qui, précisément, vise le passage de la mer Rouge.

Si ces considérations sont admises, il en résulte que, bien avant le récit du passage de la mer Rouge par les Israélites, le folklore ou les mythes du sud de la Palestine connaissaient une légende où le dieu El était représenté comme ayant fait surgir, d'entre les flots, le grand isthme désertique, qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée. Il paraît, dès lors, vraisemblable que cette légende est le prototype du récit concernant le passage de la mer Rouge par les Israélites et aussi celui de la traversée du Jourdain à sec, qui en dérive.

(1) *O.L.Z.*, 1934, 205 ; cf. *Syria*, 1936, p. 62.

(2) SS, 23-24 :

(23) *'eqr'an 'Elm n'mm*  
[*'agzr ym bn] ym*

(24) *ynqm b'ap zd-'Ašrt*

Voir *Syria*, 1936, p. 64.

Il est bien évident que la conception de ce mythe ne pouvait germer que dans l'esprit d'un peuple accoutumé à assurer par caravanes la liaison entre la mer Rouge et la Méditerranée.

Ce ne peut-être l'effet du hasard si la plupart des localités du sud palestinien, mentionnées dans les grands textes de Ras Shamra, se trouvent sur l'itinéraire conduisant de la Méditerranée à la mer Rouge. L'importance de la région, appelée plus tard l'Arabie Pétrée, tient à ce qu'elle se trouve à la croisée des routes Nord-Sud (Méditerranée à mer Rouge) et Est-Ouest (de la Basse Chaldée au delta du Nil) (1). L'activité caravanrière en cette région fit la fortune des Nabatéens et leur permit de constituer un royaume. Bien avant eux les Phéniciens, puis les Édomites (2) tirèrent le même parti de cette région.

Nous sommes donc amené à conclure qu'aux hautes époques le commerce du groupe cananéen, qui constituera plus tard le peuple des Phéniciens, s'est développé en deux étapes. La première comportait uniquement un système de caravanes circulant entre la mer Rouge (golfe d'Aqaba) et la Méditerranée (région d'Ashdod), c'est-à-dire dans le primitif Canaan et ses environs immédiats.

La seconde étape fut la conséquence, à l'aurore du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, de l'occupation par les Phéniciens de Tyr, de Sidon et de Byblos. Dès lors, les Phéniciens se trouvaient à portée des réserves de bois du Liban, et en possession de bons abris qui leur permettaient de construire une flotte marchande. L'activité de cette flotte semble s'être limitée tout d'abord au cabotage de la côte syrienne, et c'est au cours de ses voyages, Sud-Nord et retour, qu'ils prirent l'habitude de se guider sur l'étoile polaire qui fut connue des anciens sous le nom d'étoile phénicienne.

(1) Sur les rapports à haute époque entre la Basse Chaldée et le delta du Nil ; cf. *Syria*, 1935, p. 320 et suiv.

(2) On remarquera l'insistance de Kerét, roi des Sidoniens, à demander au roi d'Édom, I K, 142 : « Il n'y a pas d'or pur dans ma maison. Tu (m'en) donneras »,



De la sorte, l'origine de la marine phénicienne est relativement tardive, car bien avant 3.000 la Méditerranée orientale fut sillonnée par de frêles esquifs. En effet, la découverte, à l'époque néolithique, des îles de la mer Égée, mais surtout de la Crète et de Chypre, a déterminé un grand mouvement maritime et quelque progrès dans la construction navale. On en peut juger par les esquisses de navires égéens qui nous ont été conservées (1).

Bien différents sont les navires phéniciens, le plus anciennement connus, dont l'image nous apparaît dans les tombes thébaines de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Le navire phénicien ancien est un lourd cargo qui n'a aucun trait commun ni avec les navires égéens, ni avec les navires égyptiens (2), mais qui se rapproche des anciens navires chypriotes tels que nous les connaissons par des terres cuites remontant aux premiers siècles du II<sup>e</sup> millénaire. Il se pourrait donc que la marine phénicienne se soit constituée à l'image de la marine chypriote (3).

Ainsi grâce aux textes de Ras Shamra et à ce que nous savons des facilités routières qu'offrait la région entre Méditerranée et mer Rouge, nous pouvons nous représenter dans quelles conditions le commerce phénicien a pris naissance, comment il a conduit les Phéniciens à occuper la région du Liban, d'où est résultée la création d'une marine dont le développement devait être prodigieux.

(1) Voir nos *Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, 2<sup>e</sup> édit., p. 414 et suiv.

(2) James G. FÉVRIER, *Les origines de la marine phénicienne*, dans *Revue d'histoire de la Philosophie*, 15 avril 1935.

(3) Voir *Syria*, 1936, p. 93-94.



## VII. — PANTHÉON ET MYTHES PHÉNICIENS

Bien que les textes qui nous les conservent remontent au xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les mythes révélés par les tablettes de Ras Shamra sont déjà loin des origines. Cependant, ils se présentent encore sous une forme assez simple pour qu'on en puisse restituer le sens fondamental.

Les principaux poèmes mythiques publiés jusqu'ici par M. Virolleaud sont :

1<sup>o</sup>) Le poème relatant le mythe de Ba'al et d'Aliyan Ba'al. Ce poème comporte dans l'ordre du récit, les tablettes II AB (1), I\* AB (2) et I AB (3). Se rattachent à ce groupe : III AB, A (4) et IV AB (5), même à certains égards BH (6).

(1) *Un nouveau chant du poème d'Aleïn-Baal*, dans *Syria*, 1932, p. 113-163. D'une communication particulière de M. Virolleaud, il résulte qu'un texte inédit, V AB, doit être placé avant II AB.

(2) *La mort de Baal. Poème de Ras Shamra*, dans *Syria*, 1934, p. 305-336.

(3) *Un poème phénicien de Ras Shamra. La lutte de Môt, fils des dieux, et d'A-leïn, fils de Baal*, dans *Syria*, 1931, p. 193-224 ; p. 350-357 ; *Fragment nouveau du poème de Môt et Aleyan-Baal*, dans *Syria*, 1934, p. 226-243. Nous avons repris ces trois textes sous le titre, *Le Mythe de Ba'al et d'Aliyan d'après des documents nouveaux*, dans *Revue de l'Hist. des Religions*, 1935, I, p. 5-65.

(4) *La révolte de Koser contre Baal. Poème de Ras Shamra*, dans *Syria*, 1935, p. 29-45 ; cf. *Les Eléments déchaînés*, dans *Syria*, 1935, p. 196-204 et *Syria*, 1936, p. 102-103.

(5) *Anat et la Génisse. Poème de Ras Shamra (IV AB)*, dans *Syria*, 1936, p. 150-173. Nous avons repris l'interprétation de ce curieux poème dans *Syria*, 1936, p. 283-295, sous le titre : *Cultes cananéens aux sources du Jourdain d'après les textes de Ras Shamra*.

(6) *Les Chasses de Baal. Poème de Ras Shamra (BH.)*, dans *Syria*, 1935, p. 247-266 ; voir notre commentaire : *Le vrai nom de Ba'al*, dans *Revue de l'Hist. des Rel.*, 1936, I, p. 5-20.

2°) Le poème des dieux gracieux et beaux, en abrégé SS, d'après les noms des dieux Shaḥar et Shalem (1).

3°) L'hymne à la déesse Nikal, abrégé en NK, d'après le nom de Nikal et des déesses Kosarot (2).

4°) La légende de Kerét (K), qui s'étend sur trois tablettes dont une seule, I K, a été publiée (3).

5°) La légende de Danel (D) entièrement publiée, d'après quatre tablettes conservées (4).

Les poèmes de Ras Shamra répondent à une rythmique très régulière (5). Il est généralement aisé de les couper en stiques parce que chaque stique constitue une petite phrase ou une proposition grammaticale, sauf dans le cas d'une énumération.

Chaque stique se compose généralement de trois mesures rythmiques autrement dit de trois mots, car chaque mot porte un accent tonique. Deux mots liés par l'état construit ne comptent que pour une mesure.

Jamais le stique ne comporte plus de quatre mesures métriques. Parfois le stique ne comporte que deux temps ; mais c'est toujours avec

(1) *La Naissance des dieux gracieux et beaux*, dans *Syria*, 1933, p. 128-151 ; cf. *R.H.R.*, 1933, II, p. 5-49 et *Syria*, 1936, p. 59-66.

(2) Publié sous le titre : *Hymne phénicien au dieu (sic) Nikal et aux déesses Kosarot*, provenant de Ras Shamra, dans *Syria*, 1936, p. 209-228. Nous verrons que Nikal est une déesse comme d'ailleurs sa variante dialectale Nikar.

(3) Un premier résumé a été donné par M. VIROLLEAUD, dans *Revue des Études sémitiques*, 1934, I, p. VI-XIV ; cf. *Syria*, 1934, p. 215-216. La publication du texte, traduction et commentaire a paru sous le titre *La légende de Keret, roi des Sidiens*, publiée d'après une tablette de Ras Shamra (Bibl. du Service des Antiq. de Syrie, t. XXII). Un vol. in-4° de 103 pages. Paris, P. Geuthner, 1936 ; cf. *Syria*, 1936, p. 301-303. Nous abrègerons le titre de cet ouvrage en *Keret*.

(4) *La légende phénicienne de Danel*, publiée d'après les tablettes de Ras Shamra avec une Introduction à l'étude de la civilisation d'Ugarit. Avant-propos de CLAUDE F. A. SCHAEFFER. (Bibl. du Service des Antiq. de Syrie, t. XXI). Un vol. in-4°, de 242 pages, Paris, P. Geuthner, 1936.

(5) Nous l'avons exposé dans *L'ancienne poésie phénicienne d'après les découvertes de Ras Shamra*, dans *Artibus Asiae* (Hadl, Leipzig), V (1935), p. 236-250.

l'intention de marquer une pause ; nous sommes avertis par là que nous devons mettre un point ou un point-et-virgule dans notre traduction.

A ces règles rythmiques, s'ajoute le balancement de la pensée qu'on appelle le parallélisme. Deux stiques se répondent fréquemment soit pour répéter la pensée au moyen de termes plus ou moins synonymes, soit pour marquer une opposition.

On constatera que ces règles sont précisément celles de la poésie hébraïque ancienne. Même les poètes qui ont composé les poèmes de Ras Shamra ne sont pas insensibles à la strophe ; mais jusqu'ici tout au moins ils ne conçoivent que les strophes égales (1).

Cet important matériel, qui renouvelle complètement notre connaissance de la mythologie phénicienne, mérite de nous arrêter. Remarquons, tout d'abord, que l'aspiration de l'humanité primitive est la même partout. Par des cérémonies et des rites appropriés, accompagnés d'incantations et de prières, l'homme cherche à agir sur la nature et, à un stade développé, sur les dieux maîtres des éléments, pour assurer sa subsistance. Le culte primitif d'un pays comme la Syrie, où les récoltes dépendent uniquement de la quantité de pluie qui tombe au cours de l'année, sera dominé par le désir d'assurer la régularité du jeu des saisons. En procurant l'abondance des récoltes et des herbages, la pluie permettait aux animaux de s'engraisser et aux hommes de se bien nourrir ; aussi dit-on que « les cieux feront pleuvoir de la graisse » (2).

Passons d'abord en revue le panthéon tel que nous le font connaître les textes de Ras Shamra.

**Panthéon.** — Le dieu EL occupe une place prééminente, c'est le grand dieu du pays des Cananéens, que définit l'expression : « la terre de

(1) Citons la suite de strophes de quatre stiques dans I K, 83-87 ; 88-91 ; 92-95 ; 95 b 100.

(2) I AB, III-IV, 6 ; cf. *R.H.R.*, 1932, I, p. 253. Voir ci-après.

El tout entière » (1). Rien ne se fait que sur son ordre qu'il communique souvent par le moyen d'un songe (2). Sa sollicitude va jusqu'à dicter aux rois les traités qu'ils passeront entre eux (3).

Il fait se déverser les fleuves dans la mer (4), il annonce la bonne nouvelle que la pluie va tomber (5). On lui demande l'autorisation d'élever un temple au dieu Ba'al (6). El est le roi, le sage et le juge (7). Philon de Byblos et Damascius conservent le souvenir de son activité sous le nom de El-Kronos (8).

Un autre dieu fort important est mentionné dans les textes de Ras Shamra sous le nom de BA'AL. En réalité, c'est une épithète « maître, seigneur », devenue un nom propre ; le véritable nom de ce dieu Ba'al est « Hadad » (9). La même acception se retrouve dans l'Ancien Testament et aussi dans les tablettes d'el-Amarna. Dans l'A. T. la détermination de l'épithète est obtenue par l'article : on dit toujours *hab-Ba'al* et il s'agit bien de Hadad puisque sa parèdre est Ashérat (10). Les textes de Ras Shamra, ignorant encore l'article, portent simplement Ba'al.

La forme ancienne de Hadad que nous donnent les textes de Ras Shamra est *Hadd*, correspondant à la graphie *Addu* des tablettes d'el-Amarna. Dès lors on en rapprochera l'arabe *hadda* « briser, façonner » et les substantifs *hâddou* « grondement », *hâddat* « tonnerre », termes qui caracté-

(1) *R.H.R.*, 1932, I, p. 251.

(2) Ainsi *Keret*, 35.

(3) Ainsi le traité conclu entre Kerét et le roi d'Édom est dicté par El. Voir § VIII.

(4) II AB, IV-V, 21-22.

(5) I AB, III-IV, 4-7 et 10-13 ; cf. *R.H.R.*, 1932, I, p. 253.

(6) *R.H.R.*, 1935, I, p. 9 et suiv.

(7) II AB, IV-V, 41-44.

(8) *R.H.R.*, 1931, II, p. 358. Les textes réunis par Ed. MEYER, *Roscher's Lexikon*, s. El, et LAGRANGE, *Études sur les religions sémitiques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 71 et suiv.

(9) *R.H.R.*, 1936, I, p. 5 et suiv.

(10) *R.H.R.*, 1936, I, p. 6 ; I *Rois*, XVIII, 19 ; voir ci-après.

risent Hadad (1), puisque ce dernier fait entendre sa voix dans les nuages(2), lance l'éclair et dispense la pluie (3). On le représente souvent brandissant une masse d'armes et tenant la lance qui évoque la foudre (4).

Hadad paraît avoir été adopté tardivement par les Phéniciens, probablement lorsqu'ils s'emparèrent des régions du Liban. On nous le montre, en effet, n'ayant tout d'abord pas de temple, à l'inverse des autres dieux (5). Ce fut toujours un dieu des hautes cimes (*akroreitès*) et spécialement un dieu du Liban (*libanéotès*) (6). Pour les populations du sud palestinien, c'était donc un dieu du nord, d'où son nom de Ba'al-Saphon ou simplement Saphon (7).

Les primitifs Cananéens vénéraient, sous le nom d'*Aliyan* (*'al'iyin*), un dieu équivalent qui dispensait l'eau des sources, des puits et des cours d'eau, et dont la demeure (*zeboul*) était placée dans les profondeurs de la terre (8).

Quand les Cananéens s'installèrent à Tyr, à Sidon et à Byblos, ils adoptèrent Hadad sous le nom de Ba'al et, la relation de cause à effet, qu'ils établirent naturellement entre le dieu des pluies et le dieu des sources, les amena à considérer Aliyan comme le fils de Ba'al. Les textes le désignent communément sous le double nom d'Aliyan-Ba'al. Contrairement à ce qu'on trouve en Babylonie, la Phénicie dédouble les attributions de Hadad : Ba'al (Hadad) préside aux chutes de pluie tandis qu'Aliyan

(1) *R.H.R.*, 1936, I, p. 13-14.

(2) II AB, IV-V, 70 ; II AB, VII, 29.

(3) II AB, IV-V, 68 ; cf. *R.H.R.*, 1932, I, p. 256.

(4) Voir ci-dessus, fig. 15 et 16.

(5) *R.H.R.*, 1933, II, p. 22-27 ; *Syria*, XV, p. 384. Voir ci-après.

(6) *R.H.R.*, 1933, II, p. 26.

(7) *Ibid.*, p. 25 et suiv. et *Syria*, 1936, p. 294.

(8) L'utilisation de *zeboul* dans les textes de Ras Shamra règle définitivement la question du Ba'al-Zeboub de II *Rois*, I, 2, etc. C'est le Nouveau Testament qui conserve la bonne leçon Ba'al-Zeboul sous la forme araméenne : Beelzeboul. Ba'al-Zeboul, c'est Aliyan-Ba'al.

veille à l'alimentation des sources. Aliyan est le *shophet* (chef, juge) des fleuves (1) ; mais comme ceux-ci se déversent dans la mer, Aliyan est encore le *zeboul yam* « la demeure de la Mer » et, par abréviation « la Mer » elle-même (2).

L'ancien Testament connaît aussi une personnification de la Mer ; mais les textes bibliques, qui nous ont été conservés, paraissent se rattacher à la conception babylonienne (3) plutôt qu'à la conception phénicienne des tablettes de Ras Shamra.

Aliyan-Ba'al a pour ennemi le dieu Mot (4). Cela se comprend, car si Aliyan est l'esprit qui sourd avec l'afflux des eaux souterraines, c'est-à-dire, la *dynamis* de la végétation au temps de la saison des pluies, Mot est l'esprit de la moisson qui règne sur les terres desséchées par un ciel de feu. La déesse Sapas, qui représente le soleil, déclare :

« Les plaines privées de (l'eau des) cieux  
(sont) au pouvoir de Mot, aimé des dieux (5).

(1) *R.H.R.*, 1932, I, p. 260. Cette identification du dieu avec les fleuves se marque en Syrie en ce que ces derniers portent des noms divins ; cf. *R.H.R.*, 1932, I, p. 260-261.

(2) *Syria*, XVII, p. 102 à propos de III AB, A.

(3) Dans *Les trois premiers versets de la Genèse*, *R.H.R.*, 1929, II, p. 140 et suiv., nous avons cru pouvoir établir la correspondance Rahab = Dragon = Apsou et Mer = Tehom = Tiamat dans la tradition biblique tardive (Isaïe, Job, Psaumes). Par contre la tradition phénicienne se conserve dans la conception de Léviathan (Lotan) qui équivaut à Rahab. Sur Lotan, voir *R.H.R.*, 1935, I, p. 39 et suiv. On voit ainsi que le mythe du Dragon, localisé notamment à Joppe sur la côte palestinienne, remonte à une haute époque. Il s'explique naturellement en ce point par la barre que constituent les récifs contre lesquels la mer déferle avec violence.

(4) Contrairement à ce que dit Philon de Byblos, il ne faut pas comprendre *môt* « la mort », mais *mot*, « le héros, le guerrier » ; cf. *R.H.R.*, 1935, I, p. 62 et suiv.

(5) I AB, II, 24-25 (Viroilleaud) ; II AB, VIII, 22-24 (avec variante *mdd* au lieu de *bn*) :

*šhrrt* (25) *l'a šmm*

*byd Bn 'elm Mt*

Voir *R.H.R.*, 1932, I, p. 272 et 1935, I, p. 34 et 55.



Quand l'un des antagonistes domine, l'autre disparaît en terre. D'autre part, le sort de Ba'al est lié à celui de son fils Aliyan. Cette antinomie naturelle entre l'esprit (*dynamis*) de la récolte (qu'il s'agisse du blé ou de la vigne) et l'esprit de la végétation de la saison des pluies (hiver et printemps) se retrouve jusqu'à basse époque dans l'opposition entre Dionysos (Dusarès) et le pseudo-Lycurgue d'Arabie dont le culte a été confirmé dans toute la Syrie par des inscriptions et des bas-reliefs (1).

La personnalité des déesses est moins nette. Il y a d'abord la mère des dieux ASHÉRAT-DE-LA-MER, qui est la parèdre du dieu El, ce qui lui vaut encore d'être appelée Elat (2). On lui accorde soixante-dix enfants divins. Une autre Ashérat est la parèdre de Ba'al.

La déesse 'ANAT est la sœur de Aliyan-Ba'al, on lui donne le titre de vierge (*bllt*). Son caractère guerrier avait frappé les Égyptiens de la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire, qui l'ont représentée à cheval et armée. Ramsès II, notamment, lui a voué un culte fervent sous le nom d'Anta (3). La déesse 'ASHTART se distingue mal de 'Anat. Du moins, à basse époque, elles se confondront dans une même entité, 'Atar'até (Atargatis), qui absorbera également le personnalité d'Ashérat.

**Le mythe de Ba'al et d'Aliyan.** — M. Virolleaud a publié plusieurs tablettes de Ras Shamra qui développent le mythe de Ba'al et d'Aliyan. On y met en scène les forces de la nature et le jeu des saisons. L'auteur de ce grand poème a utilisé des croyances populaires sans doute très anciennes ; il les a présentées sous une forme symbolique, mais assez transparente. Précisément Philon de Byblos nous signale le parti pris d'allé-

(1) Voir CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. orient.*, IV, p. 398 et suiv. et nos observations dans *R. H. R.*, 1931, II, p. 403 et suiv.

(2) *R. H. R.*, 1932, I, p. 275 et 1935, I, p. 9 et suiv. ; p. 18.

(3) *R. H. R.*, 1932, I, p. 278 et suiv.

gorie qui, suivant lui, entachait l'œuvre du hiérophante Thabion et que Sanchoniathon (1) aurait combattue. On peut donc reconnaître dans Thabion l'auteur de ce grand poème qui, dans l'état actuel des publications, offre trois épisodes principaux : a) la construction du temple de Ba'al ; b) la descente de Ba'al et d'Aliyan aux enfers ; c) le retour à la lumière d'Aliyan et de Ba'al.

a. *Construction du temple de Ba'al.* — La déesse Ashérat-de-la-Mer et ses fils, au premier rang desquels se place Ba'al lui-même, réclament du dieu El la faveur, pour Ba'al, de se construire un temple comme les autres dieux. Jusque-là il n'avait pour demeure que l'immensité du ciel.

Pour obtenir le consentement de El, on commence par fabriquer des ustensiles du culte en argent et en or qui lui seront offerts. Aussi bien pour ces ustensiles que pour la bâtisse du temple, un personnage du nom de Kousor joue un rôle important. Kousor est l'artisan qui fabrique les ustensiles du culte ou plutôt c'est l'œuvre du binôme Kousor-et-Ḥasis qui a pour acolyte, s'identifiant parfois à lui, le nommé Hiyon (2).

- (24) Hiyon monte vers (ses) soufflets ;  
 (25) Ḥâsis (tient) en main les pinces (3).  
 (26) Il coule l'argent ; il plaque (27) l'or.  
 Il coule en argent (28) des taureaux,  
 en or ils coulent (29) des vaches (4).

(1) On notera que Sanchoniathon est postérieur au temps de nos tablettes.

(2) L'identité de ces personnages a été proposée par H. BAUER, *Die alphab. Keilschrifttexte von Ras Shamra*, p. 48, h.

(3) En publiant deux torsos de Vulcain aux tenailles, trouvés à Émèse, le P. Séb. RONZEVILLE, *Notes et Études*, dans *Mélanges de la Faculté Orient.* (Beyrouth), p. 163-165, avait judicieusement conjecturé qu'il s'agissait d'une divinité locale et précisément de Kousor identifié à Héphaistos par Philon de Byblos.

(4) II AB, I, 24-29 :

- (24) *Hyn 'ly lmpḥm*  
 (25) *bd Ḥss mšbṫm*  
 (26) *yšq ksp yšl(27)ḥ ḥrṣ*

La Vierge 'Anat fait office de messagère :

- « Réjouis-toi (ô) Ba'al !  
 (89) je t'apporte une bonne nouvelle :  
 on te donnera (90) un temple comme à tes frères,  
 un parvis (91) comme à tes frères (1) .

Kousor-et-Hasis sera l'architecte qui édifiera un temple de briques recouvert de cèdre (2). Il est très remarquable qu'on aille chercher ce bois au Liban et sur l'Hermon ; cela atteste bien que le poème a été composé dans le sud de la Syrie. Même l'emploi du terme Siryon (3) pour désigner l'Hermon est une preuve nouvelle que le poème sort d'un milieu sidonien (4).

Kousor ne refuse pas son concours pour ériger le temple de Ba'al, mais il pose une condition, c'est de pouvoir ménager, dans le temple,

*yšq ksp (28) l'alpm*

*hrš yšqm (29) lrbbt*

Le terme *rbbt* rendu par « vaches » dans H. BAUER, *O.L.Z.*, 1934, 254. On peut comprendre aussi qu'ils coulent des milliers (de poids) d'argent et des myriades d'or.

(1) II AB, IV-V, 88-91 :

- tbšr B'l*  
 (89) *bšrtk yblt*  
*ytn (90) bt lk*  
*km 'ašk*  
*wšsr (91) km 'aryk*

(2) II AB, IV-V, 72-73 ; cf. *R.H.R.*, 1935, I, p. 19. Le détail de la construction en briques ne s'applique pas aux temples mis au jour à Ugarit par M. Schaefer, mais il conserve le souvenir d'un état fort ancien dans le sud palestinien comme on l'a constaté à Tell Douweir (S. YEIVIN, *The masonry of the early bronze people*, dans *P.E.F., Q. St.*, 1934, p. 189 et s.). Mme MARQUET-KRAUSE a signalé à 'Ay, et le même fait a été constaté à Rabbat Ammon, que certains murs en pierre de la fin du III<sup>e</sup> millénaire sont élevés en moëllons qui imitent la forme des briques d'argile ; cf. HENNEQUIN, *Supplément au dict. de la Bible*, s. *Fouilles*, col. 360 et 375.

(3) Restitution de M. H. Bauer dans II AB, VI, 19 et 21 ; cfr. *R.H.R.*, 1935, I, p. 25.

(4) *Deutér.*, III, 9 : « Les Sidoniens nomment l'Hermon Siryon et les Amorites Senir. »

une lucarne qu'il aura le privilège d'ouvrir pour que Ba'al fasse pleuvoir sur sa face. Autrement dit, en ouvrant la lucarne du temple, Kousor assurera les chutes de pluie (1). Cela explique le titre énigmatique d'« ouvrier », que lui donne Damascius : ἀνοικτὸς Χουσορός (2).

Le temple terminé, Ba'al offre de grands sacrifices de taureaux, de veaux, de béliers, de moutons et d'agneaux. Cela évoque les hécatombes pratiquées lors de l'installation du temple de Jérusalem. En d'autres termes, les sacrifices dont il est question lors de la consécration du temple de Salomon répondent à une ancienne coutume. Le rapprochement du texte de Ras Shamra avec la cérémonie de Jérusalem apparaît plus étroit encore. La consécration du temple de Ba'al devait être rappelée au moment de l'année qui voit le triomphe de Ba'al, donc il ne serait pas impossible que ce fut dans le même mois — le septième, soit octobre — qui vit consacrer à Jérusalem le temple de Salomon (3), c'est-à-dire à l'époque du *ḥag* par excellence, ou fête des Tabernacles. Les rites du versement de l'eau à Jérusalem, qu'on pratiquait à cette date, établissent un lien très net avec le culte ancien de Ba'al ou Hadad. C'est d'ailleurs, la préoccupation constante des auteurs de l'Ancien Testament de montrer que Yahwé, mieux encore que Ba'al, a le pouvoir d'amener la pluie (4).

(1) Nous voyons là une interprétation du rite bien connu du versement de l'eau pour amener la pluie, attesté à Hiérapolis, à Tyr et à Jérusalem ; cf. R. P. LAGRANGE, *Études relig. sémitiques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 166-168 ; nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 204.

(2) *R.H.R.*, 1932, I, p. 298 et suiv. et 1935, I, p. 22.

(3) *I Rois*, VIII, 2 ; cf. *R.H.R.*, 1935, I, p. 30.

(4) Les témoignages abondent et pourraient faire l'objet d'une monographie ; voir ceux que nous avons réunis dans *Les Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 203-207. On a présent à l'esprit le beau chap. XIV de Jérémie et son expression (Jér., XVII, 13) : *meqor mayim ḥayyim*, « source d'eau vive » qui définit caractériser Aliyan. La rivalité de Yahwé et de Hadad, dans la lutte contre la sécheresse, se manifeste notamment dans les récits concernant le prophète Élie ; voir ci-après. La question se pose, qu'on ne peut actuellement résoudre, de savoir

A peine installé dans son sanctuaire, Ba'al proclame son triomphe sur Mot. En même temps, il s'engage à pourvoir aux besoins des dieux, des hommes et du bétail :

Moi seul, je règne sur les dieux, (1)  
pour engraisser (51) les dieux et les hommes,  
pour rassasier les foules de la terre (2).

Mot, qui gémit au sein de la terre, voudrait obtenir sa grâce et il envoie un messager à Ba'al. Il semble que, pour parvenir jusqu'au dieu des tempêtes, le messager ait dû transpercer un serpent tortueux, qui a nom Lotan dans les textes de Ras Shamra, et que M. Virolleaud a identifié avec le Léviathan biblique (3). Ba'al refuse d'accueillir le messager et le menace en ces termes :

« Je te transpercerai [avec ma lance],  
comme tu as frappé [Lotan, le serpent qui fuit],  
comme tu as achevé le serpent tortueux,  
affublé de sept têtes (4) ».

*b. Descente aux enfers de Ba'al et d'Aliyan.* — Mais le temps est venu pour Ba'al de descendre à son tour dans la terre et de laisser régner Mot.

si, comme le pensait GUNKEL, *Genesis*, 3<sup>e</sup> éd., p. 5 et 212, Yahwé possédait ce pouvoir dès l'origine, ou si plutôt cette prérogative de « pleuvoir » comme Zeus, ne lui a pas été attribuée au moment où il est devenu dieu suprême et s'est trouvé en rivalité avec Hadad.

(1) Comparez Philon de Byblos, fragm. II, 24 : « Adados, roi des dieux ».

(2) II AB, VII, 50-52 : *'aḥdy d ym(50)lk 'l 'elm*  
*l ymr'u (51) 'elm wnšm*  
*dyšb' (52) hmlt 'arš*

(3) Les textes de Ras Shamra portent *ltn* ; il est probable que, plus tard, on écrivit en *scriptio plena* : *lwtn* et par mauvaise vocalisation Leviathan.

(4) I\* AB, I, 26 et suiv., d'après *ibid.*, 1 3 ; cf. *R.H.R.*, 1935, I p. 39 et suiv. sur le mythe du serpent aquatique.

*'ef'nk (27) [...]k*  
*ktmḥš (28)[Ltn bšn br]ḥ*  
*tkly (29)[bšn 'qltn]*  
*šlyḫ [d šb't r'ašm]*

Le moment de la déchéance de Ba'al est fixé par l'été qui mûrit les fruits :

- (4) [Ba'al] entre dans le sein (de la terre),  
il descend par la bouche (de la terre),  
(5) quand l'olive, produit de la terre,  
et les fruits des arbres sont soumis aux ardeurs (du soleil) (1).

A la disparition de Ba'al, le héraut divin Latpon pratique les rites de deuil, tels que nous les connaissons par l'Ancien Testament (2) : il descend de son siège, s'assied par terre, se couvre la tête de poussière, déchire ses vêtements et par trois fois prononce la *qinah* ou lamentation (3) :

« Ba'al est mort !  
Que deviendra le peuple de Ben-Dagon !  
Que deviendra la troupe d'Ashérat (parèdre de) Ba'al !  
Je descendrai dans la terre (4).

Nous trouvons déjà appliquées ici les règles de la *qinah* hébraïque (5). Bien mieux, la dernière expression : « je descendrai en terre » rappelle la

- (1) I\* AB, II, 4-5 :

*y'rb* (4) [*B'l*] *bkbah*  
*bph yrd*  
(5) *k hrr zt ybl 'arš*  
*wpr* (6) *'šm*

(2) Un bon résumé des rites de deuil israélites est donné dans Lods, *Israël*, p.257 et suiv.

(3) I\* AB, VI, 11-25 ; cf. *R.H.R.*, 1935, I, p. 46 et suiv.

(4) I\* AB, VI, 23-25 :

*B'l mt*  
*my l'em Bn* (24) *Dgn*  
*my hmlt 'Ašr* (25) *B'l*  
*'ard b'arš*

(5) Comparer la *qinah* prononcée par David sur Abner, II *Samuel*, III, 33-34 qu'il faut rectifier ainsi :

Est-ce de la mort d'un fou que devait mourir Abner ?  
Tes mains n'étaient pas liées,  
Ni tes pieds serrés par les fers,  
(Et cependant) comme tombent les criminels, tu es tombé !

parole de Jacob, apprenant la mort de Joseph. A cette nouvelle, Jacob déchire ses vêtements, met le saq et veut descendre dans le sheol (1). La déesse 'Anat pratique les mêmes rites de deuil et sacrifie de véritables hécatombes de taureaux (sauvages), de bœufs, de moutons, de cerfs, de bouquetins et d'ânes.

*c. Retour au jour d'Aliyan et de Ba'al.* — Après l'accomplissement des rites, le deuil est levé ; mais la douleur continue à opprimer le cœur d'Anat, la sœur d'Aliyan :

Le nombre des jours succède aux jours,  
Certes, elle aime ! La tendresse d'Anat l'opprime.  
Comme le cœur d'une antilope pour son faon,  
Comme le cœur d'une brebis pour son agneau,  
Tel est le cœur d'Anat (fille) d'Ashérat (et) de Ba'al (2).

Elle implore Mot de lui rendre son frère ; mais celui-ci la repousse brutalement, car c'est le temps de son règne et c'est son droit d'opprimer Aliyan. 'Anat reprend le cours de ses jours de tristesse ; mais elle revient vers Mot et, cette fois, elle ne supplie plus. La vierge guerrière use de moyens violents et elle accomplit sur Mot un véritable sacrifice du dieu, type de sacrifice dont sir James Frazer a fixé le caractère (3). Le sacrifice pratiqué ici sur la personne de Mot reproduit le rite de la moisson, appelé le « rite de la dernière gerbe », dans la double intention de désécrer la

(1) *Genèse*, XXXVII, 35. On soulignera, en s'appuyant sur le texte de Ras Shamra, que le trait est fort ancien qui nous montre Jacob voulant descendre dans le sheol, revêtu, comme Latpon, des insignes du deuil.

(2) I AB, II, 4-9 et 26-30 ; cf. *R.H.R.*, 1935, I, p. 53 :

*ym ymm* (5) *y'tqn lymm*  
*lyrh̄m rh̄m 'nt* (6) *ingšh*  
*k lb 'arh̄* (7) *l'gh*  
*k lb š'at* (8) *l'emrh*  
*km lb 'nt* (9) *'Ašr B'l*

(3) Voir notamment FRAZER, *Adonis, Attis et Osiris*, trad. fr.

récolte et de rénover l'esprit de la végétation du blé représenté par Mot. On notera encore l'intervention du feu.

(<sup>c</sup>Anat) saisit Mot, le fils divin.  
 Avec une lame, elle le coupe ;  
 Avec le van, elle le vanne ;  
 Avec le feu, elle le grille ;  
 Avec le moulin, elle le concasse ;  
 Dans le champ, elle disperse sa chair  
 Pour que les oiseaux la mangent (1).

En dispersant la chair de Mot, autrement dit le grain de blé, <sup>c</sup>Anat restitue aux champs l'esprit de la végétation que la moisson avait menacé de destruction et qu'elle ranime par la vertu des rites sacrificiels. En même temps, la déesse désécère la récolte, c'est-à-dire lui retire son caractère sacré dont les oiseaux se chargent, et permet ainsi son utilisation pour l'usage profane. Souvent, dans la suite, on ne retiendra de cette cérémonie que l'offrande des prémices (2) ; mais, en certaines régions de Syrie, plusieurs de ces pratiques se maintiendront jusqu'à la fin du x<sup>e</sup> siècle de notre ère (3).

(1) I AB, II, 31-36 ; cf. *R.H.R.*, 1935, I, p. 55-56 :

*l'ehd* (31) *Bn 'elm Mt*  
*bh'rb* (32) *tbq'nn*  
*bh'sr tdry*(33)*nn*  
*b 'est t'srpnn*  
 (34) *brhm t'hn*  
*b'sd* (35) *tdr'nn s'erh*  
*l 'ekl* (36) *'srn mnth*

(2) Cependant *Lévit.*, II, 14 retient que les prémices doivent être offertes « en épis murs, grillés au feu, réduits en grains concassés. » On voit que ce détail du rituel est très ancien et qu'il remonte à la préhistoire israélite.

(3) D'après le *Fihrist* d'en-Nedim ; cf. *R.H.R.*, 1931, II, p. 391. M. AL MORET, *Rituels agraires de l'ancien Orient*, dans *Mélanges Capart* (1935), p. 311-342 a présenté un tableau d'ensemble de ces cultes naturistes en Égypte, en Mésopotamie et en Syrie où il apprécie en ces termes (p. 341) le rituel « inestimable en soi-même » que nous venons de citer : « C'est la première fois qu'un rituel très ancien permet de vérifier et de justifier les hypothèses constructives des comparatistes. »



La mise à mort rituelle de Mot par 'Anat a encore pour conséquence de faire revivre Aliyan :

- (1) Lorsqu'eut péri [Mot, le fils divin],
- (2) alors fut en vie A[liyan Ba'al],
- (3) alors exista Zeboul, le ma[ître de la terre] (1).

Cela s'accorde avec les observations de Mannhardt et de sir James Frazer, qui ont montré que la pratique de la « dernière gerbe » est toujours liée à un rite magique destiné à amener la pluie. Toutefois, comme la pluie doit se manifester assez longtemps après la moisson (2), notre poème suppose qu'Aliyan se cache sous terre et qu'il faut aller l'y chercher.

En attendant, le dieu El annonce en songe la bonne nouvelle à son fils, le héraut Laṭpon, et il emploie à ce propos une formule presque biblique :

« Les cieux feront pleuvoir de la graisse,  
Les ruisseaux feront couler du miel (3).

*Exode*, III, 8 décrira les mêmes régions comme « un pays découlant de lait et de miel ». On perçoit maintenant le sens de cette expression qui a torturé en vain l'esprit des exégètes (4) : il s'agit d'un pays où l'abondance de l'eau, en développant les prairies, assure la multiplication du bé-

(1) I AB, III-IV, 1-3 :

- (1) *k ḥlq [bn 'elm Ml]*
- (2) *whm ḥy 'A[l'ign B'l]*
- (3) *whm 'eš Zbl b'[l 'arš]*

(2) Rites de la moisson au temps de David accompagnés de la mise à mort de sept personnages dont on laisse les corps exposés jusqu'à ce que tombe l'eau du ciel : II *Samuel*, XXI, 1-10 ; cf. *R.H.R.*, 1931, II, p. 392.

(3) I AB, III-IV, 6-7 :

- (6) *šmm šmn tmṯrn*
- (7) *nḥlm ilk nbtm*

(4) Aussi dans *Deuté.*, VI, 3 ; XI, 9 ; Jérémie, XI, 5. Lods, *Israël*, p. 41-42, résume les principales explications fournies de longue date et dont aucune n'est opérante. Voir CONDAMIN, *Le livre de Jérémie*, au passage cité.

tail (que vise les expressions de graisse ou de lait) et, d'une manière générale, active la végétation (d'où la mention du miel). C'est pourquoi l'expression peut s'appliquer à la Palestine et à la Phénicie, que la pluie favorise, aussi bien qu'à l'Égypte que l'irrigation fertilise (1). L'expression n'exprime pas, comme on l'a soutenu, une conception de nomade, mais d'agriculteur ; elle était d'usage courant, car Latpon n'hésite pas dans son interprétation.

- (8) Certes, je comprends qu'Aliyan Ba'al vit,  
 (9) que Zeboul, maître de la terre, existe (2).

Donc, Aliyan est vivant, mais, pour qu'il se manifeste, il faut l'aller chercher sous terre. La déesse du Soleil, Sapas, est chargée de scruter toutes les sources pour l'y découvrir. Cependant, la situation ne sera redressée que par un violent combat qui met Ba'al aux prises avec Mot et force ce dernier, privé de l'appui du dieu El, à se retirer à son tour dans le sein de la terre. Sapas proclame l'arrêt :

Voici que Shor-El, ton père, ne t'écoute pas !  
 Certes, il arrachera les montants de porte de ta demeure ;  
 il renversera le trône de ta royauté ;  
 il brisera le sceptre de ta souveraineté (3) !

(1) *Nombres*, XVI, 13.

(2) I AB, III-IV, 8-9 :

(8) *w 'ed' k hy 'Al'iyn B'l*

(9) *k 'eš Zbl b'l 'arš*

(3) I AB, VI, 26-29 :

(26) *'ek 'al yšm'k šr* (27) *'El 'abk*

*l ys' 'alt* (28) *šbtk*

*l yhpk ks'a mlkk*

(29) *lyšbr h' mšp'k*

VIROLLEAUD, *Syria*, XII, p. 220 et 224 a signalé l'identité des deux derniers stiques avec un passage de l'inscription d'Aḥiram ; cf. *Syria*, VI (1925), p. 107 où est rectifié un passage de la lecture de *Syria*, 1924, p. 135 et suiv.

L'exécution suit immédiatement.

Mot, le fils de El, descend dans la fosse (1).

**Hymne à Nikal ou la mesure du temps.** — Ce morceau, comme le poème des dieux gracieux et beaux, paraît être une récitation dans une cérémonie qui mettait en jeu un *hiéros gamos* ; mais, si nous ne nous trompons pas, il s'y joint la préoccupation d'assurer le cours de la vie, mois par mois.

Dans le poème des « dieux gracieux et beaux », la femme de Téraḥ que nous savons, par ailleurs, porter le double nom de Shin et de Nikar — déformations respectives de Sin et de Nin-gal — enfante les dieux Shaḥar (l'aurore) et Shalem (la paix, vraisemblablement la paix du soir), en relation donc avec l'étoile du matin et celle du soir. On sait le rôle que devait jouer le septième enfant Shib'ani (2).

L'« hymne à Nikal » nous place dans des conditions analogues car nous estimons que Nikal n'est autre que la déesse Nikar (3) avec Yaréaḥ pour mari, au lieu de Téraḥ (4). On a deux traditions voisines. Ici un autre dieu intervient, c'est le roi de l'été, Ḥarḥab (5), peut-être hypostase de El du type de Mot. Il s'agit bien d'une récitation au jour de fête puisque l'hymne commence ainsi :

(1) I AB, VI, 30 : *yrd Bn 'El Mt šf*. Il n'y a pas lieu de corriger en *Bn 'el(m)* car ce dernier a le même sens.

(2) Voir ci-dessus, p. 57 et 60.

(3) Nous ne méconnaissons pas la valeur des arguments qui ont décidé M. Virolleaud à faire de Nikal un dieu qui serait le gendre (*ḥtn*) du dieu-Lune, Yaréaḥ. Toutefois il nous semble que le texte se comprend mieux si une déesse intervient, précisément celle qui enfante. Le seul passage que nous ne saisissons pas est NK, 31-32 ; mais M. Virolleaud lui-même le laisse sans traduction.

(4) Les scrupules que certains savants ont manifestés pour tirer *téraḥ* de *yéraḥ* doivent tomber devant l'identité des rôles de Téraḥ et de Yaréaḥ. Dans *'etrḥ* nous verrions simplement l'indication de la vocalisation *e* de la première syllabe.

(5) Si l'on tient la lecture de *Ḥarḥab* pour assurée, et étant donné le titre de « dieu de l'été », ce nom pourrait s'expliquer par une réduplication de *ḥrb* « dessécher ». *Ḥarḥab* serait le « desséchant », ce qui convient au dieu de l'été en Orient.

Je chante Nikal  
et je glorifie Ḥarḥab, roi de l'été! (1)

La suite est lacuneuse, mais d'après les mots conservés, il n'est pas trop aventuré de supposer que Yaréaḥ aime Nikal et que celle-ci enfante. Le récitant fait alors appel aux déesses Kosarot pour assister l'enfant :

[Écoutez ô Ko](6)sarot!  
ô filles de Héla[l, les Hirondelles (2)]!  
(7) Célébrez (3) (?) la jeune femme (4)!  
Elle enfantera un fils et (8) d]ira :  
« Voici! à son côté vous vous tiendrez (?)  
Vous (9) purifierez (?) sa chair de mon sang.  
[et vous vous prosternerez, vous l'ado](10)rerez (5).

Si l'on doit rattacher le nom des Kosarot au terme *kīshôr*, la « que-nouille », on voit que ces filles du croissant lunaire (*hēlal*, ar. *hilal*) sont de bonnes ménagères et peut-être, comme les Parques, dévident-elles le fil des jours. En tout cas, elles sont préposées aux naissances illustres,

(1) NK, 1-2 :

(1) 'ašr Nkl  
w 'eb[d] (2) Ḥrḥb mlk qš

(2) Cette identification des déesses-nourrices ou sages-femmes avec les hirondelles est d'une réelle importance, car elle rappelle la métamorphose d'Isis en hirondelle à Byblos, précisément dans son rôle de nourrice, et atteste que c'est là un trait local et non emprunté ; cf. PLUTARQUE, *de Is. et Os.*, 16.

(3) Nous rattachons *hl* à la racine *halal* II.

(4) Il nous semble que le vocable *głmt* désigne Nikal. Ce vocable a déjà été reconnu par H. BAUER, *Alph. Keilschrifttexte*, p. 1, n. 0, dans Ras Shamra 1929, 1, 19 et 3, 25 aussi dans II AB, VII, 54 (complété par un fragment), d'où il résulte que Gpn w 'Egr serait le ou les fils de Nikal.

(5) NK, 5-10, complété par M. Virolleaud d'après 14 et suiv. :

[šm<sup>c</sup> l K](6)šrt  
l Bnt H[l Snnt (?) ]  
(7) hl głmt  
ıld b[... w]l(8)n  
hn lydh tzd[n...]  
[t(?) (9)pt l bšrh dmy  
[w tq l (?) išt]ḥ (10) wyn

car après la venue de son fils tant désiré, Danel sacrifie sept jours durant aux Kosarot (1).

Pour mieux assimiler au panthéon phénicien la divinité sumérienne Nikal, on la donna comme femme au dieu Lune Yaréaḥ (var. Téraḥ) et on lui donna Ba'al pour père (2). Le rôle du dieu de l'été, Ḥarḥab, semble avoir été de présider au contrat de mariage passé entre Yaréaḥ et Ba'al, le père de Nikal.

- (16) Yaréaḥ, la lumière des cieux, mande  
à (17) Ḥar[h]ab, roi de l'été :  
« Accorde à Nikal que (18) le mois suive son cours (3) ;  
j'hébergerai (4) (?) ceux qui entrent dans son (19) sanctuaire  
Quant à toi, tu verseras pour elle le *mohar* à son (20) père (5)  
(soit) mille (sicles) d'argent et dix mille (sicles) (21) d'or ».  
(Son père répondra (6) ) :  
« Je préparerai les purs (22) lapis (7) (?) ;  
je donnerai des vignes à son champ (8)  
(23) et des *ḥrnq* (9) au champ de son bien-aimé (10) ».

(1) II D, II, 26-40 ; cf. VIROLLEAUD, *Danel*, p. 105 et suiv.

(2) Cette filiation, reconnue par M. Virolleaud, est déterminée par la ligne 27.

(3) Cette traduction s'appuie sur celle des lignes 33 et 38-39 qu'on trouvera plus loin.

(4) En rapprochant *'ebt* de l'arabe *'abāta*, « faire passer la nuit à quelqu'un ».

(5) Nous comprenons : *tmrh l abh* « tu verseras pour elle le *mohar* à son père ». On ne nous dit pas le lien qui unit Yaréaḥ à Ḥarḥab : nous voyons seulement que ce dernier est chargé de verser le *mohar* ou somme que le fiancé (ou son père) verse au futur beau-père. La mention du *mohar* est intéressante à saisir à si haute date ; cf. notre note dans *Comptes rendus Académie des Inscript.*, 1935, p. 142 et suiv., et ci-après.

(6) Contre le *mohar* le père de la jeune femme doit assurer à celle-ci une dot ; c'est pourquoi, sans que le poète ait besoin de le dire, les lignes 21b-23 sont forcément prononcées par le père de Nikal, c'est-à-dire Ba'al.

(7) Lecture incertaine.

(8) Il s'agit du champ de Nikal, et il apparaît que c'est bien une déesse puisqu'il est question de son *dod* ou bien-aimé, qui est Yaréaḥ.

(9) Doit-on en rapprocher *khirmaq* « petit lièvre » ? Dans ce cas, on aurait une image qui évoquerait celle du *Cantique des cantiques*, II, 15. Sur le sens de cette dernière, voir notre étude *Le Cantique des cantiques*. Paris, Leroux, 1919, p. 68-69. Ici l'amour dévaste la vigne du fiancé.

(10) NK, 16-23 :

(16) *y'ak Yrḥ nyr šmun*

Harḥab, le roi de l'été, répond au Na'aman divin, au gendre (1) de Ba'al, c'est-à-dire à Yaréaḥ; malheureusement il est difficile de tirer parti du texte dans ce passage (2). On devine que tout s'arrange pour le mieux dans ce mariage qui survient après la naissance d'un enfant, et nous arrivons ainsi au point culminant de la cérémonie qui est de proclamer que la succession des mois est assurée par les dieux de la famille de Nikal qui mesurent les jours du mois.

A la suite de Nikal le mois suit son cours.  
 Son seigneur (3) plante la colonne de la balance (4);  
 sa mère (dispose) les plateaux de la balance;  
 son frère calcule (5) les mesures (6);  
 sa sœur (est préposée) aux poids (7) de la balance de Nikal.  
 Je célèbre (et) je chante la lumière  
 (pour que) le mois succède (8) au mois (9).

'm (17) Ḥr[h]b mlk qš  
 tn Nkl y(18)rḥ ytrḥ  
 'ebt 'rbm b bh(19)th  
 w'at tmhrh l'a(20)bh  
 'alp ksp wrbt ḥ(21)rš  
 'ešlh ḥrm 'eq(22)n'em  
 'atn šdh krmn

(23) šd ddh ḥrnqm

(1) Il faut interpréter ḥtnm de ll. 25-26 comme un pluriel de majesté.

(2) S'il y a trḥ à la ligne 26, c'est probablement une seconde personne plutôt que le nom propre Téraḥ, puisque le dieu-Lune s'appelle ici Yaréaḥ. De même les deux stiques ll. 31-32 sont fort ardues. Peut-être :

w y'n (31) Yrḥ nyr šmm

Yaréaḥ, la lumière des cieus, répondit,

w[ī]n (32) 'mn Nkl ḥtny mais Nikal répondit avec lui (?): « mon fiancé! »

(3) Probablement son père Ba'al, plutôt que Yaréaḥ.

(4) Comparer hébr. *mo'zenayim*. La balance sert ici d'image à la mesure du temps; on a une conception semblable en arabe où *mizán esh-shems* désigne le cadran solaire.

(5) Racine *shahar* II, « mesurer, taxer ».

(6) Nous rapprochons *mšrm* de l'hébreu *mesourah* « mesure ».

(7) Nous comprenons *abené mzm*. Terme classique pour les poids de la balance, primitivement en pierre.

(8) Mot-à-mot: le mois et le mois se prolongent; cf. *Gen.*, XXVI, 8.

(9) NK, 33-39:

ahḥr (33) Nkl yrḥ ytrḥ

Il nous faut revenir sur la question du *mohar* en ce qu'elle ouvre l'intelligence de *Genèse*, XX et affirme la haute antiquité de cette légende. Il s'agit de l'aventure de Sara avec le roi cananéen Abimelek dont le récit ne nous est parvenu que sous une forme atténuée. Car si le roi de Gerar n'avait pas eu commerce avec Sara, Dieu ne l'eût pas si sévèrement puni, lui, ses femmes et ses servantes (1). Une autre version, qui transporte l'aventure en Égypte, ne laisse aucun doute sur la réalité des rapports du Pharaon avec Sara ; seules les plaies dont Dieu afflige le monarque et sa maison amènent celui-ci à découvrir la vérité (2). Il en était certainement de même pour Abimelek (3).

Dès lors, le récit de *Gen.*, XX, est fort clair. En effet, puisqu'il ne s'était pas opposé au désir exprimé par Abimelek d'épouser Sara et de l'emmener dans son palais, Abraham était contraint d'accepter le *mohar*. Précisément, Abimelek explique à Sara (4) qu'il a donné (5) à Abraham, en tant que frère de l'épousée, mille sicles d'argent. C'est là le *mohar* ; donc les choses se sont passées régulièrement et on ne peut rien reprocher à Sara (6). Quant à Abimelek son attitude a été à ce point correcte qu'Abraham intervient auprès de Dieu pour que le châtiment soit levé.

'adnh (34) yšt mšb mzm  
 'umh (35) kp mzm  
 'eħh yš'r (36) mšrrm  
 'aħth l 'a(37)bn mzm Nkl  
 w'e(38)bd 'ašr 'ar  
 yrħ wy(39)rħ y'ark

(1) *Gen.*, XX, 17-18.

(2) *Gen.*, XII, 10-20.

(3) Une autre version, encore plus édulcorée, mettant en cause Abimelek, est conservée dans la geste d'Isaac, *Gen.*, XXVI, 6-11.

(4) *Gen.*, XX, 16.

(5) Traduire le verbe *natati* « je donne », au lieu de « j'ai donné », comme le font certaines traductions, est un fâcheux contresens.

(6) Nous avons insisté, *Comptes rendus Acad.*, 1935, p. 143 et 148 sur le point d'honneur que les femmes attachaient à la procédure du *mohar*.

**Danel.** — M. Virolleaud a récemment publié la légende de Danel d'après quatre tablettes de Ras Shamra, plus ou moins complètes (1). Cette légende paraît s'être développée aussi autour des cultes agraires en honneur à haute époque en Phénicie. Elle devait être récitée lors des cérémonies qu'on pratiquait en certaines régions palestiniennes, notamment peut-être, dans la ville de *Hrnm* dont l'emplacement est incertain (2).

La fonction de Danel est d'assister les dieux, d'où son titre de *'uzr 'elm* « assistant divin » (3). Il est appelé aussi *Ĝzr*, nom identique probablement à l'hébreu *'ozer* « secourant, secourable », et il est alors défini comme *Ĝzr-mt-Hrnm*, « Gozer, le héros harnamite », en parallèle avec cet autre titre : *Dn'el-mt-rp'e*. « Danel, le héros guérisseur » (4). Le titre de *'ozer* est également porté par le dieu El, père de Danel ; du moins comprenons-nous ainsi le vocable *El-ĝzr* « El, le secourable » (5).

Danel, dit encore *Ĝzr*, a pour fils Aqhat et pour fille Paġat. Aqhat n'est pas à proprement parler « le génie ou le dieu des moissons » (6), car ce rôle est réservé à Mot ; mais comme l'animal qui traverse le champ au moment où l'on coupe la dernière gerbe, il absorbe par contact l'esprit de la moisson et il sera mis à mort pour récupérer et ranimer cet esprit du blé. Il sera mis à mort non par 'Anat, mais par Yaṭpan, un émissaire de la déesse. Il n'en faut pas conclure à « un épisode de la lutte des deux

(1) Ch. VIROLLEAUD, *La légende phénicienne de Danel*, Paris, Paul Geuthner, 1936.

(2) Cette ville est mentionnée dans un passage du papyrus Anastasi ; cf. Gressmann, *Texte*, 2<sup>e</sup> éd., p. 103.

(3) II D, I, 3 et suiv. Dans *ibid.*, 22 et 23, *'uzrm* est un pluriel de majesté visant Danel seul, qualifié de *bn qdš*, fils saint ; cf. « prince saint » dans l'inscription d'Esh-mounazar.

(4) Voir VIROLLEAUD, *op. cit.*, p. 87 et suiv., qui comprend, à tort selon nous, *môt* « la mort » ; cf. ci-dessus, p. 70.

(5) VIROLLEAUD, *ibid.*, p. 89 comprend « le dieu Ĝezer », ce qui obscurcit les rapports entre les divers personnages.

(6) VIROLLEAUD, *Danel*, p. 109.



grands dieux El et Ba'al » (1). Bien au contraire, et cela constitue l'originalité du poème, El et Ba'al s'accordent pour assister Danel et pour faciliter les opérations agraires à la faveur d'un minimum de complications mythologiques. Aussi quand Pağat entreprend de venger son frère, elle ne reçoit aucun encouragement de Danel ; elle se soumet alors à l'inévitable et elle accepte la coupe de vin que lui offre Yatpan. Cela pourrait indiquer que, dans certains récits tout au moins, on établissait une relation entre la moisson et la vendange. Précisément, on nous montre Danel et sa fille s'appliquant à la culture de la vigne comme à celle du blé.

La légende de Danel débute vraisemblablement par la seconde tablette (II D). Danel se lamente à plusieurs reprises de ne pas avoir d'enfant. Ba'al s'approche avec sa lance (2). De son côté, El entend son serviteur, le bénit, le ranime, et, dès lors, du commerce avec sa femme, *Mšt-dnty*, lui naît un fils (3). On notera que ce rejeton est attribué, en particulier, au fait que les deux éléments de l'âme (4) de Danel, la *néphesh* et la *barlat* sont revivifiées par le dieu El.

Dans les légendes les enfants grandissent vite. Du premier coup on nous montre Aqhat — car il ne peut s'agir que de lui — en pleine activité. La traduction doit s'établir en comparant les deux versions qui nous

(1) *Ibid.*, p. 114.

(2) II D, I, 17 :

[w?] yqrb B'l b ħnth

(3) Le récit affecte quelque discontinuité, surtout, semble-t-il, parce que, servant dans les récitations au cours des cérémonies religieuses, il se répète. Citons II D, I, 35-38 :

(35) [b yd y]'ehd 'El 'bdh  
ybrk (36) [Dn 'e]l mt rp'e  
ymr Ġzr (37) [mt hr]nmy  
npš yħ Dn'el (38) [mt rp'e  
brlt Ġzr mt hr]nmy

[Par la main], El saisit son serviteur.

Il bénit (36) [Dane]l-mot-rophe ;

il accueille Ġozer (37) [mot-har]namy ;

il vivifie la *néphesh* (pour) Danel-mot-rophe,

la *barlat* (pour) Ġozer-mot-harnamy.

Danel et ozer ('Ozer) étant un seul et même personnage, on s'explique qu'on répartisse entre ces noms propres la *néphesh* et la *barlat* qui sont nécessaires à l'existence d'un individu.

(4) Sur la question de ce dédoublement de l'âme, voir *La Notion d'âme chez les Israélites et les Phéniciens*, dans *Syria*, 1935, p. 267-277.

sont conservées du même récit, l'une à la troisième personne, l'autre à la première, Danel prenant alors la parole :

II D, 1, 26 et suiv. :

- (26) (Danel) installe son fils dans la maison,  
le rejeton au milieu du palais.  
Il installe son 'el'eb (fils?) comme intendant (*soken*) dans le sanctuaire.  
(28) (il le prépose?) auprès de lui sur terre pour son encensement, à terre (comme) gardien de sa muraille.  
Son *n'eš* (fils?) gravera (?) des tablettes ;  
il chassera celui qui vient le soir pour passer la nuit.  
(31) (Son fils) prendra sa main pour l'enivrement,  
le chargeant (32) [comme] de sept vins,  
nourrissant de son orge le temple de Ba'al,  
(33) ..... le temple de El,  
nettoyant sa terrasse au jour (34) de š'eš,  
lavant son manteau au jour de rš (1).

(1) II D, 1, 26 et suiv. :

- (26) *w ykn bnḥ b bt*  
*šrš bqrt* (27) *hklh*  
*nšb skn 'el'ebḥ bqdš*  
(28) *ztr 'mh l'arš mšš'a qtrḥ*  
(29) *l'pr š<sup>2</sup>mr 'ašrh*  
*ḫbq lḫt* (30) *n'ešḥ*  
*grš d 'šy lnḥ*  
(31) [*a*]ḫd *ydh bškrn*  
*m'msh*(32)[*k*] *šb' yn*  
*sp'u ksmḥ bt B'l*  
(33) [ ]*n*(?)*th bt 'El*  
*ḫḫ ggh bym* (34) [*š'e*]ḫ  
*rḫš npsḥ bym rš*

II D, 2, 14 et suiv. :

- Car il m'est né un fils (15) comme (à) mon frère,  
et un rejeton comme (à) mon frère.  
J'installerai mon *el'eb'* (fils) dans le sanctuaire ;  
(17) je l'installerai à terre auprès de moi comme gardien de ma muraille.  
(18) Mon *n'eš* gravera (?) des tablettes.  
Il chassera (19) celui qui vient le [soir pour passer la nuit,  
Il prendra ma main pour l'enivrement  
me chargeant comme de sept vins,  
(21) nourrissant de mon orge le temple de Ba'al,  
..... (22) le temple de El.  
nettoyant<sup>m</sup> ma terrasse au jour de š'eš,  
(23) lavant mon manteau au jour de rš.

II D, 2, 14 et suiv. :

- kyld bn ly km* (15) *'aḫy*  
*wšrš km 'aryy*  
*'ašb skn 'el'eby bqdš*  
(17) *ztr 'my l'pr š<sup>2</sup>mr 'ašr[y]*  
(18) *ḫbq lḫt n'ešy*  
*grš* (19) *d 'šy ln*  
*'aḫd ydy bš*(20)*krn*  
*m'msy k šb't y[n]*  
(21) *sp'u ksmḥ bt B'l*  
[ ](22)*y bt 'El*  
*ḫḫ ggy bym š'eš*  
(23) *rḫš npsy bym rš*

Il y a lieu d'insister sur le fait qu'il n'y a pas naissance de plusieurs fils, mais reprise de la récitation concernant le même événement parce que les rites de fécondité font partie intégrante des rites agraires ou de fertilité. Tout le passage que nous venons de citer définit l'activité de ce fils, qui ne peut être qu'Aqhat. En qualité de factotum de Danel, il n'oubliera ni le temple de Ba'al, ni celui de El.

Danel aspire au repos, la naissance d'un fils va le lui permettre :

Je m'assiérai (13) et je me reposerai,  
et ma *néphesh* se reposera dans ma poitrine,  
car un fils m'est né comme (15) (à) mon frère,  
un rejeton comme (à) mon frère (1).

En reconnaissance, Danel sacrifie sept jours durant aux déesses Kosarot, filles de Hélal (le croissant lunaire) (2), qui, nous l'avons vu plus haut, présidaient à la naissance.

La tablette I D fait suite à II D et évoque les cérémonies agraires qui se déroulaient au temps de la moisson, comme plus tard la pâque (rite d'entrée dans la moisson) et la pentecôte (rite de sortie) (3).

Ici le rite d'entrée consiste pour le chef, en l'espèce Danel, à s'asseoir à la porte de la ville (4) sous les grands arbres et, comme c'était la coutume aussi en Israël, d'y rendre la justice, notamment à la veuve et à l'orphelin (5). Il se livre ensuite à des pratiques d'ornithomancie. Les pré-

(1) II D, II, 12-15 :

*'abšn 'ank* (13) *w'anšn*  
*wtnh h'erty* (14) *npš*  
*k yld bn ly km* (15) *'ahy*  
*w šrš km 'aryy*

(2) II *Danel*, 24 et suiv.

(3) Voir nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 207-215.

(4) Nous avons vu que c'était peut-être *Hrnm*.

(5) I D, 19-25 ; cf. II D, V, 4-8 :

*'apnk Dn'el* (20) [*m*]t *rp'e*  
*'ap[h]n [Ġz]r* (21) [*mt hrn*]my  
*yš'u* (22) [*yšb b'ap s]ġ[r]*

Voici Danel (20), le héros guérisseur ;

Voici Gozer (21), le héros harnamite.

Il se lève (22) (puis) s'assied devant la porte

sages sont défavorables puisque Paġat s'attriste et pleure. C'est qu'en effet, la pluie menace en pleine moisson.

Danel, en réchauffant les nuages, s'efforce d'empêcher la pluie de tomber pendant l'été ; il semble y réussir en maîtrisant Ba'al pendant sept ans où la rosée doit suffire aux raisins. Il serait absurde de supposer que pendant sept ans l'activité de Ba'al était arrêtée, c'est-à-dire qu'il n'aurait pas le pouvoir d'amener la pluie bienfaisante. Il faut plutôt comprendre que les cérémonies, au cours desquelles on récitait la légende de Danel, ne se célébraient que tous les sept ans. En effet, on nous dit que la huitième année, Ba'al chevauchait les nuées, c'est-à-dire, menaçait de faire pleuvoir — il faut entendre, en pleine moisson. C'est, on ne peut en douter, pour conjurer ce malheur, que les cérémonies, dont nous conservons le thème de récitation, étaient pratiquées (1).

Comme pendant à la préoccupation de Danel, on peut citer la chute de pluie en pleine moisson du froment par laquelle Yahwé manifeste son mécontentement à l'égard des Israélites qui ont choisi un roi (2). Par suite, il n'est pas interdit de penser que le souvenir de telles cérémonies est conservé dans l'Ancien Testament avec une déformation tendancieuse. Peut-être même en a-t-on pris le contrepied sous la forme de l'année sabbatique. A vrai dire, on se contentait chaque année sabbatique et pendant la fête des Tabernacles, c'est-à-dire à la fin de toutes les récoltes

[t]h̄t (23) [ʿadm d b grn]

[y]dn (24) [dn ʿalmnt]

[y]šp̄t̄ (25) šp̄t̄ ytm

(1) I D, 38-44 :

ʿapnk Dnʿel mt (39) rpʿe

yšly ʿrpt b (40) hm ʿu(?)n

yr ʿrpt (41) tm̄r bq̄s

fl yfl̄l(41) l ġn̄bm

šbʿ šnt (43) yšrk Bʿl

šmn rkb (44) ʿrpt

(2) I Samuel, XII, 17 ; cf. nos *Origines cananéennes*, p. 205,

sous les (arbres) magnifiques, près de l'aire.

Il juge (24) le procès de la veuve,  
il maintient le droit de l'orphelin.

Voici Danel, le héros-guérisseur :  
il réchauffe les nuages par la chaleur du... ;  
il craint que les nuages ne fassent tomber la  
pluie en été.

La rosée (suffit) aux raisins.  
Pendant sept ans Ba'al est maîtrisé,  
la huitième année il chevauche les nuées.

de lire la loi en présence de tout le peuple (1). Ainsi, par le fait d'une récitation, se perpétuait tous les sept ans la vieille pratique cananéenne.

Paġat a pour fonction principale d'aider son père Danel dans la culture des céréales et de la vigne ; mais, si nous comprenons bien le texte, c'est le dieu El lui-même qui désécère l'épi et l'affecte comme nourriture aux dieux et aux hommes. La récolte sera moissonnée et engrangée par Aqhat.

- (68) (El) décide de prendre (2) (l'épi) pour sa nourriture (3)  
il procure (4) (69) l'épi pour la nourriture.  
Il mûrit (6) l'épi (70) par la chaleur ;  
il embrasse (?) l'épi (71) et le baise (disant :)  
Moi, je désécère (6) l'épi ;  
(72) l'épi mûrit pour être mangé,  
la plante mûrit pour [être mangée].  
La main d'Aqhat (fils de) Gozer te moissonnera ;  
(74) elle te mettra dans le grenier (?).

(1) Les historiens modernes d'Israël vont jusqu'à supprimer la mention de l'année sabbatique ; encore faut-il expliquer comment cette notion a pris naissance. On trouvera la documentation dans le vieux, mais solide ouvrage de S. MUNK, *Palestine* (1845), p. 184 et suiv.

(2) Les verbes *ydn* et *ysb* doivent se comprendre comme liés par le relatif. Nous rapprochons *ysb* de l'hébreu *šbh*, prendre, peut-être racine parente de même sens.

(3) Hébreu : *'akelah*.

(4) Rapprocher *yph* de l'arabe *wafay*, procurer.

(5) Nous tirons *ys* non de *našah*, détruire, comme le propose Virolleaud, mais de *našaš*, fleurir, d'où s'épanouir, ici mûrir. Si, comme y incline M. Virolleaud, il faut lire *np'*, le sens serait : « l'épi servira pour la nourriture ».

(6) Le verbe *'ahl* de racine *ħalal*, au hiphil : « rendre à l'usage profane » ; cf. nos *Origines cananéennes*, p. 38.

(7) I D, 68-74 :

- (68) *ydrh ysb 'aklth*  
*yph* (69) *šblt b'ak(l)t*  
*šblt yš* (70) *bħmdrt*  
*šblt yħ[bq]* (71) *wynšq*  
*'ahl 'an š[blt]*  
(72) *tš b'aklt šblt*  
*tš [b...]* (73) *'ur*  
*t'espκ yd 'Aqht Ġzr*  
(74) *tštk bm qrbm 'asm*

On remarquera que El ne choisit pas le blé pour sa nourriture exclusive, mais aussi pour celle de tous. L'importance rituelle de ce passage peut d'autant moins échapper que le scribe, pour que tout le monde l'entende, en fournit une version où les termes courants « nourriture, épi, etc.... » sont donnés dans un autre dialecte (1).

En coupant les épis et en les engrangeant, Aqhat — tout comme l'animal qui traverse le champ au temps de la moisson lors des rites de la dernière gerbe — s'est assimilé l'esprit de la végétation. Sa mise à mort est donc un rite obligé pour récupérer et revivifier cet esprit de la végétation. Comme Aqhat n'est pas un personnage aussi notoire que Mot, ce n'est pas 'Anat qui le mettra à mort, mais un de ses séides, probablement Yaṭpan (2), son factotum (*mahir*), comme le suppose M. Virolleaud (3).

Danel se livre sur les aigles à des pratiques d'hépatoscopie ; il enterre son fils, offre un sacrifice de parfums aux dieux chtoniens ; il ouvre son palais aux pleureuses et pleure Aqhat pendant sept ans (4). Sa fille Paḡat veut venger la mort de son frère ; mais le sage Danel ne l'y encourage pas. Aussi Yaṭpan n'a pas grand peine à décider la jeune fille à boire avec lui une coupe de vin, ce qui mettra fin à son animosité. Toutefois,

(1) Voici le texte à comparer, qui témoigne qu'au xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on n'entendait pas seulement le phénicien à Ugarit ; I D, 61-67 :

- (61) *ydn 'El ysb p'alṯh*  
 (62) *bšql yph bp'alt*  
*b[šql]* (63) *yph byḡlm*  
*bšql y[hb]q* (64) *wynšq*  
*'aḥl 'an bš[ql]*  
 (65) *ynš bp'alt bšql*  
*yš by[ḡl]* (66) *'ur*  
*'espk yd 'Aqht* (67) *Ġzr*  
*tštk bqr̄bm 'asm*

(2) Il faut peut-être rapprocher *yṭpn* de l'arabe *ṭfn* « mourir ». Vraisemblablement au hiphil : « celui qui fait mourir ».

(3) *La légende de Danel*, p. 104 et 115.

(4) I D, 170-180.

'Anat se chargera elle-même du châtime<sup>n</sup>t (1). En somme, à l'inverse de ce qu'on a vu pour le mythe d'Aliyan Ba'al, la légende de Danel nous montre les dieux en parfait accord.

De ces diverses versions ou, si l'on veut, de ces points de vue différents, on concluera qu'au milieu du II<sup>e</sup> millénaire, et peut-être un peu plus tôt, la poésie phénicienne, sous l'influence de ce Thabion que Sanchoniathon devait tenter de réfuter, avait pris un remarquable essor.

(1) C'est le sujet de III D.





## VIII. — RAPPORTS AVEC L'ANCIEN TESTAMENT.

Au cours de cet exposé, les rapprochements des poèmes de Ras Shamra avec l'Ancien Testament sont apparus à chaque pas. Bien d'autres pourront être relevés lorsque tous les textes découverts auront été publiés (1). Ils apportent parfois la solution à des questions fort controversées comme celle de l'interdiction hébraïque de cuire un chevreau dans le lait de sa mère (2). Comme pour la prohibition de l'encens pur dans le sacrifice des parfums (3), il n'y a là que l'intention de s'opposer à une pratique cananéenne, dont M. Virolleaud croit avoir relevé mention :

Apprête l'agneau dans le lait (4)

Il ne peut évidemment être question que du lait de la mère. Les Israélites ont donc simplement pris ici le contrepied des pratiques cananéennes et le tabou ainsi constitué ne remonte pas à des temps primitifs (5).

(1) Ainsi nous n'avons encore qu'un aperçu des Rephaïm (*rp'um*) cananéens dans VIROLLEAUD, *Danel*, p. 228. Ce sont des êtres divins (*'elnym*) qu'on prend soin de nourrir. Il faut attendre la publication du contexte pour juger si ces êtres mythiques, que l'A. T. nous présente comme une ancienne population légendaire, avaient quelque contact avec le monde infernal comme dans l'inscription d'Eshmunazar.

(2) *Exode*, XIII, 19 et XXXIV, 26.

(3) Voir nos *Origines cananéennes du Sacrifice israélite*, p. 131 et suiv.

(4) SS, 13 :

*ib[h g]d bħlb*

Voir *R.H.R.*, 1933, II, p. 7-8.

(5) Comme on l'avait pensé ; voir JAMES FRAZER, *Un scrupule alimentaire des anciens Hébreux*, dans *Comptes rendus Acad. des Inscript.*, 1907, p. 578-586.

Nous avons signalé plus haut l'identité des deux langues, ancien hébreu et proto-phénicien de Ras Shamra, également l'identité des formes poétiques. Au point que nous avons pu retrouver la vraie leçon d'un passage de Sophonie (1) d'après les données des textes de Ras Shamra et que M. Albright, avec le même secours, explique des passages difficiles du Cantique de Déborah (2).

L'identité de la toponymie des grands textes religieux de Ras Shamra avec celle des légendes patriarcales est remarquable, et cela donne un singulier appui à l'hypothèse de M. Virolleaud qui identifie le héros divin Téraḥ des textes de Ras Shamra avec le père d'Abraham.

Nous ne méconnaissons pas que le problème de l'origine des Térachites, d'après les données bibliques, offre de grandes difficultés. Ces données sont franchement contradictoires et cela tient sans doute, à ce que des légendes successives se sont superposées, par exemple le surprenant rattachement à Ur en Chaldée ou la prétention d'appartenir ethniquement à la race araméenne (3), alors que toute l'activité des patriarches a pour théâtre la Palestine et même le sud palestinien. On a cherché à alléger ces difficultés en imaginant que le lieu d'origine ne visait pas la ville chaldéenne fameuse, mais une bourgade obscure du nom de Ur en Haute Mésopotamie (4). Toutefois, les découvertes de Ras Shamra, obligent à écarter cette ingénieuse solution, puisque les nouveaux textes rattachent étroitement Téraḥ, divinité palestinienne (5), aux cultes lunaires de Ur.

(1) Ci-dessus, p. 58-59.

(2) ALBRIGHT, *Bull. Am. Schools of Oriental Res.*, février 1936, p. 29-30.

(3) DHORME, *Abraham dans le cadre de l'histoire*, dans *Revue Bibl.*, 1928, p. 317 et suiv. ; p. 481 et suiv. ; 1931, p. 364 et suiv. s'est en tenu aux données araméennes de la question. Il a nettement montré, *ibid.*, 1931, p. 379 que les cultes de Haran dépendaient de ceux de Ur.

(4) Lods, *Israël*, p. 184-189.

(5) Nous avons vu plus haut, p. 81 et suiv. que la même entité était dénommée

En effet, non seulement Téraḥ « fait lever la lune », mais encore il a pour parèdre Shin-Nikar <sup>(1)</sup> qui, vraisemblablement, ne représente qu'une seule et même personne divine, par confusion des deux éléments du couple Sin et Nin-gal.

La légende des origines chaldéennes des Abrahamites répond à la grande extension politique de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur et à l'expansion du culte de Sin et de ses parèdres qui en a été la conséquence. Ce culte n'a pas seulement pénétré à Harran, mais encore à Zendjirli <sup>(2)</sup>, à Se-firé <sup>(3)</sup>, à Nérab <sup>(4)</sup> et à Qatna <sup>(5)</sup>. Nous voyons maintenant que ces cultes de Ur se répandirent jusque dans l'extrême sud palestinien ; mais ils semblent s'y être heurtés à un ancien dieu lunaire local Téraḥ (var. Ya-réaḥ). Un syncrétisme s'est produit en ce que le couple Sin-Ningal, déformé en Shin-Nikar (var. Nikal) n'a plus constitué, comme nous venons de le voir, qu'une personne divine, féminine, prise pour parèdre par Téraḥ. C'est bien à tort que les rédacteurs de la *Genèse* ont fait mourir ce dernier en Mésopotamie : peut-être ont-ils voulu par là couper court à un souvenir gênant. Nous reviendrons plus loin, après avoir examiné

suivant les documents Téraḥ ou Yaréaḥ. Téraḥ dérive de Yéraḥ comme *téman* de *yamin*.

(1) VIROLLEAUD, *Syria*, XIV, p. 149 et ci-dessus, p. 81 et suiv. On a objecté que Sin (à primitif *samek*) ne pouvait donner Shin. Mais c'est ce que l'on trouve en hébreu où les noms propres avec Sin sont rendus parfois par *shin*. M. Dossin, professeur à l'Université de Liège, veut bien me signaler une tablette babylonienne *TCL*, XVII, n° 23, ll. 11-12 portant le nom propre *Ši-in-ša-ri-am-a-na ni-ri-šu*.

(2) Inscription de Bar-Rekub (COOKE, *Text-Book*, n° 63), où la divinité lunaire est qualifiée de Ba'al-Harran.

(3) DOSSIN, *Revue d'Assyr.*, 1930, p. 85, attestation du « dieu de Neirab » ; cf. *Syria*, 1930, p. 187.

(4) Inscriptions araméennes du Louvre publiées par CLERMONT-GANNEAU, *Etudes arch. orient.*, II, p. 182-223 et *Rec. arch. or.*, III, p. 106-107 ; cf. G. A. COOKE, *Text-Book*, n°s 64 et 65.

(5) VIROLLEAUD, *Les Tablettes de Mishrifé-Qatna, l'inventaire du trésor de Nin-Egal*, dans *Syria*, 1930, p. 311 et suiv. ; cf. *Syria*, 1935, p. 83.

la légende de Kerét, sur l'activité des Térachites, telle qu'on peut la concevoir aujourd'hui.

Un autre personnage mentionné furtivement par Ézéchiél, Daniel, ou si l'on veut le distinguer de son homonyme d'époque tardive, Danel (1), sage phénicien, défenseur de la veuve et de l'orphelin (2), a été mis en pleine lumière par les tablettes publiées par M. Virolleaud et dont il a été question ci-dessus.

Ce ne sont pas seulement les légendes et le culte qui trouvent d'étroits analogues dans l'A. T., mais aussi des faits de civilisation. Ainsi M. Thureau-Dangin a constaté que le talent, à Ugarit, valait 3.000 sicles et non 3.600 comme dans le système suméro-babylonien. Or, on trouve le même rapport dans *Exode*, XXXVIII, 25-27 (3).

L'A. T. nous conserve, plus qu'on ne le pensait, des données exactes touchant le culte des Phéniciens. On citera à ce sujet le texte publié par M. Virolleaud sous le titre *Les Chasses de Ba'al* (4) où le dieu Ba'al (i. e. Hadad) poursuit dans le désert des êtres prodigieux (5), qui ne sont peut-être pas sans relation avec les énigmatiques *Yémim* de *Genèse*, XXXVI, 24. Ba'al tombe victime de sa passion pour la chasse et disparaît dans la fournaise de la déesse solaire Sapas. Ses frères se mettent

(1) Nous avons proposé l'identification du nom cité dans ÉZÉCHIEL, XIV, 14 ; 20 ; XXIII, 3 avec le héros des textes de Ras Shamra dans *Syria*, XII, p. 77.

(2) On a dans I D, 23-25 et II D, V, 7-8 le prototype de l'expression qu'on retrouve dans l'A. T., mais seulement comme ancienne tradition : *Exode*, XXII, 21-24 ; XXIII, 9 ; *Deutér.*, X, 18 ; 19 ; XXIV, 17 ; 18 ; XXVII, 19. Aussi Jérémie, V, 28 (d'après les LXX), et VII, 6.

(3) THUREAU-DANGIN, *Un comptoir de laine pourpre à Ugarit*, dans *Syria*, 1934, p. 141.

(4) *Syria*, 1935, p. 247-266. Ce texte est désigné par le sigle BH.

(5) Probablement des taureaux à face humaine ; cf. *R. H. R.*, 1936, I, p. 11-12. Nous n'osons pas proposer de corriger le *ha-yémim* de *Gen.*, XXXVI, 24 en *'Émim* de *Gen.*, XIV, 5 et *Deut.*, II, 10.

à sa recherche, et ils ont la surprise de le trouver sain et sauf, se restaurant :

- (53) au milieu de grandes victuailles  
 au milieu (54) des suprêmes délices (1).

On nous décrit là une régénération du dieu par le feu dont les exemples sont nombreux, par exemple dans la fête dite du bûcher à Hiérapolis et à Tarse (2), ou dans la célèbre *égersis* de Melqart à Tyr (3). La même idée meut la pratique des grains grillés dans le sacrifice du dieu que subit Mot (4) et cela nous explique la fameuse scène entre Élie et les prophètes de Ba'al sur le Carmel (5).

Les railleries du prophète Élie s'appliquent à la croyance que professaient les prophètes de Ba'al — autrement dit Hadad — touchant la disparition momentanée de leur dieu et la perte de ses moyens. Les paroles : « Peut-être dort-il ? Il s'éveillera ! » (6) visent l'*égersis*. Pour l'obtenir, les prophètes de Ba'al, sacrifient un taureau, se taillaient le corps, poussent de grands cris ; mais Élie ayant astucieusement posé comme condition qu'on n'emploierait pas le feu, l'élément essentiel du réveil manque et l'*égersis* attendue ne se produit pas.

Nous citerons un autre cas où les textes de Ras Shamra apportent un appui inattendu à certains récits de l'A. T. Il s'agit des renseignements que le Livre des Juges nous conserve sur la région des sources du Jour-

(1) BH, 53-54 :

(53) *b skn sknm*  
*b 'dn* (54) *'dnm*

Le terme *skn* « victuailles, offrande alimentaire » confirme le sens que nous avons proposé pour ce terme dans une dédicace à Dagon, *Syria*, XVI, p. 178.

(2) LUCIEN, *de dea syra*, 49 ; MANNHARDT, *Wald- und Feldkulte*, II, p. 259 et suiv.

(3) BAUDISSIN, *Adonis und Esmun*, p. 135 ; NONNOS, *Dionys.*, XL, 398.

(4) Voir ci-dessus, p. 78.

(5) *R.H.R.*, 1936, I, p. 14 et suiv.

(6) *I Rois*, XVIII, 27.

dain et cela nous permet d'assurer que ces renseignements conservent des données historiques.

Grâce à l'historien juif Josèphe (*Ant. Jud.*, XV, 10, 3) nous savons que le lac de Houlé portait, de son temps, le nom de lac Semachonitis, dans le Talmud *Semak*. Or précisément le mythe, que M. Virolleaud désigne sous le nom de '*Anat et la Génisse* (1), se déroule autour du lac de *Semak* (*smk*).

D'où une première conclusion. Si les Phéniciens ont localisé un de leurs mythes dans la région du lac de Houlé, c'est qu'à cette époque, leur domination s'étendait jusqu'en ce point. Or, c'est précisément ce que nous affirme le *Livre des Juges* à propos de la ville de Laish, qui prit le nom de Dan lorsque, au temps des Juges, la tribu israélite de ce nom s'y installa (2).

Ce détail, reconnu comme historique, nous oblige à admettre que le récit biblique de la migration des Danites repose sur des données réelles ; nous pouvons donc l'utiliser. Or, dans le récit circonstancié de la migration des Danites, il n'est pas fait la moindre allusion aux Philistins. Nous devons tenir pour assuré que l'événement eut lieu avant que ces derniers ne se soient installés sur la côte palestinienne. Dans ces conditions, il est impossible de placer l'Exode, comme on le fait généralement, à une date aussi basse que 1225.

Mais le même récit biblique renferme des renseignements sur les cultes locaux dont nous allons trouver encore la confirmation dans les textes de Ras Shamra. En effet, le *Livre des Juges* insiste sur l'importance des cultes de Dan, aux sources du Jourdain, et l'on a depuis longtemps conjecturé que l'idole vénérée par les Danites avait la forme d'un jeune tau-

(1) VIROLLEAUD, *Syria*, 1936, p. 150-173 ; voir notre commentaire : *Cultes cananéens aux sources du Jourdain*, dans *Syria*, 1936, p. 283-295.

(2) *Juges*, XVIII, 27 et suiv.

reau. En dressant un veau d'or à Dan, Jéroboam ne fit que perpétuer l'ancien culte (1).

Le texte de Ras Shamra, dénommé *Anat et la Génisse*, nous raconte les circonstances de la naissance, dans la région du lac de Houlé, de ce jeune taureau divin consacré à Ba'al. En d'autres termes, nous trouvons dans un texte de Ras Shamra une explication mythologique du culte que relate l'Ancien Testament et ainsi, pour la première fois, un texte non israélite vient confirmer les données historiques de certains chapitres du *Livre des Juges*.

**Kerét.** — La légende de Kerét, roi de Sidoniens, que vient de publier M. Virolleaud n'est pas moins instructive en ce qui concerne les rapports avec l'Ancien Testament. Plus encore que dans les autres textes on est frappé du rôle éminent qu'y joue le dieu El. On le voit ordonner toute chose non seulement chez les Sidoniens, mais encore dans le sud de la Palestine et même dans le pays d'Édom, qu'il chérit et protège.

Dans cette légende phénicienne, Téraḥ — dont nous avons déjà signalé le rapprochement avec le père d'Abraham — n'est pas mort en Mésopotamie ; il vit dans le sud palestinien où il prend la tête de plusieurs tribus. Pour des raisons qui nous échappent, le dieu El enjoint à Kerét de chasser de leurs demeures, qui seront détruites, les Térachites dont fait partie la tribu de Zabulon (2).

Que son juste expulse (13) les Térachites,  
Que son (homme) droit (3) (expulse) la femme de Téraḥ.

(1) I *Rois*, XII, 28-29.

(2) On cite en même temps les Kesorites (peut-être le Geshour de *Josué*, XIII, 2, et I *Samuel*, XXVII, 8 ; voir aussi *Kwšr* et *Zblnw* dans les textes de la XI<sup>e</sup> dyn. publiés par Sethe ; cf. *Syria*, 1927, p. 221), la tribu de Yetsep-Reshef — à rapprocher d'Arsouf, — et celle de Golam-yam.

(3) Il faut probablement comprendre le juste et l'homme droit de El, donc Kerét lui-même. Les deux expressions *šaddiq* et *yashar* sont unies dans *Deuté-*

Quant (à la tribu) qui poursuit (15) la chair de la mère (1)  
Je lui attribuerai (16) le triple des Kosérites (2).

Les Térachites en seront réduits à reprendre leur vie nomade dans la pleine campagne et sur les confins du désert :

Et Térah fera se lever (101) la nouvelle lune,  
il (la) fera briller pour Shin (102) sa femme,  
pour Nikar (103) sa bien-aimée (3).  
Comme les sauterelles (104) elle habitera la campagne,  
(105) comme les criquets (elle habitera) les confins du désert (4).

Kerét hésite devant une telle tâche jusqu'à ce que lui apparaisse en songe le dieu El, qui lui renouvelle ses instructions et calme ses appréhensions par la promesse d'une descendance. Dès lors, il accomplit à la lettre les ordres divins.

Tout d'abord, après avoir procédé à des ablutions, il sacrifie un agneau,

XXXII, 4 ; mais il faut insister sur le rapprochement avec le *sépher ha-yashar* de II *Samuel*, I, 18 qui est ainsi expliqué : il s'agit de l'homme droit, d'un héros de Yahvé.

(1) La graphie est douteuse ; mais il n'y a pas « de sa mère » et il s'agit simplement de la descendance de la femme de Térah, autrement dit des Térachites.

(2) I K, 13-16 :

*šdqh lypq* (13) *mtrht*  
*yšrh* (14) *'ašt Trh*  
*wtb't* (15) *š'ar 'um(?)*  
*'akn lh* (16) *mšlšt Kšrm*

(3) Ce passage est décisif pour établir le caractère lunaire de Térah. Il était naturel qu'on le rapprochât des cultes d'Ur, ce qui est certifié, nous l'avons vu plus haut, par les noms de sa femme Shin-Nikar déformés de Sin et de Ningal.

(4) I K, 100-105 :

*wys'e Trh* (101) *hđš*  
*yb'r l šn* (102) *ašt*  
*lm Nkr* (130) *mddth*  
*k'erby* (104) *tškn šd*  
(105) *[k]m hsn p'at mabr*

Pour le sens de *hsn*, voir *R.H.R.*, 1933, II, p. 34 n. 4. Il ne s'agit nullement, à notre avis, de couvrir (le verbe *škn* n'a jamais ce sens) le pays comme des sauterelles, mais d'exiler les Térachites hors des villes, notamment d'Ashdod construit par Shib'ani, fils de Térah.



un chevreau et un oiseau. Il offre du pain, aussi du vin dans une coupe d'argent et du miel dans une coupe d'or. Il monte au sommet d'une tour et lève la main vers les cieux pour offrir sa prière en même temps que son sacrifice au dieu El et au dieu Ba'al.

Après avoir procédé au sacrifice de communion (1), il met en marche son armée, dite « l'armée du Négeb »; or, parmi les tribus ainsi mobilisées on cite la tribu d'Asher (2).

A cette époque reculée, Zabulon et Asher n'étaient donc pas encore installées au nord du Carmel; elles demeurent dans le Négeb, c'est-à-dire dans le sud de la Palestine. La mention de ces deux tribus montre à quel point la vie des Israélites était alors mêlée à celle des autres Cananéens.

Après avoir chassé les Térachites de leurs villes, Kerét continue sa marche vers le sud et arrive au pays d'Édom. Là régnait un vieux roi, à la réputation farouche. El avait déjà enjoint à Kerét de traiter avec lui (3); il le rassure complètement en ces termes :

- Pebel-Melek changera  
 en roucoulement (4) le gémissement de son taureau,  
 (121) en voix humaine le braiment de son âne (5),  
 (122) en beuglement de bœuf de labour,  
 l'aboïement (123) du chien *şpr* (6).

(1) On trouvera ci-après le texte qui décrit ce sacrifice.

(2) Cette tribu devait être alors fort importante car on la trouve mentionnée un peu plus tard, dans les documents de Sétî I<sup>er</sup> et de Ramsès II. Notre texte mentionne en même temps la tribu de H̄asis et celle de *Kmyr* que nous rapprochons de Kamouer, à la frontière d'Égypte; cf. GAUTHIER, *Dict. géogr.* I, p. 46 et V, p. 202.

(3) Il ne faut pas restituer I K, 53<sup>a</sup>: « Ordre de Pebel-Melek »; tout le passage est à mettre dans la bouche du dieu El.

(4) Rapprocher *qr* de l'arabe *qarqarat*.

(5) Ce sont là des traits de folklore auxquels croyaient les anciens; on comparera l'ânesse de Balaam, *Nombres*, XXII, 28 et suiv.

(6) Nous proposerons de voir dans cet animal le griffon, d'après l'égyptien *şfr*. On pourrait comprendre encore le chien-oiseau (*şippor*).

Il t'enverra (124) des messagers,  
(il enverra) son *mswn* (1) vers Kerét (2)

Ces messagers ont donc à leur tête le personnage qualifié de *mswn*, certainement un personnage important, comme celui que les Nabatéens appelleront le « frère du roi » (3), c'est à dire le premier ministre. Voici le message qu'il transmettra :

- « Message (4) de Pebel-Melek :
- (126) Prends l'argent et l'or jaune (127) de la main de son *maqam* (5)  
et (prends) un esclave à vie (128), trois chevaux,  
un char (129) dans l'écurie de Ben-Amat.
- (130) Prends (6) (6) Kerét le sacrifice de communion (7)  
et écarte-toi (6) Roi, (132) de ma maison,  
éloigne-toi, (6) Kerét, (133) de mon parvis.  
Ne combats pas (134) le grand Édom  
ni Édom-Shararot (8).
- (135) (Car) Édom est un don de El  
et la prunelle (136) du Père de l'humanité (9).

(1) Peut-être de racine arabe *swl*, comme *sawwl* = pareil, égal. VIROLLEAUD, *Keret*, p. 83 comprend que c'est Kerét, qui est le *mswn* de Pebel-Melek.

(2) I K, 120-125 :

*w l yšn Pbl (120) mlk*  
*lqr š'egt 'ebrh*  
(121) *lql nhqt ḥmrh*  
(122) *lg't 'alp ḥrš*  
*zḡt (123) klb špr*  
*w yl'ak (124) ml'akm lk*  
*'m Krt (125) mswnh*

(3) CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'archéol. orientale*, I, p. 61 ; II, p. 380.

(4) Non « ordre », comme traduit M. VIROLLEAUD.

(5) Autre terme pour désigner le principal messenger, le *mswn* cité plus haut. Il s'agit du « lieutenant », aujourd'hui *qaimmaqam*.

(6) C'est-à-dire « accepte de partager ».

(7) Le mot *šlm* est répété.

(8) Sur ces termes géographiques, voir plus haut, p. 57-58.

(9) I K, 125-129 :

*ṯm Pbl mlk*  
(126) *qh ksp wyrq ḥrš (127) yd mqmh*  
*w 'bd 'lm (128) šlš sswm*  
*mrkbt (129) btrbš bn 'amt*

Il y a lieu de remarquer la couleur religieuse de ce passage, tout à fait comparable à celle du *Deutéronome*, II, 4-5 et 9, où Yahwé recommande aux Israélites de ne pas attaquer Édom ni Moab.

Kerét se conformant aux instructions divines accepte les présents ; mais il demande encore de l'or fin, dont il n'a pas chez lui <sup>(1)</sup> dit-il, ce qui témoigne qu'Édom l'allait probablement chercher au pays d'Ophir. Il demande même, puisque El lui a promis une descendance, à épouser la petite-fille de Pebel-Melek :

Donne-moi Meshet-ḥory  
 (qui est) la grâce de la descendance de ton fils aîné.  
 Sa grâce est comme la grâce d'Anat,  
 sa beauté comme la beauté d'Ashtart.  
 Son cri (est) : « Je hais l'ennemi ! » <sup>(2)</sup>  
 Sa paupière est une coupe de *shermel*.  
 Elle ceindra.....  
 Je trouverai le bonheur dans la pureté de son œil <sup>(3)</sup>.

On voit que les Phéniciens, dès le xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère étaient

- (130) *qḥ Krt šlmm* (131) *šlmm*  
*wng mlk* (132) *lbtj*  
*rḥq Krt* (133) *lḥsry*  
*'al tšr* (134) *'Udm rbt*  
*w 'Udm šrrt*  
 (135) *'Udm ytnl 'El*  
*w'ušn* (136) *'Ab 'adm*

(1) I K, 142.

(2) C'est-à-dire qu'elle ne voudrait pas épouser un ennemi ; mais ce n'est pas le cas de Kerét.

(3) I K, 143-149 :

- (143) *tn ly Mšt ḥry*  
 (144) *n'mt špḥ b krk*  
 (145) *dk n'm 'nt n'mh*  
 (146) *km tsm 'štrt ts[mh]*  
 (147) *d'qh 'eb 'eqn'e*  
*'p[<sup>c</sup>p]h* (148) *sp šrml*  
*tḥgrn ... bm*  
 (149) *'ašlw bšp 'nh*

Pour l'établissement du texte, voir *Syria*, 1936, p. 302-303.

en possession — rythme et formules — des formes poétiques qui prendront tout leur développement dans le *Cantique des cantiques*. D'autre part, si l'on comprend le nom propre Meshet-ḥory, « la fille du ḥorite » (1), nous retrouvons mention de l'ancienne population du pays de Se'ir et nous voyons que la graphie en est différente de celle des Khurri qui, partis des rives du Tigre, avaient envahi le Mitanni.

Le poème de Kerét projette un trait de lumière sur la Phénicie, le Négeb et le pays d'Édom au 11<sup>e</sup> millénaire, avant notre ère. Ces populations sont loin de l'état de barbarie qu'on supposait ; elles apparaissent comme des groupes fortement organisés, alors qu'on avait tendance, à la suite des textes égyptiens, à méconnaître leur valeur. On notera combien la piété de Kerét est exemplaire avec des manifestations d'une haute tenue morale. Nous avons vu qu'elle appelait la comparaison avec l'esprit deutéronomiste.

D'un intérêt non moins grand est l'allure de « guerre de religions » que l'auteur du poème donne aux événements plus ou moins légendaires qu'il relate. Cela témoigne qu'au xiv<sup>e</sup> siècle av. J. C., on concevait que deux peuples pouvaient entrer en conflit pour des raisons de culte. N'était-ce pas le temps où Aménophis IV opérait sa réforme religieuse en Égypte, avec peut-être des répercussions sur les centres voisins ? Il est très net, en effet, que le texte nous montre l'alliance des adorateurs de El, qui sont aussi les tenants de Sapas (la déesse Soleil) (2), contre les partisans des cultes lunaires. Ces derniers, ayant comme chefs Téraḥ et sa femme Shin-Nikar, sont chassés du pays. Les Sépasites l'emportent sur les Térachites. L'intérêt de cet épisode est de nous aider à comprendre

(1) Voir *R.H.R.*, 1935, I, p. 45.

(2) Le texte désigne les Édomites sous le vocable de Sépasites ; mais, d'autre part, Kerét est le soldat de Sapas. Le groupe ainsi constitué est donc à base religieuse et solaire.

comment le mouvement, à la tête duquel se place Moïse, a pu comporter non seulement une rupture politique avec le groupe méridional des Cananéens, mais aussi une rupture religieuse qui se répercutera tout au long de l'histoire d'Israël.

Précisément, M. Virolleaud a signalé (1) qu'une tablette encore inédite de Ras Shamra, portait mention du dieu Yaw et, récemment, M. K. G. Kuhn a montré le développement de Yw en Yhw pour aboutir à Yhwh (2). On peut donc tenir pour historique l'adoption par Moïse du culte de Yaw-Yahwé et pour fondée la belle image que Jérémie met dans la bouche de Yahwé :

Je me rappelle la grâce de ta jeunesse,  
l'amour de tes fiançailles,  
lorsque tu me suivais dans le désert,  
sur une terre qu'on n'ensemence pas (3).

Ne manquons pas de noter aussi que le souvenir de cette activité religieuse s'est conservé précisément autour de Qadesh (4) que les textes de Ras Shamra connaissent bien.

Par contre, jusqu'ici tout au moins, on ne trouve dans les textes de Ras Shamra aucune allusion aux légendes qu'on s'accorde à reconnaître comme empruntées par la Genèse aux Babyloniens : création, déluge, Nemrod, Tour de Babel. Donc, jusqu'ici, n'est pas vérifiée l'hypothèse de Gunkel (5) d'après laquelle ces légendes seraient parvenues aux Israélites par l'intermédiaire des Phéniciens dès le 11<sup>e</sup> millénaire avant notre ère.

(1) Voir *R.H.R.*, 1932, I, p. 247.

(2) K. G. KUHN, dans *Orientalistische Studien Enno Littmann*, 1935, p. 24-42, avec utilisation, p. 30-31, des textes de Ras Shamra.

(3) Jérémie, II, 2-3.

(4) Voir Lods, *Israël*, p. 200 et suiv., p. 370 et suiv., notamment d'après *Exode*, XV, 25.

(5) *Genesis*, 2<sup>e</sup> éd., p. LIV.

D'autre part, si Gunkel (1) a bien reconnu que les légendes patriarcales étaient d'origine cananéenne, il tenait pour proprement israélites les récits de la Genèse qui ont trait au Négeb. On sait aujourd'hui que des récits analogues avaient cours chez les anciens Phéniciens.

**Le rôle des Térachites.** — En confrontant les récits de l'activité des patriarches et les légendes ancestrales phéniciennes, on peut essayer de se représenter les événements qu'ils visent les uns et les autres si, comme nous le croyons, il faut admettre un rapport ethnique entre les troupes de Térah des textes de Ras Shamra et les Abrahamites.

Nous avons vu plus haut que la sortie d'Ur en Chaldée des Abrahamites est une légende destinée à expliquer l'influence des cultes d'Ur, qui se répandirent de Ḥarran jusque dans le sud palestinien, au temps de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur.

Si ces nomades pouvaient être rapprochés des SA.GAZ ou Ḥabiru (2), qui paraissent avoir fréquenté le désert de Syrie, bien des choses s'expliqueraient. Notamment, que certains princes phéniciens — déjà à une époque antérieure aux tablettes d'el-Amarna — les aient utilisés comme mercenaires pour garder la route d'accès à la mer Rouge si importante pour le commerce de Tyr et de Sidon (3). Cette hypothèse est confirmée par le rôle attribué à Térah dans le « poème des dieux gracieux et beaux » (SS), puisque c'est un fils de Térah, Shib'ani (peut-être ethnique de Shib'a,

(1) *Ibid.*, p. LVI.

(2) Phonétiquement il n'y a aucun empêchement à identifier les Ḥabiru avec les Hébreux. Un rapide exposé de la question est donné par Th. J. МЕСК, dans *Bull. Amer. Schools of Orient. Res.*, févr. 1936, p. 17-19. D'autre part, M. J. W. JACK, *The Ras Shamra Tablets*, p. 34 et suiv., a ingénieusement proposé de reconnaître dans le vocable Ḥbt des tablettes de Ras Shamra les SA.GAZ ou Ḥabiru. Cela n'empêcherait pas de rapprocher le Ḥobah biblique de Ḥabatu, appliqué aux nomades ou semi-nomades qui dominaient le désert de Syrie.

(3) Sur l'importance de cette route, voir plus haut, p. 62.

nom ancien de Bersabée) qui passait pour avoir fondé Ashdod, aboutissement naturel de la route venant de la mer Rouge (1).

D'autre part, cette situation correspond non seulement à ce qu'on nous dit de l'installation d'Abraham entre Qadesh et Shur (2) ou de l'installation d'Isaac (3), mais encore aux traités passés entre les Abrahamites et les rois cananéens de la région.

Cependant, si SS nous conserve, tout comme les récits de la Genèse, le souvenir de cette installation pacifique, il arrive un moment où intervient une réaction des Cananéens et où les rois de Sidon durent, avec leurs alliés, renvoyer à leur ancienne vie nomade ces populations qui menaçaient de l'emporter. La légende de Kerét nous conserverait l'écho de ces événements; elle expliquerait notamment que l'expulsion des Térachites des villes de la côte philistine avait pour objet de rétablir la liaison directe, politique et commerciale, avec le royaume d'Édom.

Ainsi les légendes patriarcales nous représenteraient une tentative d'hégémonie des Abrahamites dans le Négeb, tentative qui ne tarda pas à être brisée et, à la suite de laquelle, s'étend cette période obscure où les Israélites pénétrèrent en Égypte avec les Hyksos, pour en être refoulés avec eux (4).

**Le rituel.** — Les contacts entre Cananéens et Israélites n'apparaissent pas seulement dans tel ou tel récit légendaire, on les constate aussi dans le culte et notamment dans le rituel sacrificiel.

L'organisation religieuse des Phéniciens, telle qu'elle ressort des nou-

(1) Sur la restitution d'Ashdod dans *Deutér.*, XXXIII, 2, en relation avec Qadesh, voir *R.H.R.*, 1933, II, p. 16.

(2) *Gen.*, XX, 1.

(3) *Gen.*, XXIV, 62.

(4) Voir notre article *Quelques précisions touchant les Hyksos*, dans *R.H.R.*, 1934, I, p. 113-128.

veaux textes, comprend deux classes de personnages assez étroitement liés (1), les prêtres (*kohanim*) et les *qedeshim*. Les prêtres ont à leur tête un chef des prêtres (*rab kohanim*) (2).

Quant aux *qedeshim*, ce sont comme leur nom l'indique des hommes particulièrement consacrés à la divinité. Il se peut que leur institution ait mérité le discrédit qu'a jeté sur eux l'Ancien Testament (3); mais il n'est pas certain qu'il en fut primitivement ainsi. Il ne faut pas oublier que les auteurs bibliques accusent de prostitution tous les adorateurs des dieux étrangers. A l'époque qui nous occupe, ce titre de « consacré » devait correspondre à celui d'« homme de Dieu » (*'ish Elohim*) appliqué aux voyants et aux prophètes dans l'A. T.

En ce qui concerne le sacrifice, on notera que le *mtn tm* des textes de Ras Shamra ou « offrande parfaite » correspond au *tanim* du Lévitique (4). Comme dans l'Ancien Testament on use du terme *šlm* dans le sens général de sacrifice et de *šlmm* pour le sacrifice de communion (5). Il y a identité complète d'acception de ces termes techniques et non opposition comme on a voulu l'établir.

L'holocauste est connu sous le terme *šrp* (6) que l'hébreu a retenu (*saraph*) pour les holocaustes d'enfants. De même, peut-être avec ce même sens, les textes de Ras Shamra conservent le souvenir du sacrifice *molk* (7). Nous avons cru reconnaître mention du « sacrifice pour le pé-

(1) Voir ci-dessus, p. 55.

(2) Ci-dessus, p. 20 et 31.

(3) Lods, *Israël*, p. 118 et 521.

(4) *R.H.R.*, 1932, I, p. 285.

(5) *Syria*, 1936, p. 101.

(6) DHORME, *Revue bibl.*, 1931, p. 15; cf. *R.H.R.*, 1932, I, p. 286.

(7) Notre compte-rendu dans *Archiv für Orientforschung*, 1936, p. 167-168, à EISSFELDT, *Molk als Opferbegriff*, 1935.



ché » *dbh bst* qui correspondrait au *baḥat* israélite (1). Peut-être aussi le sacrifice *todah* (2).

La légende de Kerét nous conserve la description d'un sacrifice de communion qui sanctifie et lie les combattants de l'armée de Kerét avant la mise en marche (3). Le détail des ablutions, le sacrifice de l'agneau, du chevreau, l'offrande du pain qui doit en accompagner la consommation, l'offrande de l'oiseau accompagnée d'une libation de vin et de miel, l'offrande du sacrifice et de la prière faite au haut de la tour en levant la main, tout cela est prescrit par le dieu El :

- Tu te laveras et tu deviendras rouge (4).
- (62) Lave ta main, (ton coude),  
 (64) tes doigts jusqu'à l'épaule (5).  
 (65) Entre dans l'ombre de la tente (6).  
 (66) Prends l'agneau du sacrifice (7) avec ta main,  
 (67) l'agneau du sacrifice avec (ta) droite  
 (68) le chevreau (dans) les deux mains (8),  
 (69) la totalité de ton pain d'offrande (9).  
 (70) Prends (8) *mssr*, l'oiseau (71) du sacrifice.  
 Verse du vin dans une coupe d'argent,  
 du miel dans une coupe d'or.  
 (73) Monte au sommet de la tour,

(1) *R.H.R.*, 1932, I, p. 286.

(2) *Ibid.*

(3) Comparer les prescriptions de sanctification exigés des guerriers israélites à leur entrée en campagne ; cf. LODS, *Israël*, p. 340-342, qui rattache à des notions magiques les exemptions de *Deutér.*, XX, 1-9 et XXIV, 5.

(4) C'est-à-dire que le nettoyage du corps, qui ne devait pas être chose courante dans ces régions du Négeb où l'eau était rare, faisait apparaître la couleur halée, c'est-à-dire rouge de la peau.

(5) Nous dirions depuis les doigts jusqu'à l'épaule. La précision de ces ablutions est intéressante.

(6) Il doit s'agir d'un pavillon dans le sanctuaire ; cela rappelle le *ohel mo'ed*.

(7) Comprendre : tiens l'agneau avec ta droite. C'est très nettement le rite de la *semikha* ; cf. nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 27, 72-73.

(8) Tandis que l'agneau est simplement tenu par la droite, le chevreau est porté dans les deux mains.

(9) En arabe *nouzl*, c'est ce qu'on offre à un hôte.

- (74) monte au sommet de la tour.  
 Dresse-toi (sur) (75) les créneaux (?) du mur,  
 lève ta main (76) (vers) les cieux.  
 Sacrificie au Taureau (77), ton père, (qui est) El.  
 Sers Ba'al (78) en (lui offrant) ton sacrifice,  
 Ben Dagon (79) en (lui offrant) le produit de ta chasse (1)

L'offrande d'encens et de libations sur le toit est une pratique cananéenne bien connue (2).

Redescendant des terrasses, Kerét apprête le repas pour la communauté, autrement dit parachève le sacrifice de communion.

- Alors Kerét descendra (80) des terrasses  
 (pour) préparer (81) la nourriture pour la ville,  
 (82) le froment pour la communauté (3).

En 1921, dans nos *Origines Cananéennes du sacrifice irsaélite*, nous

(1) I K, 62-79 :

- t[r]thš wt'adm*  
 (63) *rḥ[š y]dk 'amt*  
 (64) *'uṣb[<sup>c</sup>th] 'd škm*  
 (65) *'rb [b ḡl ḥmt]*  
 (66) *qḥ 'em[r dbḥ bydk]*  
 (67) *'emr [dbḥ(?)bm] ymm*  
 (68) *ll'a k[l'atnm]*  
 (69) *klṯ l[ḥmk d]nzl*  
 (70) *qḥ m[srr] 'šr (71) dbḥ*  
*š[q bg]l ḥtš (72) yn*  
*b ḡl [ḥr]š nbt*  
 (73) *'l lšr [mg]dl*  
 (74) *w' l lšr [mg]dl*  
*rkb (75) škmm ḥm[t]*  
*š'a ydk (76) šmm*  
*dbḥ l šr (77) 'abk 'El*  
*šrd B' l (78) b dbḥk*  
*Bn Dgn (79) bmšdk*

(2) Jérémie, XIX, 13 ; XXII, 29.

(3) I K, 80-82 :

- wyrd (80) Krt lggt*  
*'db (81) 'akl lqryt*  
 (82) *ḥtṯ lbt ḥbr*

avons essayé de montrer l'identité foncière des principaux sacrifices israélites avec les sacrifices cananéens correspondants. Les découvertes nouvelles confirment cette opinion. Nous ne nous sommes trompé que sur un point, à savoir que les Israélites avaient emprunté ces rites sacrificiels après leur pénétration dans la Terre Promise. Ils les ont possédés avant leur entrée en Canaan, car les analogies de leur rituel sont plus grandes avec les descriptions et le vocabulaire des textes de Ras Shamra qu'avec les rites phéniciens plus tardifs. Pour préciser ce fait on peut avancer que si, dans la description du sacrifice qu'on trouve dans l'épopée de Kerét, on supprimait simplement le dernier mot, c'est-à-dire le nom de Ba'al, elle pourrait prendre place dans l'Ancien Testament, à côté des sacrifices des Patriarches.

Les récits eux-mêmes permettent une comparaison plus large. Pour prendre un exemple, on ne peut manquer d'être frappé de l'analogie de la situation de Kerét avec celle d'Abraham au chap. XV de la *Genèse* et on se convaincra que le détail de ce dernier n'a pas été imaginé à l'époque des rois d'Israël, mais qu'il remonte à une antiquité beaucoup plus reculée. En effet, comme pour Kerét, Dieu se fait entendre à Abraham dans une vision et lui annonce qu'il possédera un grand pays. Même réflexe chez Abraham qui proteste car il n'a pas de descendance, alors Dieu lui en promet une. Comme pour Kerét, Dieu prescrit à Abraham un sacrifice de quadrupèdes domestiques et d'oiseaux (1). Toutefois, le rédacteur biblique est avant tout préoccupé de conclure son récit par un pacte solennel entre Abraham et Dieu, ce qui serait sans objet dans le poème phénicien puisque Kerét et son peuple sont de longue date des fidèles du dieu El.

(1) Il se pourrait que *Gen.*, XV, 11 fut conservé d'un récit plus circonstancié où, comme dans Danel (I *Danel*, 28 et suiv., III D, I, 19 et suiv.), on examinait le vol, des aigles.



## CONCLUSION

A haute époque, Cananéens et Israélites avaient le même habitat, le même genre de vie dont l'écho se conserve dans des légendes ancestrales analogues, le même culte du dieu El. Le rapprochement entre les langues, qui se marque en dépit de la différence des temps, et qui se manifeste jusque dans la structure poétique, tout nous paraît imposer une communauté d'origine. N'avons-nous pas trouvé Asher et Zabulon mêlés aux Cananéens? Ainsi, jusqu'en plein deuxième millénaire, les tribus israélites ont dû faire partie du groupe cananéen, en lien étroit avec Édom<sup>(1)</sup> et avec le groupe qui constitua les Phéniciens.

La civilisation cananéenne se développe en richesse et en puissance dès le III<sup>e</sup> millénaire. Installés à Tyr et à Sidon, maîtres du commerce avec la mer Rouge, les Phéniciens atteignent Ras Shamra dès la seconde moitié de ce millénaire.

Dans le premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le puissant groupe Cananéen envahit le Delta du Nil. Là les envahisseurs reçoivent le nom de *hiq-khasitou*, Hyksos, dont le sens n'est pas « chefs bédouins », mais « peuple nomade »<sup>(2)</sup>. On a faussé l'histoire du mouvement Hyksos en l'attribuant aux Mitanniens<sup>(3)</sup>. Il est essentiel de constater que les principa-

(1) L'A. T. insiste sur cette parenté ; cf. *Deuté.*, XXIII, 8.

(2) Du moins dans la terminologie de Thoutmès III et d'Aménophis II, de même que dans le texte de Manéthon ; cf. W. WOLF, *Z.D.M.G.*, 1929, p. 68.

(3) On a voulu notamment apporter une preuve à cette hypothèse en considérant la fortification de Qaṭna (Mishrifé, près d'Émèse ; voir la carte fig.1) comme l'œuvre des Mitanniens. En réalité, l'organisation de l'ancienne Qaṭna avec son temple de Nin-Egal, son palais, sa grande levée de terre rectangulaire l'enserrant, remonte

les divinités des Hyksos en Égypte sont les dieux El, Ba'al ou Seth et la déesse 'Anat sous la nom de Anta (1). Or, ce sont précisément les principales divinités des Phéniciens que nous font connaître les poèmes de Ras Shamra.

L'intimité de civilisation et même ethnique qui liait alors les Israélites aux Cananéens apparaît nettement dans l'*Epopée de Kerét*, avec la mention des tribus de Zabulon et d'Asher et pose sous son vrai jour la question de l'entrée des Israélites en Égypte. Si l'on admet que les Hyksos sont des Cananéens, ils devaient compter parmi eux des clans Israélites (2) et on ne peut plus attribuer au hasard que, d'une part, nous trouvons des scarabées hyksos au nom de Yaqob et Yaqob-El, tandis que, de l'autre, l'Ancien Testament mentionne l'entrée en Égypte du patriarche Jacob et de sa famille, rendant un culte particulier à El.

Ce qu'on a appelé l'Exode n'est donc pas sans lien avec l'expulsion des Hyksos et la question s'éclaire si on admet, comme M. Montet l'a proposé récemment, que la ville de Ramsès (3) n'était autre qu'Avaris, capitale des Hyksos, qu'il faut placer à Tanis. Cependant, les Israélites étant répandus aussi dans le terre de Gosen, certains d'entre eux ont pu se maintenir en Égypte plus longtemps que les habitants d'Avaris.

L'analogie que nous offrent les textes de Ras Shamra et la valeur certaine des légendes patriarcales, obligent à conclure que les récits israélites se sont conservés grâce à la tradition écrite, ce qui modifie radicalement le point de vue de l'école de critique biblique. D'ailleurs,

à la troisième dynastie d'Ur et loin d'avoir servi de relai à une prétendue grande armée mitannienne dont aucun texte ne parle, elle a dû être utilisée comme point d'appui par les Amorrhéens qui ont fondé la première dynastie babylonienne.

(1) Voir notre article, *Quelques précisions touchant les Hyksos*, dans *R.H.R.*, 1934, I, p. 113-128.

(2) Les meilleurs historiens l'admettent, ainsi Lods, *Israël*, p. 194 et suiv.

(3) *Exode*, I, 11 ; XII, 37 ; *Nombres*, XXXIII, 3 et 5. L'identification de Ramsès avec Tanis répond à *Psaumes*, LXXVIII, 12.

il était apparu à nombre d'exégètes que les déductions de l'école de critique biblique ne correspondaient pas à la réalité. Ainsi Gunkel dans sa *Genesis*, le professeur C. F. Burney en ce qui concerne la proto-histoire israélite, ont senti la nécessité de prendre du large.

Il est certain que, tout en rendant hommage au grand et fécond effort exégétique mené par Reuss, Graf et Wellhausen, et en restant sur le plan scientifique qu'ils ont tant contribué à établir, on ne peut manquer de reviser leurs conclusions, en ce qui touche la basse époque et le peu de valeur des anciennes traditions israélites.

L'école de critique biblique était en droit d'écarter l'idée d'une documentation écrite, antérieure à l'époque des rois, tant qu'on a cru que les Cananéens ignoraient l'usage de l'écriture avant la fin du 11<sup>e</sup> millénaire. Mais nous constatons l'usage développé de cette écriture dès au moins le 14<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Comme, d'autre part, les analogies sont frappantes entre légendes ancestrales phéniciennes et légendes patriarcales israélites, on ne peut douter de l'antiquité de ces dernières, non pas seulement pour quelques traits épars, mais pour la construction même du récit, les détails du rituel et jusqu'à l'expression de la piété.

Ce sont des renseignements positifs, parce qu'écrits anciennement, que l'Ancien Testament nous conserve sur la situation des Israélites avant leur installation en Canaan. Il faut renoncer, notamment en ce qui concerne les récits sur les patriarches, à n'y voir qu'une collection de petites histoires indépendantes les unes des autres et arbitrairement réunies dans un récit continu par les scribes des 9<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> siècles. Ces scribes ont tout au contraire exploité, raccourci et fortement dénaturé des légendes d'une ampleur remarquable dont les textes de Ras Shamra nous fournissent le modèle.

Ayant ainsi pris le contrepied de la réalité, l'école de critique biblique a été entraînée à trop rabaisser les dates du développement religieux en Israël, car on ne peut admettre qu'il fût en retard sur celui

de ses voisins cananéens. Même ce qu'on a appelé l'esprit deutéronomiste se retrouve dans le poème de Kerét et, dès lors, on reconnaîtra que si les Prophètes ont magnifiquement développé cette tendance pieuse, ils ne l'ont pas créée.

Donc, les tablettes découvertes à Ras Shamra, l'ancienne Ugarit, ne nous révèlent pas seulement les légendes ancestrales et les mythes phéniciens, qui avaient cours vers le milieu du 11<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Pour la première fois, nous sommes mis en présence d'une documentation externe qui projette une vive lumière sur la primitive civilisation Israélite, notamment en ce qui concerne le culte. Nous saisissons les conditions dans lesquelles a pu s'effectuer la rupture politique et culturelle avec les Cananéens, à laquelle le nom de Moïse est resté attaché, c'est dire que nous comprenons mieux le développement religieux en Israël à haute époque. En conséquence, il n'est pas exagéré d'avancer que la découverte des tablettes de Ras Shamra est la plus importante qui ait jamais été faite dans le domaine des études bibliques.



## INDEX DES NOMS PROPRES

*Les noms de lieux en italiques.*

- A<sup>ʿ</sup>ara, d., 58.  
Abel (le P.), 32.  
Abimelek, 85.  
Abmiilki, 15.  
Abner, 75.  
Abraham, 8, 60, 85, 96 et s., 101, 108 et s., 113.  
Accadien, 13, 22, 47, 50 et s.  
Achab, 12.  
Achéens, 21 et s.  
Adados, d., 75.  
Addu, d., 68.  
Aḫiram, 13, 51, 80.  
Akarita, voir Ugarit.  
Akroreîtès, 69.  
Albanèse, 32 et s.  
Albright (W. F.), 16, 28, 32, 48, 50, 96.  
*Alep*, 17, 32, 56.  
Aliyan Ba<sup>ʿ</sup>al, d., 53, 65; 69-70, 71-81, 93.  
*Aishé*, 31.  
*Amarna (el-)*, 10, 12-15, 19, 28, 68, 108.  
Amenemhat III, 9.  
Amenemhat IV, 9, 52.  
Aménophis II, 115.  
Aménophis III, 13 et s., 15, 28.  
Aménophis IV, 13 et s., 106.  
Amorites, Amorrhéens, 73, 116.  
<sup>ʿ</sup>*Amq (el-)*, 24.  
*Amurru*, 15 et s., 25.  
Amyke, 24.  
<sup>ʿ</sup>Anat, d., 65, 71, 73, 77-79, 86, 92 et s., 105, 116.  
*Anau*, 16.  
Andrae (Walter), 27.  
Anta, voir <sup>ʿ</sup>Anat.  
*Antioche*, 24.  
Apsou, d., 70.  
<sup>ʿ</sup>*Aqabah*, 62.  
Aqhat, d., 86-89, 91 et s.  
<sup>ʿ</sup>*Arabah*, 58.  
Arabe, *Arabie*, 50, 61, 71.  
*Arabie Pétrée*, 62.  
Araméens, 20, 57, 96.  
Argiens, 23.  
*Argob*, 31 et s.  
*Arvad*, 25.  
Aryens, 38.  
*Ascalon*, 58.  
*Ashdod*, 57 et s., 60, 62, 102, 109, 103, 115 et s.  
Ashérat, d., 40, 48, 61, 68, 71, 76 et s.  
Ashérat-de-la-Mer, d., 71 et s.  
<sup>ʿ</sup>Ashtart, d., 61.  
*Asie mineure*, 23, 25, 45, 56.  
Assur, Assyriens, 16, 27, 56.  
Atar <sup>ʿ</sup>até, Atargatis, d., 71.  
Atn-prln, 31.  
*Avaris*, 116.  
<sup>ʿ</sup>*Ay*, 10, 73.  
Aziru, 15 et s.  
*Azotos*, voir Ashdod.  
Ba<sup>ʿ</sup>al, d., 19, 27-29, 40 et s. 44 et s., 48, 61, 65, 68 et s., 71-81, 83 et s., 87-90, 98 et s., 101, 103, 112 et s., 116.  
Ba<sup>ʿ</sup>al-Ḥarran, d., 97.  
Ba<sup>ʿ</sup>al Ṣaphon, d., 25, 28, 69.  
Ba<sup>ʿ</sup>al Zeboub, voir Ba<sup>ʿ</sup>al Zeboul.  
Ba<sup>ʿ</sup>al Zeboul, d., 69.

- Babel, Babylone, Babyloniens*, 11, 69, 107.  
*Balaam*, 103.  
*Barrois (le P.)*, 13.  
*Bathshéba*<sup>c</sup>, 57.  
*Baudissin (W. W. Graf)*, 99.  
*Bauer (Hans)*, 20, 48 et s., 55, 57, 60, 72 et s., 82.  
*Beelzeboul, d.*, voir Ba'al Zeboul.  
*Ben-Amot*, 104.  
*Ben Dagon (voir Hadad), d.*, 76, 112.  
*Bérard (Victor)*, 58.  
*Berr (Henri)*, 7.  
*Bersabée*, 57, 60, 109.  
*Beth-Shemes*, 32.  
*Boghaz-Keui*, 16, 22.  
*Böhl (Franz)*, 13.  
*Burchardt (Max)*, 16.  
*Burney (C. F.)*, 117.  
*Butin (le P.)*, 13.  
*Byblos*, 9, 10, 13-15, 17, 19, 21, 25, 35, 52, 62, 69.  
*Cadmos*, 23.  
*Canaan, Cananéens*, 7, 10, 13, 51 et s., 57-59, 62, 67, 103, 107, 109, 113, 115-118.  
*Cantineau (Jean)*, 57.  
*Carmel*, 99, 103.  
*Casius*, 23.  
*Chaldée*, 62.  
*Chenet (Georges)*, voir Schaeffer.  
*Chousoros, d.*, voir Kousor.  
*Chypre, Chyriotes*, 20 et s., 22-24, 32, 45, 63.  
*Cilicie*, 19.  
*Citium*, 23.  
*Clermont-Ganneau (Charles)*, 11, 58, 71, 97, 104.  
*Cnosse*, 24.  
*Condamin (le P.)*, 79.  
*Cooke (G. A.)*, 12, 97.  
*Crète, Crétois*, 23 et s., 44, 63; voir Minoen.  
*Cruikshank*, 16.  
*Dasdush*, 31, 56.  
*Dagon, d.*, 19, 28 et s., 99.  
*Damas*, 32.  
*Damascius*, 68, 74.  
*Dan*, 100 et s.  
*Danel, d.*, 66, 83, 86-93, 98.  
*Daniel, voir Danel.*  
*David*, 76.  
*Ddmy*, 56.  
*Déborah*, 96.  
*Delaporte (Louis)*, 15.  
*Dibân, Dibon*, 11.  
*Dhorme (Edouard ou Paul)*, 13, 19, 20, 22, 30 et s., 48, 56, 96, 110.  
*Dhou-Shara, d.*, 58.  
*Dionysos, d.*, 71.  
*Diringer (David)*, 12.  
*Djabboul*, 32.  
*Djaulon*, 32.  
*Dossin (Georges)*, 12, 28, 97.  
*Dragon, d.*, 70.  
*Dunand (Maurice)*, 10, 13, 19, 35.  
*Dusarès, d.*, 58, 71.  
*Édom, Édomites*, 8, 52, 57 et s., 62, 68, 101, 103-106, 109, 115.  
*Édom rabbim (var. rabbot)*; 57, 104.  
*Édom sherarôt*, 58, 104.  
*Égée (mer), Égéens*, 22 et s., 25, 33, 38, 46, 63.  
*Égypte*, 9-12, 19, 25, 36 et s., 51, 78, 80, 85, 103, 106, 109, 116.  
*Eissfeldt (Otto)*, 110.  
*El, d.*, 40, 48, 58, 61, 67 et s., 71 et s., 79-81, 86-89, 91 et s., 101-103, 105 et s., 111-113, 115 et s.  
*Elah, d.*, 48.  
*Elat, d.*, 71.  
*Élie (le prophète)*, 74, 99.  
*Elm, d.*, 61.  
*El-melek*, 31.  
*Élohim, d.*, 110.  
*Émèse*, 72.  
*Émim*, 98.  
*Éqron*, 58.  
*Érythrée (mer)*, 58.  
*Eshmounazar*, 86, 95.  
*Eshtemo'a*, 56.  
*Etrh, d.*, 81.

- Euphrate*, 22.  
 Evans (sir Arthur), 24, 44.  
 Ézéchiél, 20, 98.  
 Février (James G.), 63.  
 Forrer (Emil), 16, 28.  
 Frazer (sir James), 77, 79, 95.  
 Friedrich (J.), 57.  
*Gaga*, 15.  
 Gauthier (Henri), 16, 23, 103.  
*Gaza*, 58.  
*Gebeil*, voir Byhlos.  
*Gerar*, 85.  
*Gézer*, 9, 12, 24.  
 Giblite, voir Byblos.  
 Ginsberg (H. L.), 55.  
 Glmt, d., 82.  
*Gosen*, 116.  
 Götze (Albrecht), 22.  
 Gozer, d., 86 et s., 89, 91.  
 Gpn w Egr, d., 82.  
 Graf, 117.  
*Grèce*, 23, 44 ; voir Mycènes, Thèbes.  
 Gressmann (Hugo), 14, 25, 86.  
 Gunkel (Hermann), 8, 75, 107 et s., 117.  
 Ḥabatu, 108.  
 Ḥabiru, 108.  
 Hadad, d., 68 et s., 74 et s., 98 et s. voir Ba'al.  
*Ḥanigalbat*, 15.  
 Ḥarhab, d., 81-84.  
*Harnam*, 86, 89.  
*Ḥarran*, 96 et s., 108.  
 Harris (Z. S.), 50, 53, 55.  
 Ḥasis (tribu), 103.  
 Ḥasis, d., 72 et s.  
 Ḥbt, voir Ḥobah.  
 Ḥdd, d., 68, voir Hadad.  
 Hébreu, 50, 108, 110.  
 Héral, d., 82, 89.  
 Helbig (Wolfgang), 23.  
 Hennequin (L.) 12, 73.  
 Héphaistos, d., 72.  
*Hermon*, 73.  
 Hérodote, 58 et s.  
 Heurtley (W. A.), 33.  
*Hiérapolis*, 74, 99.  
 Hittites, 15, 20, 22, 31, 56.  
 Hiyon, d., 72.  
 Ḥobah, 31 et s., 108.  
 Hori (scribe), 32.  
 Ḥorites, 58.  
 Ḥoulé (lac de), 100 et s.  
 Hrozny (Bedrich), 13, 30, 38, 56.  
 Ḥry, voir Khurrite.  
 Humbert (Paul), 56.  
 Hyksos, 11, 109, 115 et s.  
 Ianhamu, 15.  
 Iapeḥ-Addi, 15.  
 Ibira, 22, 30.  
 Inachos, 23.  
*Ionie*, Ioniens, 30, 56.  
*Iran*, 16.  
 Isaac, 109.  
 Ishtar, d., 27.  
 Isis, d., 82.  
*Isopata*, 44.  
*Israël*, Israélites, 8, 53, 58 et s., 61, 90, 95, 103, 105, 107, 109, 113, 115-118.  
*Istanbul*, 12.  
 Ita, 28.  
 Jack (J. W.), 31, 60, 108.  
 Jacob, 77, 116.  
 Jahn (Otto), 50.  
 Jérémie, 12, 74, 79, 107.  
 Jéroboam I, 101.  
 Jéroboam II, 12.  
*Jérusalem*, 12, 74.  
*Joppe*, 70.  
 Joseph, 77.  
 Josèphe, 100.  
*Jourdain*, 61, 99 et s.  
 Kadashman-Ḥarbe, 15.  
*Kamouer*, 103.  
 Kasos, 23.  
 Kerét, Kerétites, 8, 57-59, 62, 66, 68, 98, 101-106, 109, 111-113, 116, 118.  
 Khurri, Khurrites, 21 et s., 47, 55 et s., 106.  
 Kitia, 23 et s.  
 Klein, 11.

- Kmyr, 103.  
 Knudtzon (J. A.), 12, 15, 19.  
 Kasarot, d., 66, 82 et s., 89.  
 Kosérites, 102.  
 Koser, Kousor, d., 65, 72-74.  
 Kronos, d., 68, voir El.  
 Kuhn (K. G.), 107.  
 Lagrange (le P.), 68, 74.  
*Laish*, 100.  
*Laodicée ad mare*, 15, 17.  
 Latpon, d., 76 et s., 79 et s.  
 Lattaquié, voir Laodicée.  
*Leucos Limen*, 32.  
 Léviathan, d., voir Lotan.  
*Liban*, 22, 62 et s., 69, 73.  
 Libanéotès, 69.  
 Littmann (Enno), 58.  
 Lods (Adolphe), 7, 76, 79, 96, 107, 110 et s., 116.  
 Lotan, d., 70.  
*Louristan*, 38.  
 Lucien, 99.  
 Lycurgue, d., 71.  
 Macalister (R. A. S.), 9.  
 Malalas, 23 et s.  
 Mallowan (M.E.L.), 16.  
*Maltaya*, 40.  
 Mami, 25, 28.  
 Mannhardt (W.), 79, 99.  
*Mari*, 36.  
 Marquet-Krause (M<sup>me</sup>), 73.  
 Meck (Th. J.), 108.  
*Méditerranée* (mer), 58, 60 et s., 63.  
*Megiddo*, 12, 13.  
 Melqart, d., 99.  
 Mer, d., 70.  
 Mésa, 11, 50, 52.  
 Meshet-dnty, 87.  
 Meshet-ḥory, 105 et s.  
 Mesnil (du) du Buisson, 28.  
*Mésopotamie*, 9, 11, 17, 19, 22, 78, 96 et s., 101.  
 Meyer (Eduard), 68.  
*Midbar Aloush*, 57.  
*Midbar Qadesh*, 57, 60.  
*Midbar Souphim*, 57, 60.
- Milkiili, 28.  
*Minet el-Beida*, 15, 20 et s., 29, 32, 36, 41, 44, 46.  
 Minoen, 24, 36, 44.  
*Mishrifé*, voir Qatna.  
 Mistu..., 15.  
*Mitanni*, Mitanniens, 11, 21 et s., 30, 37 et s., 56, 106, 115.  
*Moab*, 11 et s., 50, 105.  
 Moïse, 8, 60, 107, 118.  
 Mommsen (Th.), 7.  
 Montet (Pierre), 9, 10, 13, 35, 52, 116.  
 Montgomery (J. A.), 50, 53, 55 et s., 57.  
 Moret (Alexandre), 78.  
 Mot, d., 65, 70, 77-81, 92, 99.  
 Munk (S.), 91.  
*Mycènes*, Mycéniens, 21, 22, 37, 45 et s.  
 Na<sup>a</sup>aman, d., 84.  
 Nabatéens, 62, 104.  
*Nahr er-Rouqqad*, 32.  
 Nedim (en-), 78.  
*Négeb*, 56-58, 103, 106, 108 et s., 111.  
*Neirab*, *Nérab*, 97.  
 Nemrod, 107.  
 Ngr-mdr<sup>c</sup>, d., 60.  
 Nikal, d., 66, 81-85, 97.  
 Nikar, d., 66, 81, 97, 102, 106.  
*Nil*, 62, 115.  
 Nin-Egal, d., 97, 115.  
 Nin-Gal, d., 81, 97, 102.  
*Ninive*, 16.  
 Niqmad, Niqmeaš, 21-22, 30-32, 47, 56. Albright : Niqmedaš  
 Nonnos, 99.  
*Obeid (el-)*, 16, 17.  
*Ophir*, 105.  
*Oronte*, 24.  
 Orotal, d., 58.  
 Pağat, d., 86 et s., 90-92.  
*Palestine*, 9-13, 56, 61, 69, 80, 101, 103.  
 Palestine Exploration Fund, 9.  
 Pâque, 89.

- Parques, d., 82.  
 Parrot (André), 12, 36.  
 Pebel-Melek, 103-105.  
 Pentecôte, 89.  
*Perse*, 32.  
*Persique* (golfe), 58.  
 Petrie (sir Flinders), 9.  
 Peuples de la mer; 24 et s., 45.  
*Phénicie*, Phéniciens, 10-12, 14, 45, 50, 53, 55-63, 69, 80, 86, 105; voir Canaan.  
 Philistins, 58 et s., 100.  
 Philon de Byblos, 68, 70-73, 75.  
 Picard (Charles), 44.  
 Plutarque, 82.  
 Pottier (Edmond), 35.  
*Qadesh* (*Barnea*'), 57, 60, 107, 109.  
*Qadesh* (sur l'Oronte), 23, 56.  
*Qatna*, 28, 97, 115.  
*Qoué*, 19 et s.  
*Qış*, 56.  
*Rabbat Ammon*, 73.  
 Rahab, d., 70.  
 Raḥim, d., 52.  
*Ramsès*, 116.  
 Ramsès II, 23, 71, 103.  
 Ramsès III, 25.  
 Renan (Ernest), 11.  
 Rephaïm, d., 95.  
 Reuss (Edouard), 117.  
 Rib-Addi, 15 et s.  
 Ronzevalle (le P. Sébastien), 40, 72.  
*Roseaux* (mer des) voir Rouge (mer).  
*Rouge* (mer), 19, 58, 60-63, 108 et s., 115.  
 Rowe (Alan), 9.  
 Sabbatique (année), 90.  
 SA-GAZ, 31, 108.  
 Salaminos, *Salamis*, 23.  
 Salomon, 19, 40, 74.  
*Samarie*, 12.  
 Sanchoniathon, 72, 93.  
 Sapas, d., 61, 70, 80, 98, 106.  
 Şaphon, d., 69, voir Ba'al Şaphon.  
*Şaphon*, 28, 52.  
 Sara, 85.  
*Şaran*, *Sarna*, 52.  
*Saron*, 52.  
 Schaeffer (Claude F.-A.), 7, 11, 15-18, 20, 24-29, 32, 36, 39, 41 et s., 45 et s., 53, 66, 73.  
*Sejiré*, 97.  
*Sé'ir*, 58, 106.  
*Semachonitis*, *Semak* (lac), 100.  
*Senir*, 73.  
 Senousrit II, 28.  
*Sermin*, 31 et s., 56.  
 Seth, d., 40, 116.  
 Seth Şapouna, d., 28; voir Ba'al Şaphon.  
 Séti I, 103.  
 Sha'aite, 31.  
 Shaḥar, d., 66, 81.  
 Shalem, d., 66, 81.  
*Sharouḥen*, 56.  
 Shema', 12.  
*Shéra'*, 58.  
*Shib'ah*, 57, 60, 108.  
 Shib'ani, d., 57, 60, 81, 102, 108.  
 Shibonite, 31.  
 Shin, d., 81, 97, 102, 106.  
 Shor-El, d., 80, 112.  
*Shur*, 109.  
*Sidon*, Sidoniens, 25, 58, 62, 69, 73, 101, 108 et s., 115.  
*Silolé*, 12.  
 Sin, d., 81, 97, 102; voir Shin.  
*Sinaï*, 13, 51, 57.  
*Siryon*, 73.  
 Soleil, d., voir Sapas.  
 Sophonie, 58 et s., 96.  
*Spata*, 46.  
 Şpr, 103.  
*Srmn*, voir Sermin.  
 Subaréens ou Subarites, 22, 56.  
 Sumérien, 22, 47.  
*Suse*, 16 et s.  
*Syrie*, 9-11, 13 et s., 59, 67, 71, 73, 78, 108.  
*Ta'annak*, 13.  
 Tabernacles (fête des), 74, 90 et s.  
*Tanis*, 116.

*Tarse*, 99.  
*Téglatphalasar I.*, 25.  
*Tehom, d.*, 70.  
*Tell Arpatchiyah*, 16.  
*Tell Douweir*, 12, 73.  
*Tell el-Hesy*, 9, 10.  
*Tell Khalaf*, 16.  
*Térah, d.*, Térachites, 81, 83 et s.,  
 96 et s., 101-103, 106, 108 et s.  
*Thabion*, 72, 93.  
*Thèbes (Grèce)*, 23.  
*Thoutmès III*, 115.  
*Thureau-Dangin (François)*, 12, 16, 20,  
 22, 47, 98.  
*Tiamat, d.*, 70.  
*Tigre*, 22, 31, 56, 106.  
*Tirynthe*, 46.  
*Togarma*, 20.  
*Turkestan*, 16.  
*Tyr*, 10, 15, 20, 62, 69, 74, 99, 108, 115.  
*Transjordanie*, 11.  
*Troie*, 33.  
*Ube*, 31.  
*Ugarit*, passim.  
*'Ugrt*, 56.  
*Ur*, 96 et s., 102, 108, 116.  
*Vaphio*, 38.  
*Vincent (le P. Hugues)*, 9-10, 33.  
*Virolleaud (Charles)*, 7-9, 16, 19, 21

et s., 30-32, 36, 47-49, 51 et s.,  
 55 et s., 60, 65 et s., 70 et s., 80-83,  
 86, 91 et s., 95, 97 et s., 100 et s.,  
 104, 107.  
*Vulcain, d.*, 72.  
*Wadi eş-Şerabit*, 13.  
*Weber (Otto)*, 12, 15.  
*Wellhausen (J.)*, 117.  
*Wen-Amon*, 14.  
*Winckler (Hugo)*, 16.  
*Woolley (sir Leonard)*, 22, 24, 36.  
*Yahwé, d.*, voir *Yaw*.  
*Yağob, Yağob-El*, 116.  
*Yaréah, d.*, 81-84, 97.  
*Yaţpan, d.*, 86 et s., 92.  
*Yaw*, 74 et s., 90, 105, 107.  
*Yeivin (S.)*, 73.  
*Ym'an*, 56.  
*Yemim*, 98.  
*Ypshemouabi*, 35.  
*Yrgb*, voir *Argob*.  
*Zabulon*, 101, 103, 115 et s.  
*Zafer Papoura*, 24.  
*Zalhi*, 16.  
*Zamuri*, 25.  
*Zeboul*, 69 et s., 79 et s.  
*Zeboul-Yam*, 70.  
*Zendjirli*, 97.  
*Zeus, d.*, 75.

## INDEX DES CITATIONS BIBLIQUES

- Genèse*, XII, 10-20, p. 85.  
 XIV, 5, p. 98.  
 XIV, 6, p. 58.  
 XV, p. 113.  
 XX, p. 85.  
 XX, 1, p. 109.  
 XXI, 31, p. 60.  
 XXIV, 62, p. 109.  
 XXVI, 6-11, p. 85.  
 XXVI, 8, p. 84.  
 XXVI, 33, p. 57.  
 XXXVI, 20, p. 58.  
 XXXVI, 24, p. 98.  
 XXXVI, 26, p. 98.  
 XXXVII, 35, p. 77.
- Exode*, I, 11, p. 116.  
 III, 8, p. 79.  
 XII, 37, p. 116.  
 XIII, 19, p. 95.  
 XV, 25, p. 107.  
 XXII, 21-24, p. 98.  
 XXIII, 9, p. 98.  
 XXXIII, 7-11, p. 60.  
 XXXIV, 26, p. 95.  
 XXXVIII, 25-27, p. 98.
- Lévitique*, II, 14, p. 78.
- Nombres*, XVI, 13, p. 80.  
 XXII, 28, p. 103.  
 XXXIII, 3 et 5, p. 116.
- Deutéronome*, II, 4-5 et 9, p. 105.  
 II, 10, p. 98.  
 II, 12, p. 58.  
 III, 9, p. 73.  
 VI, 3, p. 79.  
 X, 18 et 19, p. 98.  
 XI, 9, p. 79.
- XX, 1-9, p. 111.  
 XXIII, 8, p. 115.  
 XXIV, 5, p. 111.  
 XXIV, 17 et 18, p. 98.  
 XXVII, 19, p. 98.  
 XXXII, 4 p. 101-102.  
 XXXIII 2, p. 109.
- Josué*, XIII, 2, p. 101.  
 XXII, 27, p. 60.
- Juges*, XVII, 27 et s., p. 100.
- I Samuel*, XII, 17, p. 90.  
 XXVII, 8, p. 101.
- II Samuel*, I, 18, p. 102.  
 III, 33-34, p. 75.  
 XXI, 1-10, p. 79.
- I Rois*, X, 22 et 28, p. 19.  
 XII, 28-29, p. 101.  
 XVIII, 27, p. 99.
- II Rois*, I, 2, p. 69.
- Jérémie*, II, 2-3, p. 107.  
 V, 28, p. 98.  
 VII, 6, p. 98.  
 XI, 5, p. 79.  
 XIV, p. 74.  
 XVII, 13, p. 74.  
 XIX, 13, p. 112.  
 XXII, 29, p. 112.
- Ézéchiel*, XIV, 14, p. 98.  
 XXIII, 3, p. 98.  
 XXVII, 14, p. 20.
- Sophonie*, II, 4-6, p. 58-59.
- Psaumes*, LXXVIII, 12, p. 116.  
 CXXXVI, 13, p. 61.
- Job*, XLII, 13, p. 57.
- Cantique*, II, 15, p. 83.





## TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Fig. 1. — Carte des environs de Ras Shamra.
- Fig. 2. — Vase reconstitué du iv<sup>e</sup> niveau de Ras Shamra, d'après le dessin de G. Chenet, dans Schaeffer, *Syria*, 1935, p. 163.
- Fig. 3. — Céramique du III<sup>e</sup> niveau de Ras Shamra, d'après les dessins de G. Chenet, dans Schaeffer, *Syria*, 1934, p. 2, fig. 10, et 1935, p. 161, fig. 10.
- Fig. 4. — Céramique du II<sup>e</sup> niveau d'après les dessins de G. Chenet.
- Fig. 5. — Herminette de Ras Shamra avec inscription.
- Fig. 6. — Vase en fritte d'après Schaeffer, *Syria*, 1933, p. 104, pl. XI.
- Fig. 7. — Plan du temple de Ba'al, d'après Schaeffer, *Syria*, 1935, pl. XXXVI.
- Fig. 8. — Stèle de Mami, d'après Schaeffer, *Syria*, 1931, pl. VI.
- Fig. 9. — Plan d'une maison de Minet el-Beida, d'après Schaeffer, *Syria*, 1931, p. 3.
- Fig. 10. — Coupes d'une tombe de type mycénien à Ras Shamra, d'après Schaeffer, *Syria*, 1934, p. 115, fig. 4.
- Fig. 11. — Colophon d'une tablette (I AB) de Ras Shamra, d'après Villoleaud, *Syria*, 1935, p. 227.
- Fig. 12. — Vaisselle d'argent de la tombe I de Byblos, d'après Villoleaud, *Syria*, 1922, pl. LXIV.
- Fig. 13. — Plat en or de Ras Shamra, d'après Schaeffer, *Syria*, 1934, pl. XVI.
- Fig. 14. — Coupe historiée en or de Ras Shamra, d'après Schaeffer, *Syria*, 1934, pl. XV.

- Fig. 15. — Grande stèle calcaire de Ras Shamra, d'après Schaeffer, *Syria*, 1933, pl. XVI.
- Fig. 16. — Bronze de Ras Shamra, figurant Ba'al, d'après Schaeffer, *Syria*, 1936, pl. XXI.
- Fig. 17. — Pendeloques en or de Ras Shamra, au type de la déesse, d'après Schaeffer, *Syria*, 1932, pl. IX.
- Fig. 18, 19. — Cylindres de Ras Shamra, Schaeffer, *Syria*, 1932, pl. XI et 1931, pl. III.
- Fig. 20. — Idole, argent et or, d'après Schaeffer, *Syria*, 1933, pl. XVII.
- Fig. 21. — Ivoire mycénien à la déesse, trouvé à Minet el-Beida, d'après Schaeffer, *Syria*, 1929, pl. LVI.
- Fig. 22. — Alphabet de Ras Shamra, d'après Virolleaud, *La légende phénicienne de Danel*, p. 73.
- Fig. 23. — Petite tablette de Ras Shamra, d'après Virolleaud, *Syria*, 1933, p. 243.

## TABLE DES MATIÈRES.

	<i>Pages</i>
Avant-propos . . . . .	7
I. — A la recherche de documents écrits . . . . .	9
Tableau chronologique, p. 10.	
II. — Le site de Ras Shamra (Ugarit) et sa stratification . . . . .	15
Dates des niveaux, p. 25.	
III. — La ville d'Ugarit et ses temples . . . . .	27
IV. — L'art phénicien de la seconde moitié du II <sup>e</sup> millénaire . . . . .	35
V. — Déchiffrement de l'écriture cunéiforme alphabétique d'Ugarit . . . . .	47
Tableau de l'alphabet de Ras Shamra, p. 49.	
VI. — L'habitat primitif des Phéniciens . . . . .	55
VII. — Panthéon et Mythes phéniciens . . . . .	65
Panthéon, p. 67.	
Le mythe de Ba'al et d'Aliyan, p. 71.	
Hymne à Nikal ou la mesure du temps, p. 81.	
Danel, p. 86.	
VIII. — Rapports avec l'Ancien Testament . . . . .	95
Kerét, p. 101.	
Le rôle des Térachites, p. 108.	
Le rituel, p. 109.	
Conclusion . . . . .	115
Index des noms propres . . . . .	119
Index des citations bibliques . . . . .	125
Table des illustrations . . . . .	127
Table des matières . . . . .	129





University of Pennsylvania Library  
Circulation Department

Please return this book as soon as you have finished with it. In order to avoid a fine it must be returned by the latest date stamped below.

SEMITIC  
SEMINAR

SEMITIC  
SEMINAR

UPPO-1926

W

M-719

IMPRIMERIE DE MEESTER, WETTEREN

Imprimé en Belgique